





HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

À L'USAGE

DES FAMILLES ET DES ÉCOLES,

D'APRÈS L'ALLEMAND DE BARTH

Avec de nombreuses additions sur la France et sur la Suisse

PAR

S. DESCOMBAZ,

PASTEUR

CINQUIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

TOULOUSE,

SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX,

[illegible], 7

1869

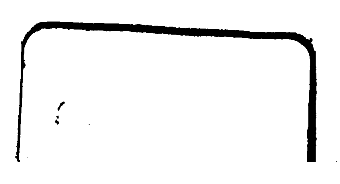
HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN ET FILS, RUE MIREPOIX, 3.



HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

A L'USAGE

DES FAMILLES ET DES ÉCOLES;

D'APRÈS L'ALLEMAND DE BARTH,

Avec de nombreuses additions sur la France et sur la Suisse,

PAR

S. DESCOMBAZ,

PASTEUR.

CINQUIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

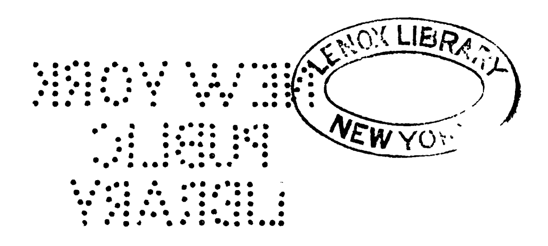
TOULOUSE

SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.

DÉPÔT : RUE ROMIGUIÈRES, 7.

—

1869


LENOX LIBRARY
NEW

AU LECTEUR.

Cet ouvrage, comme le titre l'indique, est surtout destiné aux familles et aux écoles. L'auteur raconte, avec simplicité, l'histoire du peuple de Dieu aux personnes dont les études n'exigent pas des recherches approfondies ; c'est un père qui parle à ses enfants, un instituteur à ses élèves, des événements les plus saillants de cette histoire si riche et si féconde en instructions salutaires. Si l'on a dû signaler les errements déplorables dans lesquels la chrétienté s'est jetée, et, entre autres, les ravages que la superstition romaine y a produits, on s'est essentiellement tenu à décrire l'*Eglise chrétienne*, seule digne de ce nom, cette Eglise qui a poursuivi sa marche à travers dix-huit siècles de persécutions et d'opprobres : c'est, avant tout, l'histoire des soldats de Jésus, restés fidèles à leur unique chef, qui est Christ.

Il serait difficile de renfermer dans un cadre aussi étroit plus de tableaux vivants et plus de résumés complets que ne l'a fait notre auteur : ce n'est point un abrégé chronologique, un amas de dates et de noms propres, mais un récit animé des scènes si émouvantes que nous offre, à toutes les époques, *la vie* des chrétiens évangéliques. Une telle lecture nous paraît propre à donner une idée fort juste de la perpétuité de l'Eglise de Christ, de ses combats, de ses joies, de ses douleurs. Ce livre est un manuel court et complet, présenté au père, à la mère de famille; à l'instituteur, à l'enfant; en un mot, à toute personne qui ne peut lire de volumineux ouvrages, et qui, pourtant, doit connaître l'histoire de l'Eglise chrétienne. L'attachement de l'auteur aux doctrines vitales de la Bible, sa profonde piété, le zèle infatigable qu'il déploie depuis longtemps à l'avancement du règne de Dieu, sont une garantie de la pureté des principes qui ont présidé à la rédaction de cet écrit. On sent, en le lisant, qu'il est sorti de la plume d'un homme qui aime Dieu, qui non-seulement croit à la divine origine du christianisme, mais qui en a saisi par le cœur les vivifiantes doctrines. Le docteur Barth a écrit pour l'Allemagne. On conçoit donc pourquoi il s'est étendu plus longuement sur l'Eglise de ce pays-là que sur d'autres portions du vaste champ du Seigneur. Mais en transportant cet écrit dans notre langue, nous avons dû en

agrandir le cadre et y faire entrer plus de détails sur l'Eglise en France et en Suisse (1).

Il nous semble superflu d'insister sur les grands avantages attachés à la connaissance de l'histoire de l'Eglise chrétienne. Des vues plus larges, plus dégagées de l'esprit d'exclusion et de secte, des leçons pratiques de la foi, des preuves nombreuses en faveur de l'accomplissement d'une foule de prophéties contenues dans la Révélation, un stimulant donné au chrétien pour servir plus fidèlement le Seigneur, ne sont-ce pas là des résultats assez précieux pour nous faire désirer que cette étude se popularise chez nous, qu'elle descende dans les masses et qu'elle devienne une partie intégrante d'une bonne instruction primaire ou moyenne? Quoi! on enseignerait à la jeunesse des écoles l'histoire de la patrie, et on lui laisserait ignorer l'histoire de l'Eglise de Jésus-Christ! On regarderait cette connaissance comme une affaire d'amateur ou de théologien! Nous comprenons fort bien qu'on n'ait pas voulu la faire assister aux tristes débats qui ont divisé les docteurs, débats qui, dans bien des cas, n'ont guère contribué aux progrès de la vérité. Mais qu'on lise Barth ou Wilhelm Leipoldt, ou tel autre ouvrage populaire et évangélique sur cet intéressant sujet, on se convaincra que l'histoire de

(1) Nous mentionnerons entre autres les chapitres 8, 32, 34, 42, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 61, 66, 69 et 70, qui ne se trouvent pas dans l'original allemand.

l'Eglise chrétienne n'est pas l'histoire des papes et des conciles, et qu'un écrivain éclairé saura la dégager de toute matière ardue que le théologien peut avoir besoin de connaître, mais qui n'a aucun prix pour le commun des fidèles. Les chrétiens d'Allemagne nous paraissent bien plus avancés que nous sous ce rapport : non-seulement ils font lire dans les écoles primaires l'histoire de l'Eglise chrétienne, mais encore les pasteurs la font entrer dans l'instruction religieuse qu'ils donnent aux catéchumènes. Toutefois, nous le répétons, il ne s'agit pas d'un cours tel que celui que doivent faire des candidats au saint ministère, mais d'un résumé semé de traits frappants et authentiques, puisés dans les volumineuses annales de l'Eglise de Jésus-Christ.

Pères et mères, instituteurs de la jeunesse, ne craignez donc pas de consacrer quelques moments à l'histoire du peuple de Dieu. Vous portez le beau nom de *chrétiens;* vous ne voulez pas que ce soit un nom seulement, mais une réalité. L'histoire que nous venons vous offrir vous montrera qu'ils ne se bornèrent pas à porter ce nom, tous ces milliers de fidèles qui, dans tous les siècles, ont combattu le bon combat de la foi. La lecture de ces feuilles nous transportera dans ces beaux temps où tout membre de l'Eglise chrétienne n'avait qu'une seule pensée, un seul désir, savoir, de glorifier son Sauveur et son Dieu. Il est d'ailleurs, en

France et en Suisse, une foule de descendants des bienheureux martyrs de la foi. N'y aurait-il dans ce souvenir rien qui parlât à leur cœur! Sous le seul point de vue historique et national, aucun d'eux ne devrait ignorer les luttes glorieuses de leurs ancêtres et leur fidélité à toute épreuve.

Et vous, chers enfants, on ne vous a point oubliés en écrivant ce livre : c'est aussi à vous qu'il s'adresse. Vous verrez que des enfants de votre âge, de votre condition, et peut-être moins instruits que vous sur beaucoup de points, ont vécu pour Jésus, sont morts pour Jésus, et ont été introduits, par ce bon Sauveur, dans les demeures de votre Père céleste. Après avoir lu les Actes des apôtres, vous vous êtes sans doute demandé plus d'une fois : « Que devint l'apôtre Paul après les deux ans qu'il passa à Rome (1)? Où alla-t-il dès lors? Où est-il mort? Que sont aussi devenus les autres apôtres et les évangélistes? Quel fut le sort de cet Evangile qu'ils ont reçu l'ordre de porter par toute la terre? Comment nous est-il parvenu? Comment se fait-il qu'il y ait aujourd'hui des catholiques romains, des protestants, des luthériens, tandis qu'il n'en est pas dit un mot dans la Bible? » Eh bien! ce livre peut répondre à toutes ces questions. Vous verrez que Dieu a voulu qu'il y eût à toutes les époques

(1) Actes, XXVIII, 30.

des hommes qui écrivissent l'histoire de son Eglise pour l'instruction des générations suivantes, et, par conséquent, pour la vôtre propre. A votre âge, on aime les histoires, les voyages, les anecdotes. Ce livre vous en offrira plusieurs : vous y trouverez des récits pleins du plus haut intérêt, des récits parfaitement vrais, et qui, en ornant votre esprit de connaissances utiles, contribueront à développer dans vos cœurs le germe précieux de la Parole que vos parents et vos maîtres y ont déjà déposé. Oh ! puissiez-vous, chers enfants, après avoir lu cet écrit, dire avec sincérité : « Moi aussi je veux être à mon Sauveur; moi aussi je veux lui donner mon cœur tout entier et lui demander chaque jour de vivre et de mourir comme un membre fidèle de l'Eglise chrétienne ! »

S. DESCOMBAZ.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

A L'USAGE

DES FAMILLES ET DES ÉCOLES.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS LA PREMIÈRE PENTECÔTE JUSQU'A L'EMPEREUR CONSTANTIN.

(Depuis l'an 34 jusqu'à l'an 324 de Jésus-Christ.)

CHAPITRE PREMIER.

FONDATION DE L'ÉGLISE.

(33-35.)

Jésus venait d'achever son œuvre d'amour sur la terre : il avait donné sa vie pour le salut de plusieurs. Son corps, déposé dans le sépulcre, avait brisé les liens de la mort. Quarante jours après sa glorieuse résurrection, il retourna vers son Père pour

y prendre la place qu'il n'avait laissée que pour un temps. *Allez*, dit-il à ses disciples, *instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* C'est donc son Evangile qu'ils devront porter aux peuples; c'est sa croix qu'ils devront aller planter sur les ruines de l'idolâtrie qui couvre le monde entier. C'est Jésus le crucifié, Jésus le méprisé des hommes, qu'ils iront annoncer comme le Sauveur. Mais comment accompliront-ils cette œuvre immense? Est-ce assez pour eux de recevoir un ordre? Ne leur faut-il pas une lumière céleste qui renouvelle leurs cœurs et leur enseigne la vérité, toute la vérité, et qui les rende capables de braver les bûchers et la mort? Eh bien! Celui qui leur avait dit : *Allez*, leur avait aussi dit : *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* (1).

Jésus était avec ses disciples, qui se regardaient peut-être comme de pauvres orphelins sans appui. Il était avec eux par le Saint-Esprit, qu'il leur envoya selon sa promesse. Le jour de la Pentecôte des Juifs était arrivé. Une foule innombrable se pressait dans l'enceinte de Jérusalem, lorsque les disciples du Seigneur furent tout à coup *remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler des langues étrangères, selon que l'Esprit les faisait parler* (2). Les apôtres se mirent donc aussitôt à leur œuvre et annoncèrent Celui qui

(1) Matth., XXVIII, 18, 20. — (2) Actes, II, 4.

les avait envoyés. A leur voix, trois mille pécheurs se convertissent à Christ. Deux autres mille se joignent à eux et confessent hardiment que Jésus est le Christ. Telle est l'origine de l'Eglise chrétienne.

Les premiers chrétiens de Jérusalem, dont le nombre allait en croissant (1), formaient une véritable communauté et montraient par leur conduite qu'il s'était opéré en eux quelque chose de nouveau. Les Juifs incrédules les respectaient et n'osaient leur faire aucun mal. Toute l'Eglise n'était qu'un cœur et qu'une âme; ils étaient tous unis par la charité, et chacun était prêt à suppléer de son bien à ce dont son frère avait besoin. Ceux qui avaient des maisons et des fonds de terre les vendaient et en versaient le prix dans une caisse commune, remise aux soins des apôtres, jusqu'à ce qu'on eût nommé des hommes spécialement chargés de cet office et qu'on appela *diacres*.

Les Chrétiens de Jérusalem se réunissaient chaque jour pour s'édifier en commun; ils avaient des repas de charité, et, dans chacun de ces repas, ils célébraient la Cène du Seigneur. Lorsqu'un des membres ne voulait pas se soumettre à l'ordre établi, ou se conduisait d'une manière scandaleuse, on lui adressait de sérieuses et charitables exhortations; si ces avertissements étaient inutiles, on l'excluait de l'Eglise. Quand quelqu'un voulait se joindre à la communauté et désirait d'être baptisé, on lui demandait seule-

(1) Actes, II, 47; III, 14; VI, 17.

ment s'il croyait que Jésus fût le Christ, c'est-à-dire le Messie, le Sauveur promis. Sur sa réponse affirmative, on le baptisait. Aussi les Juifs voyaient que les apôtres ne prêchaient pas une religion nouvelle, mais seulement l'accomplissement de ce que les Israélites attendaient depuis longtemps et qui était le fondement de leur religion. Du reste il n'était pas à craindre que beaucoup de gens fissent cette simple confession sans croire de cœur à Jésus; car, pour confesser Christ, il fallait plus de renoncement à soi-même que ne pouvait en avoir un Juif dans son état naturel. Reconnaître pour maître et roi Jésus de Nazareth, Jésus le crucifié, c'était, pour la plupart des Juifs, un scandale que la grâce de Dieu, seule, pouvait lever.

Ce temps de paix ne dura pas longtemps. Dès que le jeune arbre fut devenu assez fort, le Seigneur permit à l'orage d'éclater, pour le fortifier encore davantage et pour disperser au loin sa précieuse semence. Après la mort d'Etienne, qui eut l'honneur d'être le premier martyr, il s'éleva une violente persécution contre les Chrétiens de Jérusalem; les uns furent jetés en prison, les autres mis à mort. Ceux qui échappèrent portèrent la Parole de vie dans toutes les villes de la Judée et de la Galilée, à Samarie, dans la Phénicie, dans la Syrie et jusque dans l'île de Chypre. Ainsi fut accompli ce que dit Jésus dans Marc, XVI, 20. Les onze apôtres, à qui le Seigneur avait joint Mathias, pour remplacer le traître Judas, sortirent, pour la plupart, de Jérusalem et cher-

chèrent ailleurs un champ pour leurs travaux (1). Leur prédication était puissamment confirmée par les miracles qu'ils opéraient. Ce fut alors que l'intendant de la reine d'Ethiopie trouva, près du torrent de Sorek, un trésor mille fois plus précieux que tous les trésors dont il avait l'administration. Il n'est pas étonnant s'il retourna joyeux dans son pays (2).

CHAPITRE II.

L'APÔTRE PAUL.

(35-67.)

Ce fut à l'occasion de la première persécution des Chrétiens que nous apprenons à connaître Paul, ce grand apôtre des Gentils. Sa conversion est fort remarquable (3). Dieu emploie un moyen extraordinaire pour le convertir à lui. Combien cet homme de Dieu n'a-t-il pas souffert pour le nom de Christ! Il a été battu de verges cinq fois par les Juifs et trois fois par les Romains; il a été lapidé une fois; il a fait naufrage trois fois; il a eu à lutter un jour et une nuit contre les fureurs de la mer (4); il a eu à supporter des maux de toute espèce et a scellé de son sang sa foi à

(1) Actes, VI, 5. — (2) Actes, VIII. — (3) Actes, IX. — (4) 2 Cor., XI, 24.

son Sauveur. Voyez encore quelle activité, quel zèle il déploie pour avancer le règne du Christ! A peine est-il baptisé à Damas qu'il prêche dans les synagogues des Juifs et qu'il leur prouve que Jésus est le Messie promis. Bientôt après il entreprend son premier voyage missionnaire avec Barnabas, en Chypre et dans l'Asie Mineure; c'est alors que les Juifs se montrent acharnés contre lui, qu'il leur déclare qu'il se tournerait vers les Gentils et qu'il leur porterait le message de paix, que les Juifs rejetaient. Les Païens l'accueillent avec joie: plusieurs se convertissent à l'Evangile et presque chaque ville voit se fonder dans son sein une Eglise chrétienne. Quelques-uns d'eux étaient fatigués du culte des idoles, et commençaient à voir qu'ils étaient dans l'erreur. Mais toutes les recherches de leurs sages n'avaient pu leur faire découvrir la vérité, parce qu'ils n'avaient pas la révélation divine. D'antiques traditions, conservées parmi les Païens, annonçaient qu'un Sauveur des peuples allait bientôt paraître, qu'il établirait une nouvelle religion dans le monde et qu'il ramènerait le siècle d'or et de paix sur la terre. On était donc dans l'attente. Mais ce qui était un scandale pour les Juifs était aussi une folie pour les Gentils : comment croire que le salut pouvait venir d'un homme crucifié? Il fallait bien toute la puissance de l'Esprit-Saint pour amener les âmes à une foi vivante à Jésus-Christ.

A son deuxième et son troisième voyage dans l'Asie Mineure et en Grèce, Paul fonda plusieurs

Eglises, à Philippes, à Thessalonique, à Bérée, à Athènes, à Corinthe, à Ephèse, à Troas et à Milet. Dans son dernier voyage à Jérusalem, cet apôtre fut jeté en prison dans cette capitale; il passa deux ans à Césarée comme prisonnier, et de là il partit pour Rome, en passant par les îles de Crète et de Malte, toujours comme prisonnier; il y avait alors vingt ans qu'il était converti à Christ.

Rome était la capitale du monde et formait à elle seule un petit univers. Les nations les plus riches de l'Europe, de l'Afrique septentrionale et de l'Asie occidentale, lui étaient soumises. Cette grande cité, bâtie sur 7 collines, comptait 300,000 habitants. Elle avait 57 portes, 424 rues, 46,000 maisons, 1,780 palais, dont le plus magnifique était celui de l'empereur Néron. Il y avait plus de 400 temples consacrés aux faux dieux; le plus beau était celui du Capitole. Il pouvait recevoir une foule immense, et les ornements qu'il contenait avaient coûté des sommes énormes. Telle était la ville où Paul entra comme prisonnier et dans laquelle il avait désiré si longtemps d'aller (1). Que dut-il penser en voyant ces palais, ces temples consacrés aux idoles et tout ce peuple plongé dans la vanité? Vous rappelez-vous comment Cortez arriva avec une poignée d'aventuriers espagnols dans la puissante ville de Mexico, qu'il voulait conquérir? Eh bien, Paul est encore bien plus pauvre, bien plus chétif, quand il entre dans Rome,

(1) Actes, XIX, 21. Rom., XV, 23.

et pourtant il a aussi des projets de conquête. Il ne veut rien moins que conquérir toute cette ville à Jésus-Christ; il sait que tôt ou tard elle sera soumise à l'empire de son divin Maître. Les orgueilleux gouverneurs de Rome jettent à peine un regard de dédain sur le pauvre faiseur de tentes; ils sont loin de voir en lui le messager de Celui dont le nom remplirait bientôt tout le monde et aux pieds duquel devaient tomber toutes les idoles de Rome.

Paul obtint la permission de louer un logement dans la ville et d'y rester jusqu'à ce qu'il eût été jugé; il était cependant gardé à vue par un soldat, auquel il était attaché par une chaîne, ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre ses travaux apostoliques, soit de bouche, soit par écrit. La nouvelle de sa prédication pénétra jusque dans la cour de l'empereur, et plusieurs personnes du palais furent, par la grâce de Dieu, ajoutées au petit troupeau des disciples de Jésus. Il est à présumer que s'il eût joui de toute sa liberté à Rome, l'agitation occasionnée par ses discours aurait bientôt entravé son œuvre; mais on le laissa tranquille : on pensait qu'on n'avait rien à redouter d'un homme qui était dans les fers.

Paul passa deux ans à Rome et comparut devant l'empereur; puis il fut mis en liberté. Il est probable qu'il alla dès lors en Espagne, comme il le désirait depuis longtemps (1) ; c'est du moins ce que nous apprend Clément, disciple de l'apôtre Pierre; aussi

(1) Rom., XV, 23.

y avait-il déjà au deuxième siècle une Eglise nombreuse en Espagne. De là il retourna dans l'île de Crète, où il établit Tite, pour y régler les choses qui restaient à régler (1). Plus tard nous le trouvons à Nicopolis, sur les frontières de l'Illyrie, où il avait déjà annoncé la Bonne Nouvelle (2). Enfin il retourna à Rome, d'où il écrivit la seconde épître à Timothée. Ce fut là que, d'après une antique tradition, il mourut par l'épée, sous le règne de Néron, l'an 67 après Jésus-Christ. Il avait eu soin d'établir des docteurs capables d'enseigner dans tous les lieux où il ne pouvait pas séjourner longtemps. Vous connaissez les noms de Barnabas, de Silas, de Marc, de Luc, de Timothée, de Tite et d'autres. Ce grand apôtre avait déployé une telle fidélité et une activité si infatigable à Antioche, à Ephèse, à Corinthe, à Rome et dans les contrées environnantes, qu'il pouvait bien dire de lui : *J'ai travaillé plus que tous les autres apôtres* (3).

CHAPITRE III.

TRAVAUX DES AUTRES APÔTRES ET DES ÉVANGÉLISTES. — LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT.

(35-67.)

Cependant les autres apôtres n'étaient pas restés oisifs, et quoique l'histoire ne nous ait pas laissé sur

(1) Tite, I, 5. — (2) Rom., XV, 17-19. — (3) 1 Cor., XV, 10.

leurs travaux autant de détails que sur ceux de Paul, nous pouvons pourtant en mentionner ici quelques-uns. Pierre avait été choisi par le Seigneur Jésus, pour faire briller les premiers rayons de l'Evangile parmi les Juifs et les Gentils. Aussi longtemps que les apôtres restèrent à Jérusalem, c'était lui qui, d'ordinaire, portait la parole. Plus tard il prêcha l'Evangile aux Juifs dispersés dans la Syrie et dans l'Asie Mineure. Il séjourna longtemps dans l'ancienne ville de Babylone, où il fonda une Eglise chrétienne. Enfin on croit, mais sans aucune certitude, qu'il alla à Rome, où il fut crucifié. Jacques, fils de Zébédée, fut publiquement mis à mort par l'épée, par l'ordre d'Hérode. Jacques le jeune, aussi l'un des douze apôtres, a évangélisé l'Espagne : nous ne savons pourtant rien de positif à cet égard, parce qu'on le confond quelquefois avec un troisième Jacques, évêque de Jérusalem. Ce dernier n'était pas apôtre, mais frère de Jésus. Il en est fait mention dans 1 Cor., XV, 7 ; Galates, II, 9, et dans plusieurs endroits des Actes. Comme frère de Jésus, il jouissait d'une grande considération parmi les Chrétiens et était appelé une des colonnes de l'Eglise ; il portait aussi le surnom de Juste. Après avoir présidé pendant 33 ans l'Eglise de Jérusalem, il mourut dans cette ville comme martyr. L'apôtre André porta l'Evangile aux peuples qui habitent sur les bords de la mer Noire et fut crucifié à Patras, en Achaïe. L'apôtre Philippe exerça son pieux ministère en Scythie et en Phrygie, et mourut à Hiérapolis, dans un âge très-avancé. Barthélemi et

Thomas ont annoncé la Bonne Nouvelle du salut jusque dans les Indes ; il est du moins certain que les Chrétiens qui forment encore aujourd'hui des Eglises nombreuses sur les côtes de Malabar font remonter leur origine jusqu'aux temps apostoliques. Nous ne savons rien de certain sur les travaux de Matthieu, de Simon de Cana, de Judas Thaddée et de Mathias ; nous ne pouvons douter qu'ils n'aient obéi à l'ordre de Jésus-Christ : « Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature. »

Matthieu, Marc, Luc et Jean nous ont transcrit l'histoire de la vie de Jésus-Christ : Comme Jésus formait la substance de la prédication des apôtres, il était naturel que les Juifs et les Gentils qui habitaient hors de la Palestine demandassent : Qui est donc ce Jésus? Où et quand a-t-il vécu ? Qu'a-t-il fait ? Ils devaient désirer de connaître sa vie, ses miracles et ses œuvres. Matthieu écrivit donc, sous l'inspiration du Saint-Esprit, ce qu'il avait vu et entendu. Marc et Luc écrivirent ce qu'ils avaient appris des apôtres du Seigneur ; Marc écrivit probablement en vue des Chrétiens de Rome, et Luc adressa son Evangile à un nommé Théophile. Tous ont écrit, selon l'intention de leur Maître, pour l'instruction et l'édification de milliers de Chrétiens de tous les temps et de tous les lieux qui n'auraient pas su où puiser des détails authentiques sur l'histoire du Seigneur, si ces chers évangélistes ne l'eussent pas racontée avec tant de soin et de clarté.

Les Eglises fondées par les apôtres et en particulier

par saint Paul, auraient sans doute joui de la plus grande prospérité, si leurs conducteurs eussent pu toujours rester au milieu d'elles; mais ce n'était pas possible; car il y avait plus d'Eglises que d'apôtres. Paul n'avait eu que le temps de jeter, dans chaque lieu, la précieuse semence de l'Evangile; puis il avait dû aller ailleurs et laisser ces tendres plantes exposées aux vents et à l'orage. Il ne trouva pas partout, comme à Corinthe, un Apollos qui eût soin de les arroser. Il était à craindre qu'il ne poussât de mauvais rejetons ou que la tempête ne les brisât. Voilà ce qui remplissait d'alarmes le fidèle jardinier. Que de soins ne prit-il pas pour faire croître et pour fortifier les plantes que sa main avait plantées! Il écrivit des lettres à diverses Eglises et à quelques-uns de ses enfants en la foi, pour les garantir de l'erreur et les affermir dans la vérité. Vous connaissez les épîtres ou lettres qu'il a écrites aux Eglises de Rome, de Corinthe, de Galatie, d'Ephèse, de Philippes, de Colosses, et de Thessalonique, à Timothée, à Tite, à Philémon, et celle aux Hébreux. L'Apôtre, en les écrivant, ne pensait sans doute pas à nous, mais oui bien le Saint-Esprit qui était en lui. C'est dans le même but que les apôtres Pierre, Jean, Jacques et Jude ont écrit leurs lettres aux Juifs et aux Païens convertis à l'Evangile. Enfin Jean écrivit l'Apocalypse ou Révélation, dans laquelle Dieu déroule aux yeux des Chrétiens de tous les temps son conseil tout entier: c'est le livre qui termine le Nouveau Testament. Ces livres saints ne furent qu'à la longue réunis en un volume et après

la mort de leurs auteurs. Comme on ne connaissait pas encore l'imprimerie, on faisait des copies de chaque écrit et on les faisait circuler parmi les Chrétiens; c'est ainsi que l'épître aux Colossiens fut envoyée à Laodicée (1).

Aussi longtemps que vécurent les apôtres, ils jouirent de toute la confiance et de tout le respect des Chrétiens : c'étaient eux qui décidaient les questions difficiles. Par exemple, il s'agissait de savoir si les Gentils convertis devaient se faire circoncire et observer toutes les ordonnances judaïques; on envoya consulter les apôtres à Jérusalem; leur réponse fut négative. Il n'y avait pas encore beaucoup d'emplois dans l'Eglise; outre les apôtres, on n'avait que des pasteurs, des diacres et des évangélistes; les diacres et les diaconesses avaient soin des pauvres et des malades; les évangélistes allaient de lieu en lieu annoncer l'Evangile, fonder de nouvelles Eglises et visiter celles qui existaient déjà. Il ne faut pas les confondre avec les pasteurs ou docteurs (2) qui restaient à poste fixe et s'y consacraient uniquement à la prédication et à la cure d'âmes. Ils sont nommés, dans le Nouveau Testament, indifféremment évêques, anciens ou pasteurs; ce ne fut que plus tard que l'on mit une différence entre les évêques et les anciens. Les fidèles qui avaient le don de prophétiser, c'est-à-dire de prédire l'avenir, s'appelaient prophètes (3). Les dons miraculeux, tels que ceux de parler des langues

(1) Col., IV, 16. — (2) Actes, XIII, 1. — (3) 1 Cor., XIV, 3.

étrangères, de guérir les malades, étaient communs dans la primitive Eglise, surtout à Corinthe; ils étaient nécessaires pour attirer l'attention des Juifs et des Gentils sur le christianisme, et pour les amener au Seigneur.

CHAPITRE IV.

PERSÉCUTION SOUS NÉRON.

(67.)

Les Eglises avaient besoin d'être ainsi affermies dans la foi, pendant le court espace de temps où elles jouirent d'un repos extérieur et où elles purent s'édifier en paix. Car déjà l'an 65 commença cette longue série de persécutions qui dura presque sans interruption jusqu'au quatrième siècle. La première persécution éclata dans la capitale du monde païen, à Rome, peu après le départ de l'apôtre Paul, qui fut ainsi heureusement conservé à l'Eglise pendant encore deux années. L'empereur Néron, prince cruel, qui avait fait mourir son précepteur, sa mère, son épouse, ne s'inquiétait pas beaucoup d'abord des Chrétiens, au milieu des orgies dans lesquelles il vivait; mais le tyran trouva bientôt l'occasion de se déchaîner contre eux. Il était gonflé d'une vanité tellement extraordinaire, qu'il conçut la folle pensée de brûler la ville de

Rome, et de se faire un nom, en rebâtissant une ville beaucoup plus belle. Cet incendie commença le 19 juillet, en l'année 817 de la fondation de Rome, ou 67 de Jésus-Christ. Courant avec impétuosité dans les boutiques des rues basses, puis s'élançant sur les hauteurs et de là descendant encore, l'incendie prévint tous les secours et dévora cette masse énorme de maisons qui bordaient les rues étroites, irrégulières et tortueuses de l'ancienne Rome. Les habitants, hors d'eux-mêmes, périrent en grand nombre. Ne sachant plus où était le péril, où était le refuge, ils restaient entassés dans les rues, étendus sur les places publiques; on en vit s'ensevelir dans le feu, par désespoir de la perte de leur fortune, ou par amour pour des proches qu'ils n'avaient pu arracher à la mort. Le sixième jour, enfin, l'incendie s'arrêta au pied des Esquilies, après qu'on eut abattu une immense quantité d'édifices, afin que cette mer de feu ne rencontrât plus que le vide. On ne put compter ce qu'il y eut de maisons particulières, de palais et de temples détruits. Il est aisé de se représenter quelle fut l'exaspération du peuple, lorsque le bruit courut que l'empereur était l'auteur de l'incendie. Le monstre ne sut échapper aux conséquences de son crime qu'en en commettant un autre plus affreux encore. Il dit que c'étaient les Chrétiens qui avaient mis le feu à la ville. On se jeta sur eux de tous côtés. Les uns furent cousus dans des sacs, entourés d'étoupe et enduits de poix; on les planta en terre comme des pieux et l'on y mit le feu pour éclairer, comme des flam-

beaux, les danses et les jeux nocturnes. D'autres furent jetés dans des peaux et livrés aux chiens, pour être dévorés dans les divertissements publics. Plusieurs furent mis en croix et rangés en ligne dans les jardins de Néron, ou souffrirent d'autres affreux martyres. Ce fut alors que Paul retourna à Rome pour consoler et fortifier le petit nombre des fidèles qui avaient survécu, et qu'il eut la gloire de donner sa vie pour le nom de Christ.

Lorsque les volcans de l'Islande vomissent des torrents de feu, ceux d'Italie et de Sicile lancent aussi leurs flammes; ce qui fait croire que ces foyers souterrains correspondent les uns aux autres. On a remarqué quelque chose d'analogue dans les persécutions qu'a essuyées l'Eglise de Christ. A peine le feu de la persécution avait-il éclaté à Rome, que les ennemis de Christ manifestèrent leur rage à Jérusalem, et tombèrent sur Jacques, alors évêque de cette ville. Il fut traduit devant le conseil, et après qu'il eut déclaré que Jésus était à la droite de Dieu et qu'il viendrait sur les nuées du ciel, on le mena sur une plate-forme, d'où on le précipita. Pendant qu'on le lapidait, il s'écriait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Un coup de massue à la tête mit fin à ses souffrances.

Mais ce fut là la dernière scène de violence des Juifs contre l'Eglise, car déjà le terrible châtiment prédit par Jésus (1) allait tomber sur eux.

(1) Luc, XIX, 43, 44.

CHAPITRE V.

RUINE DE JÉRUSALEM.— MORT DE L'APÔTRE SAINT JEAN.

(70-100.)

Les Juifs avaient toujours supporté avec impatience la domination des Romains; la conduite du dernier gouverneur, Gessius Florus, la leur avait rendue plus odieuse encore. Enfin la révolte éclata et se répandit en peu de temps par tout le peuple, comme un incendie poussé par un vent orageux au milieu d'une forêt. Ces insensés ne reconnurent aucun des signes précurseurs de la tempête qui allait les engloutir. Il n'y eut que les Chrétiens qui, selon la parole de Jésus (1), s'apprêtèrent à une prompte fuite. Le roi Agrippa leur assigna la petite ville de Pella, au delà du Jourdain, pour leur place de refuge. D'autres se retirèrent ailleurs; car le nombre des Chrétiens était trop considérable pour qu'ils pussent tous se réfugier dans une petite ville. Jérusalem fut investie par une armée romaine, sous le commandement de Vespasien. Ce général ayant été nommé empereur, son fils Titus mit le siége devant la ville. Jérusalem, fortifiée par son assiette naturelle

(1) Luc, XXI, 20.

et par l'art, renfermait une forte garnison. Il est à remarquer que Titus bloqua la ville précisément le jour de Pâques, époque où elle contenait une foule innombrable réunie pour la fête. Josèphe, historien juif, dit que presque toute la nation (plus d'un million et demi d'âmes) était renfermée dans la ville comme dans une prison.

Lorsque Abraham voulut offrir son fils en sacrifice, la montagne de Morijah, sur laquelle fut bâti le temple, n'était encore qu'une colline déserte et solitaire. Plus tard, quand le peuple d'Israël sortit d'Egypte, on y voyait déjà une ville, qui tomba en partage aux tribus de Juda et de Benjamin. La ville fut alors réduite en cendres, mais les Jébusiens la rebâtirent et la fortifièrent tellement bien, qu'ils crurent que des aveugles et des boiteux pourraient la défendre contre David, ce qui n'empêcha pas David de s'en emparer et d'en faire sa résidence et la capitale du royaume. Sous son règne et sous celui de son fils Salomon, Jérusalem brilla d'un grand éclat; il y avait tant de richesses que l'argent y était aussi commun que les pierres dans les rues (1). Ce fut de Salomon qu'elle reçut les plus grands embellissements; ce prince bâtit ce fameux temple qui était une des merveilles du monde. Il fut détruit par Nébucadnésar. Après la captivité de Babylone, les Juifs le relevèrent de ses ruines, mais il ne recouvra jamais son antique splendeur. Sous les Maccabées, la ville et le temple furent

(1) 2 Chron., I, 15.

saccagés. Ces princes les défendirent avec un rare courage, et Dieu préserva cette illustre cité d'une entière destruction. Hérode le Grand reconstruisit presque à neuf le temple et y consacra des sommes considérables. Lors de l'entrée qu'y fit Jésus-Christ (1), il y avait quarante-six ans qu'on y travaillait; il n'y avait pas longtemps que les travaux étaient finis, lorsque le siége de la ville commença. Ce superbe édifice faisait donc pour la seconde fois l'objet de l'admiration de tout le monde (2). Titus désirait vivement de le conserver tout entier; mais les paroles de Jésus devaient s'accomplir. Les vivres furent bientôt tout épuisés; il survint une si affreuse famine que l'on fut réduit à manger de la chair humaine. On raconte qu'il y eut des femmes qui égorgèrent et dévorèrent leurs propres enfants. Tout était consommé, jusqu'aux cuirs, aux souris et aux rats. Pour comble de maux, la ville était divisée en partis armés les uns contre les autres et qui versaient le sang par torrent. Les Juifs devaient être une preuve terrible du juste jugement de Dieu : leur crime était grand, le châtiment devait l'être aussi. Enfin, l'armée romaine pénétra dans la ville. Tous ceux qui furent trouvés les armes à la main furent massacrés; le temple fut livré aux flammes, malgré la défense expresse de Titus : il ne resta pas pierre sur pierre. La ville entière fut détruite; quatre vingt dix-sept mille Juifs furent menés en captivité, et onze cent mille périrent durant le siége.

(1) Luc, XIX. — (2) Marc, XIII, 1.

Telle fut la fin de cette grande cité que les Arabes nomment encore aujourd'hui la ville sainte. Sa ruine fut un bienfait pour l'Eglise chrétienne. Quoique le christianisme fût né du judaïsme, on dut reconnaître qu'il avait une existence qui lui était propre, et que c'était à tort que l'on confondait les Chrétiens avec les Juifs, comme cela s'était fait jusqu'alors. Depuis la ruine de Jérusalem, l'Eglise chrétienne fut mieux affranchie des rites juifs auxquels elle avait cru devoir rester fidèle ; ces observances mosaïques étaient un obstacle à son libre développement intérieur. Si Jérusalem n'eût pas été détruite, elle aurait probablement été le centre du christianisme ; or, le christianisme consistant dans l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, ne doit point avoir de centre pareil, ni à Jérusalem ni à Rome.

On ignore s'il y eut d'autres apôtres que Jean qui survécurent à la destruction de Jérusalem. Cet apôtre s'étant retiré, peu auparavant, à Ephèse (Asie Mineure), porta la lumière de l'Evangile aux Eglises de toutes ces contrées-là. Lors de la persécution qui eut lieu sous l'empereur Domitien et qui dura trente ans, Jean fut appelé devant l'empereur. Tertullien rapporte que l'empereur fit jeter cet apôtre dans une chaudière d'huile bouillante, et qu'il en sortit sain et sauf. Ce fut alors qu'il fut exilé dans l'île de Pathmos, où il écrivit l'Apocalypse.

Vers ce temps-là, Domitien fit faire des recherches au sujet des descendants de la famille de David ; car il avait appris qu'un Messie, de la race de David, de-

vait dominer sur tous les royaumes; il s'en serait volontiers défait pour ne rien avoir à craindre de lui. On amena devant l'empereur deux oncles de Jude, frères de Jésus; leurs mains étaient couvertes de durillons, preuve évidente qu'ils ne vivaient que du produit de leur travail. A cette vue, Domitien les congédia comme de pauvres gens dont il n'avait rien à redouter.

L'apôtre Jean fut alors mis en liberté et retourna à Ephèse. Ce fut là qu'il écrivit son Evangile et ses Epîtres, dans lesquelles il combat les faux docteurs qui cherchaient à répandre leurs erreurs dans l'Eglise. Il mourut vers la fin du premier siècle, dans un âge très-avancé. Ses dernières exhortations se résumaient en ces mots : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres*, leçon bien simple et que les chrétiens ne sont que trop portés à oublier.

CHAPITRE VI.

PROPAGATION DE L'ÉVANGILE, MALGRÉ LES PERSÉCUTIONS, DANS LA PALESTINE, L'ÉGYPTE, L'ARABIE ET DANS LES INDES.

(100-174.)

Après les temps apostoliques, la vie intérieure de l'Eglise parut s'affaiblir à mesure qu'elle se répandit

dans la masse (1). Nous ne trouvons plus au même degré, dès le second siècle de l'Eglise, cette noble simplicité, cette charité si vive, cette foi si ferme et ces doctrines si pures qui distinguent éminemment le temps apostolique; tous ces beaux caractères des premiers Chrétiens semblaient s'être peu à peu affaiblis depuis les apôtres. La chute fut plus rapide depuis le quatrième siècle; car encore jusque-là les persécutions ranimaient les fidèles et purifiaient l'Eglise. Mais si d'un côté le feu de la persécution servait à répandre le christianisme et à manifester les fruits de la foi, de l'espérance et de la charité, d'un autre côté, ces temps d'agitation n'étaient pas favorables à l'affermissement intérieur de l'Eglise, surtout dans ce qui est relatif à la connaissance de la vérité. Les orages ébranlent la terre et la fertilisent; mais il n'y a que les raisins qui ont crû sous les rayons du soleil qui donnent un vin généreux. Et pourtant combien de vertus brillèrent dans l'Eglise de cette époque et que l'Eglise de nos jours est loin de posséder!

A la fin du siècle apostolique, Jérusalem n'était qu'un monceau de ruines; mais le feu que le Seigneur y avait allumé n'était pas éteint sous ses débris; il en jaillit des étincelles qui furent lancées de toutes parts. Les successeurs des apôtres, fidèles à leur mis-

(1) Il arrive trop souvent qu'à mesure que les réveils gagnent en étendue, ils perdent en profondeur par l'addition d'hommes qui ont une certaine admiration pour la vérité, mais qui n'en ont pas personnellement éprouvé la puissance.

sion, continuèrent l'œuvre que ceux-ci leur avaient donné à faire. Il était encore d'immenses champs en friche qui attendaient la divine semence ; comment les disciples de Jésus auraient-ils pu rester oisifs, en voulant obéir à l'ordre de leur Maître, qui avait dit : Prêchez l'Evangile à toute créature ? Dans les second et troisième siècles, ils portèrent en plusieurs lieux l'Evangile de Christ ; leurs immenses travaux nous sont bien moins connus que ceux des missionnaires de nos jours. On faisait alors beaucoup plus et l'on écrivait beaucoup moins.

Après la guerre des Romains, il y avait dans la Palestine plusieurs Eglises, auxquelles se joignirent beaucoup d'Israélites. Ces descendants d'Abraham avaient longtemps nourri leur orgueil national ; mais la ruine de leur temple y porta un dernier coup. Tyr, Sidon, Damas, possédaient aussi beaucoup de Chrétiens ; l'Eglise d'Antioche acquérait une position toujours plus importante, comme au temps des apôtres. Mais le message de la paix pénétra toujours plus chez les peuples voisins et chez les peuples éloignés. Il n'y avait pas encore de sociétés de missions ni d'instituts missionnaires ; chaque Chrétien se regardait comme un missionnaire et profitait de toutes les occasions pour annoncer Celui auquel il avait cru. On n'avait pas besoin d'une caisse de missions, parce que chaque fidèle regardait la propagation de l'Evangile comme une affaire commune à laquelle chacun devait travailler. Le Seigneur suscitait pourtant toujours des Chrétiens qui consacraient toute leur vie à l'évangé-

lisation et qui allaient chez divers peuples frayer de nouveaux chemins à l'Evangile. La prédication de la Croix avait pénétré de bonne heure en Egypte, en particulier à Alexandrie, où se trouvaient beaucoup de Juifs ; de là elle s'était répandue près de la mer Rouge, en Arabie, où Paul avait déjà travaillé, et jusque dans les Indes.

CHAPITRE VII.

L'ÉVANGILE SE RÉPAND EN IBÉRIE, DANS L'ASIE MINEURE, EN MACÉDOINE, EN GRÈCE, DANS L'ILLYRIE ET DANS LES COLONIES ROMAINES. — MARTYRE DE LA LÉGION THÉBAINE.

(174 - 325.)

L'histoire nous a laissé plus de détails sur la manière dont la Parole fut répandue dans l'Ibérie (Géorgie, Russie méridionale). Une prisonnière chrétienne emmenée dans ce pays-là, demeurait chez un homme qui avait un enfant malade; la pieuse prisonnière pria le Seigneur de rendre la santé à cet enfant; celui-ci fut guéri. La reine, très-gravement malade, fut aussi rendue à la santé par l'effet des prières de l'esclave chrétienne. Le roi, se trouvant exposé à un danger à la chasse, se souvint du Dieu des Chrétiens, implora son secours et fut tiré du péril. Il se convertit au christianisme; bien plus, aidé de

son épouse, il annonça l'Evangile à ses sujets, jusqu'à ce qu'il vînt de Rome des prédicateurs. Ceci se passait entre l'an 320 et 330. C'est ainsi qu'une esclave peut être un instrument d'affranchissement. Dans l'Asie Mineure, surtout dans l'Ionie et la Phrygie, le royaume de Christ avait fait de si grandes conquêtes, qu'un an après la mort de l'apôtre Jean, le gouverneur romain de cette province écrivait que les temples et les autels des dieux étaient abandonnés et qu'il n'y avait plus qu'un petit nombre de personnes qui offrissent des sacrifices.

Il y eut à Nicée, l'an 325, un concile composé de trois cent dix-huit évêques ou pasteurs dont la plupart étaient de l'Asie Mineure. L'Evangile avait jeté aussi de profondes racines en Macédoine et en Grèce, et étendait de plus en plus ses conquêtes. Déjà, du vivant de l'apôtre Paul, la Bonne Nouvelle avait pénétré dans la Dalmatie, dans l'Illyrie et jusqu'aux rives du Danube. Les armes victorieuses de l'empereur Auguste avaient frayé un chemin dans ces contrées aux messagers de paix, avant même qu'ils y portassent leurs pas. Auguste avait soumis tous ces pays-là, et afin d'y affermir sa domination, il établit, le long du Danube, des colonies romaines, qui comptaient dans l'origine cent vingt mille âmes et qui s'accroissaient de temps en temps par l'arrivée de nouveaux colons. Ces colonies s'avancèrent jusque dans la haute Rhétie (les Grisons), et jetèrent les fondements de plusieurs villes aujourd'hui florissantes. Nous ne citerons que Lorch en Autriche, Salzbourg,

Augsbourg, Regensbourg, Bregenz, Trente, Botzen, Coire, etc. Il s'établit naturellement entre ces villes et la métropole des relations étroites ; ainsi qu'une mère fait part à son enfant éloigné d'elle, de toutes les nouvelles du voisinage et de sa patrie, et lui envoie autant que possible une portion de tout ce qu'elle á de bon sous le toit paternel, de même ces colonies reçurent de Rome le christianisme, du moins le bruit de la nouvelle doctrine parvint jusqu'à leurs oreilles. Il se trouvait plusieurs Chrétiens parmi les nouveaux colons, qui de temps en temps arrivaient de la capitale; chaque nouveau convoi de troupes leur amenait aussi bon nombre de soldats convertis à Christ. L'histoire nous parle d'une légion romaine qui portait le nom de *foudroyante* et qui renfermait plusieurs disciples de Jésus. L'empereur Marc-Aurèle faisant, en 174, la guerre aux Marcomans et aux Quades sur les rives du Danube, se trouva dans un grand péril ; ses soldats étaient dévorés par une chaleur brûlante et une soif insupportable au moment où l'ennemi allait les attaquer. Dans ce pressant besoin, les soldats chrétiens se jettent à genou et invoquent le secours de Jésus-Christ. Il tomba aussitôt une pluie qui apaisa la soif de l'armée romaine, tandis qu'un orage frappait les ennemis; cette circonstance donna aux Romains la victoire. L'empereur attribua ce secours à Jupiter et lui érigea une statue à Rome.

Tertullien rapporte que les Chrétiens remplissaient les forteresses, les armées et les camps. On dit que

Lucius, Maximilien, Victorin, Quirinus et Narcisse portèrent l'Evangile depuis les Grisons jusqu'en Autriche, et qu'une femme nommée Afra fut brûlée à Augsbourg à cause de sa fidélité à Christ; mais nous ne présentons pas ces faits comme certains. Toutefois il est avéré que, dans le courant du troisième siècle, il existait déjà dans ces contrées un grand nombre d'Eglises chrétiennes.

Je ne puis résister au désir de vous raconter avec quelques détails le glorieux martyre de six mille six cents Chrétiens composant la légion appelée légion *thébaine*, qui faisait partie de l'armée de l'empereur Maximien. Ce prince se rendait, en 286, dans les Gaules pour y apaiser quelques mouvements populaires. Cette légion était la plus brave sur le champ de bataille et la plus exemplaire dans sa conduite. Son chef se nommait Maurice, vieillard respectable, qui avait blanchi sous les armes. Arrivé à Octodurum (Martigny), Maximien donne à toute son armée l'ordre d'offrir aux dieux un sacrifice solennel pour attirer leur faveur. La légion thébaine refuse et se retire, sous la conduite de ses officiers, à Agaunum (Saint-Maurice-en-Valais). L'empereur, plein de colère, ordonne qu'elle soit décimée (c'est-à-dire que sur dix hommes on en fasse mourir un). Le reste de la légion, immobile sous les armes, voit conduire ses frères à la mort, les uns après les autres, sans faire aucune tentative pour les délivrer. On leur ordonne de sacrifier aux dieux ; ils refusent encore. Maximien les fait décimer une seconde fois. Au troisième ordre

de marche, ils accompagnent leur refus de la représentation suivante, adressée à l'empereur : « Seigneur! nous sommes ici pour te servir à la guerre, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu, de ce Dieu que nous confessons avec joie. Notre bras t'est dévoué, mais à lui appartient notre cœur. Tu nous donnes du pain, mais lui nous a donné la vie. Tu es notre maître; Dieu est aussi le tien. Nous t'avons toujours obéi, et nous voulons t'obéir encore; mais si tu nous commandes quelque chose en opposition avec la loi de notre Sauveur, nous obéirons à Dieu plutôt qu'à toi. Nous avons juré fidélité à Dieu avant de te la jurer à toi-même, et nous y manquerions bientôt envers toi si nous y pouvions manquer envers lui. Nous voici confessant sans crainte Dieu, notre Père et Jésus-Christ, son Fils unique, notre Sauveur. Armés, comme nous le sommes, nous pourrions peut-être nous sauver par la révolte, mais nous ne le voulons pas : car il vaut mieux mourir innocent que de vivre coupable. »

La fureur de Maximien ne connaît plus de bornes. Il fait avancer des troupes pour tailler en pièces la légion entière. « Tu n'as pas besoin de troupes pour cela, » dit Maurice avec calme, « il te suffit d'un bourreau dont la main ne se lasse point. » La légion met bas les armes sans résistance et marche à la mort, comme entre les bras d'un ami.

Le souvenir de cet événement se conserva dans le pays et dans les contrées voisines. Sextus Avitus, évêque de Vienne au cinquième siècle, dit que de

son temps on avait élevé à Agaunum un temple, en mémoire de Maurice, dont on fit un saint et qui donna son nom à cette ville (Saint-Maurice). Le peuple célébrait déjà alors une fête annuelle en son honneur. On raconte que quelques soldats de la légion thébaine s'enfuirent de divers côtés et fondèrent des Eglises, comme nous aurons bientôt occasion de le rapporter.

CHAPITRE VIII.

L'ÉVANGILE PÉNÈTRE EN HELVÉTIE, EN GERMANIE ET EN GAULE.

(288 - 400.)

L'Helvétie était, depuis l'an 60 av. J.-C., sous la domination des Romains. Ce ne fut guère que dans le second ou le troisième siècle que la lumière de l'Evangile commença d'y répandre ses bienfaits. Vers l'an 300 il existait un évêque ou pasteur à Genève, qui appartenait au pays des Allobroges, dont Vienne (en Dauphiné) était la capitale. A cette époque, le pasteur de Genève obtint de Constance Chlore la permission de rebâtir son temple en ruine; ce qui fait croire que le christianisme y était établi depuis assez longtemps.

A défaut de documents plus dignes de foi, nous

devons nous contenter des anciennes légendes (1) qui contiennent le récit vrai ou seulement vraisemblable de l'introduction du christianisme dans l'Helvétie. La légende de Soleure porte que « deux militaires, qui avaient appartenu à la légion thébaine, nommés saint Ours et saint Victor, arrivèrent à Soleure l'an 288. Maximien les fit mettre à la torture; mais une lumière céleste vint tomber sur eux avec un tel éclat, que les bourreaux furent renversés par terre et que les deux Chrétiens purent s'enfuir. Cependant, comme ils ne cessèrent de répandre l'Evangile de toutes parts parmi les Païens, on s'en empara de nouveau et l'on voulut les faire périr par le feu. Ils étaient déjà placés sur un bûcher au haut d'une colline où se trouvait un temple consacré à Mercure; mais une pluie abondante vint éteindre les flammes et fit échapper les deux martyrs une seconde fois. Quand le commandant les vit persévérer dans la foi à l'Evangile, il les fit conduire sur le pont de l'Aar, leur fit trancher la tête et jeta leurs cadavres dans la rivière. (L'an 303.) »

Le même historien (2) parle encore d'un Breton

(1) Les légendes ou vies des *Saints*. Les saints étaient pour la plupart des chrétiens distingués par leur piété, par leur renoncement et, pour l'ordinaire, par leurs travaux missionnaires. Au lieu d'imiter tout simplement leur foi et leur zèle, on leur éleva des temples dès les cinquième et sixième siècles; on les invoqua comme des intermédiaires nécessaires entre l'homme et Dieu, oubliant ainsi que nous n'avons qu'un seul intercesseur qui est Christ.

(2) Bède, théologien anglais, qui vivait au septième siècle.

nommé Béat, et qui partit de la Bretagne pour porter la lumière de l'Evangile en Helvétie. On croit qu'il s'établit comme ermite dans une caverne, sur les bords du lac de Thun et qui porte encore son nom; elle est connue sous le nom de Beatenberg. Ce serviteur de Christ passe pour avoir fondé les Eglises de Windisch, de Zug et de Schwytz.

On rapporte qu'un autre disciple de Christ nommé Félix et sa sœur Régula annoncèrent la Bonne Nouvelle sur les bords de la Limmat. Félix aurait survécu au massacre de la légion thébaine et se serait enfui avec sa sœur, par le mont de la Fourche, dans le pays d'Uri, puis à Glaris. Ils y répandirent la connaissance de l'Evangile parmi le peuple. Puis ils arrivèrent à Zurich, où ils virent leurs travaux bénis de Dieu.

Quelques écrivains assurent que les dons miraculeux, si communs dans la primitive Eglise, existaient encore au troisième et même au quatrième siècle. Nous ne devons donc pas être étonnés si nous trouvons, dans ces temps si rapprochés du berceau du christianisme, des faits surnaturels, attribués à ces hérauts de l'Evangile. Mais tous ces faits sont loin d'être avérés.

Félix et Régula opéraient, dit-on, des miracles par la puissance du Saint-Esprit; le peuple écoutait attentivement leurs paroles. Mais Décius, gouverneur romain, leur ordonna de sacrifier aux dieux; ils restèrent fidèles au Seigneur et éprouvèrent d'affreux tourments. Une vive lumière les entoura, et l'on

entendit une voix qui disait : « Ne craignez point ; car je suis avec vous ; soyez forts en Dieu. » Le gouverneur les fit décapiter. Après leur mort, on entendait encore une voix qui disait : « Les anges de Dieu vous accompagnent, et les saints martyrs vous introduisent dans la cité céleste. »

Vers la fin du quatrième siècle, l'Helvétie avait six évêchés : dans la partie romaine gauloise étaient ceux de Genève, de Sion, de Coire et d'Avenches ; dans la partie allemande; Windisch (en Argovie) et Augst, qui plus tard fut transféré à Bâle. Ces diocèses, quoique fort restreints, étaient autant de foyers de lumière qui projetaient leurs rayons sur les contrées environnantes, encore plongées dans les ténèbres du paganisme. Ils eurent tous de faibles commencements; mais l'avénement de Constantin au trône impérial contribua puissamment, comme nous le verrons bientôt, à leur donner un accroissement rapide.

Dans un pays tel que l'antique Germanie (l'Allemagne), couverte de vastes forêts impénétrables et habitée par un peuple belliqueux, ce fut le long des grands fleuves que l'Evangile dut d'abord s'établir : car c'était là que l'on avait commencé d'éclaircir les forêts et d'entrer en relation avec les habitants. Ce fut la marche que suivirent les Romains et les prédicateurs de l'Evangile en Allemagne dans les trois premiers siècles. Les bords du Danube et du Rhin portèrent les premières empreintes des pas des colonies romaines et des hérauts de l'Evangile. Sur la

rive du Rhin, nous trouvons de bonne heure les premiers fondements des villes de Rorach (aujourd'hui Augst), Bâle, Breisach, Strasbourg, Worms, Spire, Mayence, Trèves et surtout Cologne, qui était déjà alors fort considérable. La ville de Trèves a probablement été le siége de la première Eglise allemande. Nous ne savons pas d'une manière positive comment le christianisme s'est établi dans ces villes du Rhin. Les Romains y avaient introduit leur culte avec leur domination, avant que le christianisme y eût pénétré : quoique leur paganisme ne valût pas mieux que celui des Germains, ce changement avait préparé la voie de l'introduction d'un culte plus spirituel. Irénée, pasteur à Lyon, dans le deuxième siècle, disait que de son temps les Eglises de la Germanie (du Haut et du Bas-Rhin) n'avaient pas été évangélisées autrement que par les Chrétiens du midi ; et vingt-cinq ans plus tard, Tertullien disait la même chose. Les Romains, accoutumés au doux climat de l'Italie, voyaient avec effroi la sauvage Germanie. Les indigènes avaient le genre de vie le plus âpre qu'il fût possible ; ils habitaient de misérables huttes. Ils versaient le sang sur les autels de leurs faux dieux et leur immolaient des victimes humaines. Leurs hautes montagnes étaient presque toute l'année tapissées de neige et de glace ; leurs plaines étaient couvertes d'épaisses forêts, dans lesquelles ils rendaient leurs hommages à leurs divinités. Au quatrième siècle, le lac de Constance était encore entouré de bois tellement touffus, qu'aucun voyageur ne pou-

vait en parcourir les rives, si ce n'est par l'étroit sentier que les légions romaines y avaient tracé. L'hiver était long et âpre; on y voyait beaucoup d'animaux féroces et de serpents.

Le pays appelé aujourd'hui la France était habité par un peuple nommé Gaulois. Avant l'invasion des Romains, il était presque tout couvert de marais et de forêts. Depuis la conquête qu'en firent les Romains, on commença à y planter de la vigne, des arbres fruitiers et à bâtir des villes. Les prêtres des Gaulois, appelés Druides, exerçaient un empire sans bornes sur le peuple. Quoique leurs idées religieuses ne fussent pas aussi absurdes que celles des autres nations païennes, leurs rites étaient aussi cruels et sanguinaires. Ils avaient en plusieurs endroits d'immenses idoles d'osiers entrelacés, qu'ils remplissaient d'hommes; puis ils y mettaient le feu. Pauvres aveugles! Ils pensaient honorer ainsi leurs divinités. Les Romains, tout païens qu'ils étaient, avaient horreur d'un culte si barbare; ils détruisirent ces idoles de bois et abolirent l'ordre des Druides, même avant de pouvoir offrir au peuple gaulois les bienfaits de l'Evangile.

Dès que la neige, qui a longtemps couvert les campagnes, se fond aux premières chaleurs du printemps, on découvre le joli perce-neige et les violettes en fleurs; telle était la Gaule, lorsque l'Evangile y fut annoncé pour la première fois. Il n'y en avait aucune trace avant le milieu du deuxième siècle; mais dès que le voile qui couvrait les paisibles commencements

de l'œuvre de Christ dans ces contrées fut levé, on contempla avec admiration des Eglises florissantes à Lyon, à Vienne, à Arles, etc., et ces Eglises étaient déjà si considérables, que les magistrats païens crurent devoir en arrêter les progrès par la persécution. Il est probable que la précieuse semence de l'Evangile fut jetée dans cette partie du jardin du Seigneur par des soldats chrétiens, venus de l'Asie Mineure et incorporés aux légions en garnison dans les Gaules, ou par des évangélistes qui étaient allés exprès dans ces contrées pour amener des âmes à Christ. Les premiers pasteurs ou évêques des Eglises des Gaules que mentionne l'histoire étaient Nicétius, Pothin et Irénée, originaires de l'Asie Mineure. C'est ainsi que la Gaule, qui, cinq siècles auparavant, avait envoyé en Asie de nombreuses troupes de Gaulois, vit arriver de cette même Asie de pieux messagers de la paix. L'histoire se tait sur les premiers travaux des prédicateurs de l'Evangile en Gaule et sur les obstacles qu'ils rencontrèrent. Il est une foule de questions, dans l'histoire de l'Eglise de Christ, auxquelles nous ne pourrons jamais trouver de réponse en deçà du tombeau. A peine la Gaule compte-t-elle quelques communautés chrétiennes dans son sein, que déjà les flammes des persécutions les entourent de toutes parts.

CHAPITRE IX.

JÉSUS-CHRIST EST PRÊCHÉ EN ESPAGNE, DANS LA BRETAGNE, EN AFRIQUE.

(62 - 250.)

L'Evangile fut aussi porté de bonne heure en Espagne. Ce pays prétend l'avoir reçu de l'apôtre Paul lui-même ; c'est ce que rapporte Clément dont nous avons déjà parlé. Nous ne savons rien de plus sur l'introduction du christianisme dans cette contrée. Au milieu du troisième siècle, le nombre des Chrétiens devait y être considérable.

Une antique tradition rapporte que l'apôtre Paul a prêché le premier l'Evangile dans la Bretagne (Angleterre). Plusieurs passages des Pères de l'Eglise établissent qu'il y a été porté, pour le plus tard, au commencement du deuxième siècle. D'anciens écrivains racontent qu'un guerrier breton, qui avait combattu avec succès contre les Romains dans son pays, fut fait prisonnier avec toute sa famille et conduit à Rome, où il fut instruit dans la vérité. De retour dans sa patrie (en 62), il répandit sa nouvelle foi parmi ses compatriotes. Les Chrétiens de Rome, et surtout Paul, l'aidèrent puissamment dans cette œuvre.

L'idolâtrie et les Druides étaient établis en Bretagne

comme en Gaule; un ancien auteur anglais rapporte que les idoles étaient en aussi grand nombre et aussi abominables dans son pays qu'en Egypte : il dit en avoir vu quelques-unes qu'on conservait comme des monuments des ténèbres où son pays était plongé. Claude, empereur romain, fit périr, l'an 61, tous les Druides et détruisit les idoles. Cependant l'Eglise, dans ces temps de guerre, ne put s'y établir d'une manière solide et ne jouit d'une existence assurée que depuis Constantin.

C'est vers la fin du second siècle que l'Afrique septentrionale se montre tout à coup à nos yeux, éclairée du flambeau de l'Evangile. Nous ne savons pas positivement qui jeta les premiers grains de la divine semence de l'Evangile dans ces champs incultes; il est vraisemblable que ce fut de Rome qu'ils y furent portés; car il existait des relations étroites entre Rome et Carthage, centre des Eglises du nord de l'Afrique. Les premiers documents sur cette Eglise nous ont été laissés par un docteur dont nous avons déjà plus d'une fois fait mention, Tertullien, pasteur à Carthage. L'Eglise de Christ s'était tellement accrue à cette époque, qu'il pouvait écrire au gouverneur romain : « Si tu continues à persécuter les Chrétiens de l'Afrique, que feras-tu de ces milliers de fidèles de tout âge, de tout rang, de l'un et de l'autre sexe, qui se présentent devant toi comme Chrétiens? Auras-tu assez de feu et de glaives pour les faire tous périr? A Carthage même, la dixième partie des habitants serait traînée à la mort, et tu compterais parmi les

victimes tes propres parents, tes amis, et les hommes et les femmes les plus distingués de la capitale. Si tu ne veux pas nous épargner, épargne au moins les tiens; épargne cette belle ville de Carthage; aie compassion de la province dont le gouvernement t'a été confié! » — Tertullien dit encore ailleurs : « De tout côté on entend nos adversaires s'écrier que toute la ville est remplie de Chrétiens et qu'on en rencontre dans les villages, dans les forts et dans les îles. » — En effet, la province dont Carthage était la capitale, comptait déjà soixante et dix Eglises dans la première moitié du troisième siècle; cent ans plus tard environ, il n'y en avait pas moins de quatre cent quarante-six.

Le divin parfum de l'Evangile de Jésus s'était aussi répandu depuis Alexandrie jusque dans la haute Egypte; et vers la fin du deuxième siècle, il était pour plusieurs une odeur de vie qui les remplissait de force contre les persécutions et la mort. Dans le cours du troisième siècle, on fonda à Alexandrie une école de catéchistes que nous pouvons regarder comme le premier institut de missions et qui contribua puissamment à la propagation du christianisme. Les docteurs les plus célèbres qui en sortirent furent Panténus, Clément et Origène. Ce dernier, né à Alexandrie, en Egypte, l'an 184 de J.-C., occupe une grande place parmi les Pères de l'Eglise à cette époque. Il surpassa, par la multitude de ses écrits, les plus laborieux écrivains grecs et latins. Animé d'un tout autre esprit que celui des évêques de Rome dans

les siècles suivants, Origène recommandait avec beaucoup de zèle la lecture de la Parole de Dieu au peuple. Il disait à ce sujet : « On prend des aliments et des remèdes, et quoiqu'on ne s'aperçoive pas sur le champ du bon effet qui a été produit, on l'attend et l'on peut l'obtenir. Il en est de même des saintes Ecritures. La véritable nourriture d'une créature intelligente c'est la Parole de Dieu. Allons tous les jours aux sources des Ecritures, aux eaux du Saint-Esprit ; puisons-y et emportons chaque jour un vase bien rempli. Le plus grand tourment des démons c'est de voir les hommes lire la Parole de Dieu et s'efforcer de la comprendre. »

Le Nouveau Testament fut de bonne heure traduit en langue copte et mis ainsi entre les mains du peuple ; ce qui favorisa aussi beaucoup la dissémination de la lumière de l'Evangile. Au commencement du quatrième siècle, le christianisme était tellement répandu en Egypte que, selon le témoignage d'Eusèbe, le nombre des Chrétiens qui furent mis à mort, dans la persécution de Dioclétien (en 303), s'éleva à cent quarante mille, et qu'il y en eut sept cent mille autres qui furent jetés en prison, conduits en esclavage ou condamnés à l'exil.

Nous venons de parcourir les divers pays composant l'empire romain ; retournons maintenant au centre de ce vaste empire, à Rome, où était la principale Eglise chrétienne, depuis la destruction de Jérusalem. Quoique cette capitale du monde se corrompît de plus en plus, fût le théâtre de troubles civils sans cesse

3

renaissants, et que le feu de la persécution y fût presque continuellement allumé, cependant le nombre des Chrétiens n'y allait pas moins toujours en croissant; l'Eglise se développait sous les yeux des empereurs païens, et tous leurs efforts pour l'anéantir ne servaient qu'à l'affermir toujours davantage. Vers l'an 250, l'Eglise de Rome possédait quarante-six anciens ou pasteurs, sept diacres, autant de sous-diacres, cinquante lecteurs, exorcistes et portiers; elle distribuait ses aumônes à mille cinq cents membres. En un mot, durant cette période, le nombre des Chrétiens s'y accrut avec une telle rapidité, que déjà vers la fin du deuxième siècle, Tertullien disait à l'empereur et au sénat de Rome: « Nous Chrétiens, nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons vos villes, vos îles, vos places publiques, vos conseils, vos armées, vos tribus, vos palais, même le sénat et vos cours de justice; nous ne vous laissons que vos idoles et vos temples. Si nous voulions nous venger de tous les mauvais traitements que nous endurons, nous serions assez forts pour nous rendre justice les armes à la main; car nos amis se trouvent non-seulement dans chacune de vos provinces; mais aussi dans toutes les parties du monde. Si nous prenions tous d'un commun accord la résolution de sortir du territoire romain, quelle perte ne serait-ce pas pour le gouvernement! Le monde serait frappé d'étonnement à la vue du désert que nous laisserions derrière nous, et la ville dans laquelle vous régnez semblerait avoir perdu ses habitants. »

CHAPITRE X.

PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS.

(67 - 324.)

On compte ordinairement jusqu'à l'empereur Constantin dix persécutions principales, savoir : celles de Néron, de Domitien, de Trajan, d'Adrien, de Lucius Vérus, de Septime-Sévère, de Maximin, de Dèce, de Valérien, d'Aurélien et de Dioclétien. Ces persécutions éclataient d'ordinaire à l'occasion des fêtes païennes, dans lesquelles on exigeait des Chrétiens qu'ils sacrifiassent aux idoles et qu'ils adorassent les statues des empereurs. Les Chrétiens s'y refusaient ; leur conscience ne leur permettait pas une telle idolâtrie. On envisageait ce refus non-seulement comme un mépris de la religion de l'Etat, mais encore comme une révolte contre le gouvernement, et l'on croyait avoir le droit de les y contraindre par la force et de punir de mort quiconque persistait dans ce refus. Plus le nombre des Chrétiens se multipliait, plus les empereurs s'alarmaient. Ils ne voyaient en eux que des ennemis de l'Etat, et, dans leur aveugle incrédulité, les empereurs ne connaissaient d'autre moyen de se prémunir contre ce péril imaginaire, que d'extirper autant que possible le nouvelle doctrine. Quelquefois une persé-

cution éclatait à l'insu de l'empereur, et uniquement par un effet de la haine de quelques gouverneurs de province contre les enfants de Dieu. Maximin et Dèce persécutèrent les Chrétiens par suite de la haine que ces princes avaient eue contre leurs prédécesseurs qui avaient favorisé l'Eglise de Christ. Plus souvent on confondait les Chrétiens avec les Juifs, toujours enclins à la révolte, et on les frappait injustement des mêmes coups. C'est ainsi que sous l'empereur Adrien, au deuxième siècle, un imposteur juif, nommé Bar-Chokab, se révolta en Palestine contre les Romains, et entraîna dans son parti un grand nombre de Juifs abusés; de là une guerre sanglante où plusieurs milliers de Juifs perdirent la vie; une foule de Chrétiens furent d'innocentes victimes de ce carnage, quoique Bar-Chokab se fût toujours montré leur ardent adversaire. Il n'y avait aucun pays où l'Evangile avait pénétré qui fût à l'abri de la persécution. On pillait les maisons et les biens des Chrétiens; on les tourmentait de toute sorte de manières; il n'est pas un genre de supplice qu'on n'ait employé contre eux. Des communautés entières s'enfuyaient avec leurs pasteurs dans les déserts et dans les forêts. Plusieurs périssaient de faim, de soif, de froid, de maladies, ou étaient la proie d'hommes barbares ou d'animaux féroces. Quelques-uns de ceux qui tombaient dans les mains de leurs persécuteurs n'étaient pas assez forts pour sceller leur foi de leur sang et reniaient Christ; mais la plupart persévéraient jusqu'à la fin et donnaient avec joie leur vie pour Jésus.

Lactance écrivait, au troisième siècle : « Lors même » que j'aurais cent langues et cent bouches et la voix » la plus forte du monde, je ne pourrais jamais dé- » crire tous les crimes qui ont été commis, ni indi- » quer tous les martyres que la barbarie des juges » a inventés contre l'immense multitude de Chrétiens » innocents. » Des épouses, des jeunes gens et des vieillards, des vierges et des mères de famille, des soldats, des personnes de toute classe et de tout âge, remportèrent la couronne du martyre. Quelques-uns furent mis à mort par le fouet et par le feu ; d'autres par l'épée, pour l'ordinaire, après avoir été mis à la torture. Tout le monde pouvait frapper inpunément les Chrétiens : les uns les assaillaient à coups de massue, d'autres avec des verges ; ceux-ci les frappaient avec des courroies de cuir, ceux-là avec des des cordes. Quelquefois on attachait les Chrétiens à une machine de bois ; on leur liait les mains et on leur disloquait tous les membres ; leurs bourreaux leur déchiraient tout le corps avec des clous de fer. D'autrefois on les suspendait par une main et l'on tiraillait toutes leurs articulations ; ou bien on les pendait à un nœud coulant et on les élevait jusqu'à ce que leurs pieds ne touchassent plus la terre, de manière que les chairs, en se serrant par le poids du corps, leur causassent une plus affreuse douleur : et ils restaient exposés à cet horrible tourment pendant un jour entier, sans aucune interruption. Ceux qui succombaient à ce cruel martyre étaient laissés à terre. « Personne ne » s'inquiète de ces chrétiens, » disait un gouverneur ;

« ils ne méritent pas d'être traités comme des hom- » mes. » Quand un martyr avait passé par la torture et par le feu, le juge le faisait enduire de miel par tout le corps et l'exposait, les mains liées derrière le dos, à un soleil brûlant, afin que les mouches le dévorassent.

Il n'était pas rare de faire périr tout à la fois, en un seul jour et par divers tourments, dix, trente, soixante ou cent pères et mères de famille avec leurs enfants. Eusèbe a vu en Egypte de tels martyres en masse : les bourreaux étaient las de mettre à mort et émoussaient leurs glaives à force de tuer. Mais les Chrétiens ne se lassaient pas de souffrir. La joie était peinte sur leurs regards et ils chantaient des cantiques jusqu'à leur dernier soupir.

CHAPITRE XI.

MARTYRES DE SIMÉON, D'IGNACE, DE POLYCARPE, DE POTHIN, DE BLANDINE ET D'AUTRES ENFANTS DE DIEU.

(106-169.)

On pourrait remplir un volume du seul récit des premiers martyres ; mais le plan de cet écrit nous impose des bornes que nous ne pourrions dépasser. Citons du moins quelques-uns de ces glorieux exemples.

Siméon, pasteur de l'Eglise de Jérusalem, était déjà âgé de cent vingt ans, lorsqu'on l'amena devant le gouverneur païen (en 106). Il fut fouetté plusieurs jours et il resta si ferme au milieu de ses souffrances, qu'il frappa d'étonnement ses bourreaux. Enfin, voyant qu'il ne voulait pas renier Christ, ils le crucifièrent.

Trois ans après, Ignace, pasteur d'Antioche, fut conduit à Rome, par ordre de l'empereur Trajan. Il confessa jusqu'à la mort sa foi en Jésus-Christ crucifié. Dans une lettre qu'il écrivit à l'Eglise de Rome, il dit entre autres : « Tout le long de la route, depuis » la Syrie à Rome, j'eus à combattre contre des bê- » tes sauvages et je fus lié à dix léopards (soldats) » continuellement pleins de rage contre moi ; mais » plus ils étaient furieux, plus je leur faisais du bien. » Qu'on me jette dans le feu ou aux bêtes féroces, » qu'on me cloue sur une croix et qu'on me brise » tous les membres : qu'est-ce que tout cela, puisque » Christ m'a pris à lui ? » A Rome, on le jeta aux bêtes féroces. Lorsqu'il entendit le rugissement des lions, il dit : « Je suis du froment de Christ, que la dent des lions doit d'abord broyer pour que je devienne comme du pain de fine farine. » Les lions l'eurent bientôt dévoré. Ce qui restait de ses os fut enseveli à Antioche.

En 167, Polycarpe, pasteur de Smyrne, disciple de l'apôtre Jean, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut condamné à être brûlé vif. Comme on le sollicitait à renier sa foi, il dit : « Voilà quatre-vingt-six ans que je sers Jésus-Christ, mon Maître : jamais il ne m'a fait

aucun tort ; comment pourrais-je être infidèle à celui qui m'a sauvé? » Après qu'on l'eut attaché au poteau et qu'il eut fait une prière ardente, on mit le feu au bûcher. Mais quoique les flamme s'élevassent fort haut, elles ne l'atteignirent point. Enfin ses bourreaux le percèrent avec une lance et brûlèrent son corps.

Un bruit sourd et lointain annonçait depuis longtemps aux Chrétiens de Lyon et de Vienne (en Gaule), l'approche de l'orage qui fondit sur eux, l'an 169, avec une extrême violence. Les membres les plus distingués de leurs Eglises furent tout à coup arrêtés et jetés en prison. L'évêque Pothin, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut accablé de coups de pied, de coups de pierre et d'autres mauvais traitements; il en mourut au bout de deux jours dans sa prison. — Une esclave, nommée Blandine, dont le corps était si faible et si délicat, que les Chrétiens eux-mêmes ne croyaient pas qu'elle eût la force de rester ferme dans les persécutions, fut torturée de toutes manières du matin jusqu'au soir ; sa constance frappa d'étonnement ses bourreaux, qui ne savaient plus quel tourment employer. Le Seigneur la remplissait de sa force : « Je suis Chrétienne, » s'écria-t-elle ; « les crimes dont on accuse les Chrétiens ne sont que des calomnies. »

Le diacre Sanctus souffrit aussi les plus barbares tourments. « Je suis Chrétien, je suis Chrétien ! » Telle fut toujours sa réponse au milieu des plus déchirantes douleurs. Irrités de sa constance, ses persécuteurs brûlèrent avec des plaques de fer rouge diverses parties de son corps ; il fut bientôt tout cou-

vert de blessures; mais rien ne fut capable de l'ébranler : il confessa toujours fidèlement son Sauveur. Quelques jours après, il fut de nouveau en proie aux plus affreux tourments ; sa fidélité ne se démentit point. — Les Païens célébraient alors une fête publique où plusieurs martyrs étaient destinés à perdre la vie. Sanctus et Maturus, nouvellement baptisés, furent battus de verges, puis attachés à une chaise de fer rougi au feu, et enfin jetés dans l'arène où étaient les bêtes féroces. Ces bienheureux martyrs persévérèrent dans leur foi ; et, comme les animaux les avaient déchirés mais non encore mis à mort, leurs bourreaux tranchèrent le dernier fil de leur vie avec le glaive.

Blandine est aussi conduite dans l'arène ; on lui étend les bras et on l'attache à une croix, pour être exposée sans défense à la fureur des bêtes ; mais ces animaux, moins féroces que les hommes, ne lui font aucun mal ; on l'emmène et on la réserve pour une autre fête. Quelque temps après, deux autres Chrétiens, Attale et Alexandre, sont placés sur la chaise de fer rougi au feu et jetés aux bêtes féroces ; Blandine les suit ; la sérénité la plus pure est peinte sur ses traits. On la met dans un filet et on l'expose devant un taureau sauvage ; aussitôt son corps est déchiré en mille pièces et son âme est recueillie dans le sein de Jésus. Un jeune Chrétien de quinze ans, nommé Ponticus, partage le même sort.

CHAPITRE XII.

PERSÉCUTIONS EN AFRIQUE, EN ÉGYPTE ET A ROME.

(169-302.)

Dans le même temps, l'Eglise de Carthage, en Afrique, essuya aussi une violente persécution : plusieurs Chrétiens furent jetés en prison. De ce nombre était une jeune femme de vingt-deux ans, nommée Perpétua, et une esclave appelée Félicitas. Le père de Perpétua, païen, se donne toutes les peines possibles pour entraîner sa fille à renier Christ. Il court à sa prison : « Aie compassion de mes cheveux blancs ! » lui dit-il. « Aie compassion de ton père, si du » moins je suis digne de ce nom à tes yeux ! Prends » pitié de ton enfant, que tu entraîneras, avec toi, » dans la tombe ! Laisse-toi fléchir ; car ta mort » nous couvrirait tous de honte. » Puis il couvre ses mains de baisers ; il se jette à ses pieds ; il pleure, et ne l'appelle plus sa fille, mais la maîtresse de son sort. Comment résister aux supplications et aux larmes d'un père ? Mais Perpétua connaissait Celui que nous devons aimer plus que nos pères et nos mères. Perpétua et Félicitas sont jetées aux bêtes féroces et périssent de la main d'un gladiateur.

Dans une persécution qui éclata, l'an 247, à Alexan-

drie, en Egypte, on saisit un vieillard, nommé Métras, pour le contraindre d'encenser aux faux dieux. Sur son refus, ses bourreaux le frappent à coups de massue, lui déchirent le visage avec des épines et le traînent dans le faubourg, où il est lapidé. De là ils entraînent dans un temple païen une femme chrétienne nommée Quinta, et veulent la forcer à adorer les idoles. Comme elle s'y refuse avec horreur, ils lui lient les pieds, la traînent le long de la ville sur un pavé raboteux, lui brisent les membres sur une meule, et enfin l'emportent dans le lieu où on l'avait saisie et la mettent à mort. Après cet affreux martyre, les Païens envahissent les maisons des fidèles et en enlèvent les objets les plus précieux; le reste est livré aux flammes : on dirait une ville saccagée par une armée ennemie. Parmi les prisonniers était une femme âgée, Apollonie, à qui ils arrachèrent toutes les dents; puis ils allumèrent un feu aux portes de la ville et la menacèrent de l'y jeter, si elle ne voulait pas blasphèmer. Apollonie demanda un instant de délai, se précipita dans les flammes et y trouva la mort. Ces pauvres aveugles saisirent chez lui un autre Chrétien, nommé Sérapion, lui brisèrent les os et le jetèrent dans la rue depuis une chambre haute. Aucune route n'était sûre pour les Chrétiens ni de jour ni de nuit. Le peuple criait sans cesse qu'il fallait jeter aux flammes tous ceux qui ne voulaient pas blasphémer Christ. Un des serviteurs de la cour, nommé Pierre, est appelé devant l'empereur et fouetté en sa présence avec une violence extrême.

Pierre déclare qu'il ne peut pas blasphémer contre son Sauveur ni sacrifier aux faux dieux ; aussitôt ses bourreaux redoublent de fureur : ses chairs sont en lambeaux, et, par un raffinement de barbarie, ils frottent ses plaies de sel et de vinaigre. Voyant que rien ne l'ébranlait, ils le brûlent à petit feu (302).

Sixtus, pasteur de l'Eglise de Rome, reçut la couronne du martyre l'an 260. Après sa mort, le préfet de Rome, à qui on avait dit que cette Eglise possédait d'énormes richesses, fit venir auprès de lui le premier diacre, Laurence, et lui commanda de les lui livrer. Laurence lui demanda le temps nécessaire pour tout mettre en ordre et pour noter chaque objet séparément. Le préfet lui accorda trois jours. Au troisième jour, Laurence rassembla tous les pauvres que l'Eglise entretenait et alla avec eux auprès du préfet. « Viens, » dit-il à ce magistrat, « et vois les trésors » de notre Dieu : toute la cour est remplie de vases » de petite monnaie. » Le préfet sortit ; lorsqu'il ne vit que de pauvres gens dans la cour, il jeta, en se retournant, sur Laurence, un regard plein de colère. « Qu'est-ce donc qui te fâche ? » lui dit le diacre. » L'or que tu désires si ardemment n'est qu'un vil » métal arraché des entrailles de la terre et qui occasionne toute espèce de crimes ; l'or véritable c'est » la lumière qui éclaire ces pauvres gens. Voilà les » trésors que je t'avais promis. Voici encore des pierres précieuses : ces vierges et ces veuves sont la » couronne de l'Eglise. » — « Te joues-tu de moi ? » s'écrie le préfet ; « je sais que vous méprisez la mort ;

« aussi tu ne mourras pas tout d'un coup. » A ces mots il le fit déshabiller et attacher sur une grille de fer pour l'y faire mourir à petit feu. Laurence, ayant été longtemps placé du même côté sur le feu, dit au préfet : « Qu'on me tourne : je suis assez rôti de ce côté-ci. » Après qu'on l'eut tourné, il éleva ses regards au ciel, pria pour les habitants de Rome, et rendit l'esprit.

CHAPITRE XIII.

MARTYRES DE PLUSIEURS ENFANTS CHRÉTIENS. — DIVERS FLÉAUX DÉSOLENT L'EMPIRE.

(260-311.)

Ecoutons aussi comment de faibles enfants ont souffert patiemment pour le nom de Christ et ont donné leur vie pour lui. Cyrillus était un jeune garçon de Césarée : son cœur était étroitement uni à Christ; il ne s'en laissa détourner ni par les menaces ni par les mauvais traitements qu'il essuya. Quelques enfants de son âge le persécutaient et son père le chassa de chez lui. Le juge le fit venir devant lui : « Mon enfant, » lui dit-il, « je te pardonnerai et ton père est tout dis-» posé à t'accueillir : il dépend de toi d'être son hé-» ritier ; tu n'as qu'à être sage et à ne pas te perdre » toi-même. » — L'enfant répondit : « C'est avec

» joie que je souffre : le Seigneur me prendra à lui. » Si j'ai été chassé de la maison paternelle, j'aurai une » meilleure demeure que celle-là. La mort ne m'épou- » vante point ; car c'est elle qui me conduit dans une » vie meilleure. » Après cette belle confession, on le lia et on le conduisit au lieu du supplice. Le juge avait ordonné en secret de le ramener, espérant que la vue du feu lui ferait changer de résolution ; mais Cyrillus tint ferme. On le reconduisit auprès du juge. Celui-ci touché de compassion, se mit à le solliciter de nouveau. Le jeune martyr répondit : « Ton fer » et ton feu ne me font rien ; je vais dans une mai- » son meilleure ; hâte-toi, pour que j'y entre au plus » tôt. » Les assistants pleuraient de compassion. « Réjouissez-vous plutôt, » leur dit-il ; « mais vous » ne savez rien de la ville où je vais. » Puis il mar- cha à la mort et frappa d'admiration tous les habi- tants (260).

Un tendre enfant d'une Eglise d'Afrique fut dénoncé au gouverneur comme Chrétien ; le gouverneur crut que ses menaces l'effraieraient ; mais le jeune disciple de Christ répondit avec un courage admirable : « Faites ce que vous voudrez ; je suis et je reste » Chrétien. »

Il y avait à Antioche un certain Romanus qui fut battu de verges à cause de sa foi à l'Evangile. Un soldat se moquait de lui en disant : « Ton Christ n'est » que d'hier ; tandis que nos dieux sont beaucoup » plus vieux. » Là-dessus Romanus appela un enfant pour répondre au soldat. L'enfant lui dit avec beau-

coup de liberté : « Nous autres enfants, nous ne pou-
» vons plus croire qu'il y ait plusieurs dieux ; il n'y
» a qu'un Dieu : c'est celui qui habite dans le cœur. »
C'en fut assez pour que l'enfant fût battu de verges. Sa mère était présente. « Courage, mon fils, » lui cria-t-elle ; « courage, tiens ferme ; la couronne de
» l'immortalité brille déjà sur ta tête ! » Comme le jeune martyr allait expirer sous les coups de fouets, sa mère, inondée de larmes, lui cria encore : « Adieu,
» enfant bien-aimé : la mort de ses saints est pré-
» cieuse aux yeux du Seigneur ! »

Eusèbe rapporte qu'un jeune homme d'à peine vingt ans fut conduit dans l'arène où étaient des ours et des léopards. Arrivé près de ces animaux, il se met à genoux et élève ses mains vers le ciel ; les bêtes ne lui font aucun mal. On lance sur lui un taureau qu'on excite avec un fer rougi au feu ; l'animal respecte le jeune Chrétien et se jette sur ceux qui le conduisent : on ne parvient qu'avec peine à le faire dévorer par les bêtes féroces.

Chers enfants qui lisez cet écrit, que notre bon Dieu vous amène aussi à une connaissance vivante de Jésus, et qu'en toutes choses vous restiez fermes et inébranlables dans la foi en Celui qui vous a aimés !

Le troisième siècle, époque de si vives persécutions contre les Chrétiens, fut aussi marqué par de violents orages politiques. Dans cet espace de temps on ne vit pas moins de cinquante empereurs romains qui montèrent sur le trône. Les soldats qui les y avaient

portés les mettaient bientôt à mort. De terribles fléaux dévastèrent l'empire. Les Chrétiens les envisageaient comme des châtiments déployés contre leurs cruels persécuteurs : ceux-ci n'en étaient que plus exaspérés contre eux. Déjà l'an 180, sous le règne de Commode, la peste ravagea l'Italie, la Grèce et tout le territoire de l'empire. Dans la seule ville de Rome on ensevelit, pendant quelque temps, vingt mille personnes par jour. L'an 256, la peste fit tant de victimes à Antioche, qu'il fut impossible de compter tous les morts. En 311, durant la persécution de Maximin, il mourut chaque jour cinq mille soldats de son armée. Plusieurs empereurs, premiers auteurs des persécutions des Chrétiens, furent frappés de divers châtiments. L'empereur Valérien fut fait prisonnier par Sapor, roi des Perses, qui le retint en prison et qui s'en servit de marchepied, chaque fois qu'il montait à cheval; enfin Sapor le fit écorcher vif et saler (260). En 310, l'empereur Galérius fut atteint d'une maladie incurable. Ses pieds et ses jambes furent gangrenés et dévorés de vers. Ce fut en vain qu'il recourut aux médecins et aux idoles. Il endura une année ces horribles souffrances. Sa conscience s'étant enfin réveillée par ces douleurs, il fit cesser, en 311, les persécutions dont les Chrétiens étaient l'objet et leur permit de rebâtir leurs temples ; il leur demanda aussi de prier pour sa guérison. — Constantin monta sur le trône, se déclara le protecteur des Chrétiens et mit fin aux persécutions qui ravageaient l'Eglise depuis trois cents ans.

CHAPITRE XIV.

CONSTITUTION DES ÉGLISES CHRÉTIENNES DANS LES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

(34-325.)

L'Eglise chrétienne, au temps des apôtres, était constituée d'une manière fort simple. Chaque communauté était dirigée par un pasteur ou évêque, chargé de prêcher la Parole et de veiller sur les âmes; les Eglises un peu considérables avaient plusieurs pasteurs : à côté d'eux étaient les diacres. Les apôtres occupaient le premier rang; c'étaient eux qui enseignaient tout ce qui tenait à la doctrine et à la vie chrétienne; ils étaient eux-mêmes directement enseignés du Seigneur. Du reste, on ne connaissait pas encore la distinction entre ecclésiastique et laïque. On en vint peu à peu à donner exclusivement le nom d'évêque ou inspecteur à l'un des anciens ou pasteurs d'une communauté et à regarder son suffrage comme décisif. En temps de paix, la direction de l'Eglise était confiée à plusieurs pasteurs; mais, comme durant les persécutions il fallait une marche uniforme et de promptes résolutions, il était plus avantageux que le gouvernement d'une communauté fût dans les mains d'un homme capable. L'apôtre Paul avait recommandé aux Chrétiens qui auraient des différends

entre eux de ne pas en appeler au jugement des infidèles ; l'inimitié que les magistrats païens avaient contre eux rendait en général facile l'observation de ce devoir. Les évêques étaient pour l'ordinaire chargés de terminer ces différends ; ce qui augmentait leur influence et la considération dons ils jouissaient. L'abus du pouvoir n'était pas à redouter dans un temps où l'épiscopat offrait plus de péril que d'honneur. Au milieu du troisième siècle, Cyprien, évêque de Carthage, disait qu'il ne faisait rien d'important sans avoir l'assentiment de son Eglise.

Mais il était un autre péril plus réel et dont les premiers symptômes se manifestèrent déjà à cette époque : c'était la prééminence qu'avaient sur les autres évêques ceux des grandes cités de l'empire, telles que Rome, Carthage, Alexandrie, Antioche. Quoiqu'ils fussent tous sur la même ligne, on voyait déjà percer chez l'évêque de Rome ces prétentions à la suprématie qui, plus tard, dégénéra en une affreuse tyrannie. Ce fut là la plaie de l'Eglise, déjà attaquée dans son essence même ; c'était comme un ulcère caché qui absorbait peu à peu tous les sucs nourriciers et qui était d'autant plus funeste qu'il ne se trahissait pas encore de manière à faire jeter l'alarme. Cependant les prétentions antichrétiennes de Victor Ier et d'Etienne Ier, évêques de Rome, au deuxième et au troisième siècle, furent repoussées avec force ; ce ne fut guère que dans le quatrième siècle que ces usurpations, appuyées par des empereurs chrétiens, se renouvelèrent avec un déplorable succès.

Outre les évêques, les pasteurs ou anciens et les diacres, il y avait encore, dans l'Eglise, les charges de sous-diacres, de lecteurs, d'acolytes (1), d'exorcistes (2) et de portiers. Les dons extraordinaires du Saint-Esprit n'étaient pas le partage exclusif des évêques ou des pasteurs. Ils existaient encore dans le troisième siècle; car Justin Martyr écrivait alors à l'empereur : « Un grand nombre de malades, pos-» sédés de mauvais esprits, soit à Rome, soit dans » d'autres parties de l'empire, n'ont pas trouvé de » guérison auprès de vos magiciens, et sont pleine-» ment guéris par des Chrétiens, au nom de ce Jésus » qui a été crucifié sous Ponce-Pilate; nous sommes » chaque jour témoins de pareilles guérisons. » Nous lisons aussi dans Irénée, évêque de Lyon, qui vivait dans la première moitié du deuxième siècle : « Les » uns chassent les démons et prédisent l'avenir; d'au-» tres guérissent des malades par l'imposition des » mains; des morts sont ressuscités et ont vécu plu-» sieurs années parmi nous! Qui pourrait énumérer » toutes les grâces que Dieu a répandues partout dans » son Eglise et qu'il nous accorde gratuitement cha-» que jour au nom de Jésus-Christ, pour le salut des » peuples? » Vers la fin du deuxième siècle, Tertullien écrivait aux gouverneurs romains : « Faites ve-» nir un possédé devant votre siége, et vous vous » assurerez par vos propres yeux que la parole d'un

(1) Serviteurs des évêques. — (2) Ceux qui chassaient les mauvais esprits.

» seul Chrétien démasquera l'imposture; vous verrez » que ce même esprit qui prétend être un dieu sera » forcé d'avouer qu'il n'est qu'un démon. » En général, tous les écrivains sacrés, jusqu'à Eusèbe (au quatrième siècle), parlent du pouvoir de chasser les mauvais esprits au nom de Jésus comme étant un témoignage évident qui frappait les yeux et les oreilles des assistants; ils nous disent que plusieurs Chrétiens possédaient le don de lire dans l'avenir ou d'opérer des guérisons miraculeuses, non point en secret, mais à la vue de tous.

CHAPITRE XV.

CULTE ET VIE INTÉRIEURE DES CHRÉTIENS. — CONCILES.

(34-325.)

Dans les trois premiers siècles de l'Eglise, les Chrétiens n'avaient pas de temple pour célébrer leur culte; ils s'assemblaient dans les cavernes, dans les forêts, dans des maisons particulières, dans des souterrains : ce ne fut que vers la fin de cette période qu'ils purent élever des temples au Seigneur. Leur culte consistait en la prédication de la Parole de Dieu, en prières, chant et célébration de la Cène. Leurs assemblées avaient ordinairement lieu le dimanche, qui leur rappelait plus particulièrement la résurrection de Christ; ils célébraient chaque année les fêtes de

Pâques et de Pentecôte, et, dans quelques contrées, celle de Noël. Ils célébraient fréquemment des jours de jeûnes et surtout de prières. Ils s'appliquaient à vivre comme des enfants de lumière et sous le regard du Seigneur ; c'était là le but constant de leur vocation : ils glorifiaient ainsi Celui qui les avait rachetés. Ecoutez comment Justin Martyr s'adressait publiquement à ses ennemis, qui n'auraient pas manqué de le contredire, si son témoignage eût été dénué de fondement : « Nous autres, Chrétiens, » leur disait-il, « nous étions autrefois esclaves des plaisirs de la » chair, et maintenant nous nous efforçons de vivre » dans la sainteté; autrefois nous étions plongés dans » l'avarice, l'argent était notre idole, et maintenant » nous partageons tout ce que nous avons avec les » nécessiteux ; autrefois nous vivions dans les haines, » nous étions habiles à répandre le sang et nous re» poussions de nos demeures ceux qui n'avaient pas » les mêmes mœurs, les mêmes usages que nous ; » maintenant que le Christ s'est manifesté à nos » cœurs, nous connaissons la charité : nous prions » pour nos ennemis ; nous cherchons à persuader » ceux qui nous haïssent sans cause de vivre selon » le glorieux Evangile de Christ, pour goûter la même » espérance que celle que Dieu a repandue dans nos » âmes. » Les Gentils, témoins d'un tel amour, ne comprenaient pas comment des hommes, auparavant étrangers les uns aux autres, pouvaient être unis par d'aussi étroits liens. A cette vue, ils s'écriaient : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Plût à Dieu que l'on pût en dire autant de tous les Chrétiens de nos jours !

Cependant l'unité de la foi fut de bonne heure en péril. On vit bientôt surgir de faux docteurs qui introduisirent dans l'Eglise des doctrines pernicieuses. Ce fut là une source abondante d'inquiétudes pour les fidèles ministres de Christ, qui s'y opposèrent de toutes leurs forces. Je ne vous énumérerai point toutes ces déplorables hérésies qui envahirent l'Eglise : l'espace me manquerait. Qu'importe d'ailleurs ? L'erreur passe, la vérité reste. Celle-ci est assez clairement établie dans la Parole de notre Dieu, pour que tout homme qui la cherche avec un esprit droit et avec prière, puisse l'y trouver. Lorsqu'il s'élevait quelque controverse sur quelque point de doctrine, les évêques de diverses communautés se réunissaient en concile (ou assemblée) et décidaient la question. Aussi longtemps que ces assemblées ne furent composées que d'hommes qui, pour la plupart du moins, étaient restés fidèles à la vérité, elles furent d'un grand secours à l'Eglise; mais dès que le plus grand nombre des évêques fut asservi à l'esprit du mensonge, les conciles ne purent faire que l'œuvre de Satan : c'est ce qui arriva, par exemple, au concile de Constance (l'an 1415), qui fit brûler Jean Huss. Au deuxième et au troisième siècle, l'Eglise chrétienne possédait plusieurs conducteurs étroitement attachés à la saine doctrine, et qui veillaient avec soin à conserver l'unité de la foi. Les noms de Justin, d'Irénée, de Tertullien, de Clément, d'Origène, de Cyprien,

seront toujours chers aux vrais Chrétiens. Ils étaient les colonnes de l'Eglise; leurs nombreux écrits, qui sont en partie parvenus jusqu'à nous, sont des monuments de leurs vastes connaissances et de leur zèle pour la gloire de leur Maître.

SECONDE PÉRIODE.

DEPUIS L'EMPEREUR CONSTANTIN JUSQU'AU PAPE GRÉGOIRE VII.

(Depuis l'an 325 à l'an 1075.)

CHAPITRE XVI.

L'ÉGLISE SOUS CONSTANTIN. — JULIEN L'APOSTAT.

(325 - 363.)

Les trois premiers siècles que nous venons de parcourir furent incontestablement les plus féconds en bénédictions pour l'Eglise chrétienne. Marchant par la foi, appuyés uniquement sur les promesses du Seigneur, les fidèles durant cette période n'avaient, en matière de religion, qu'un Maître : Christ ; qu'une seule règle de doctrine et de vie : l'Evangile. Méprisés, poursuivis par un monde idolâtre et corrompu, ils souffrirent les plus atroces persécutions avec le calme que donnent la conscience de la vérité et l'aspiration vers les biens éternels. L'Eglise, quoique en partie altérée, surtout dès le troisième siècle, ne pos-

sédait ni richesses, ni pouvoir mondain ; son trésor, le même que celui des apôtres, était au ciel, et sa force, toute spirituelle, avait sa source, non dans le bras du magistrat ou dans le budget de l'Etat, mais dans son Sauveur et son Dieu. Elle ne connaissait pas encore cette intrusion du pouvoir civil dans le domaine des consciences, intrusion qui, comme nous le verrons bientôt, fut la cause des plus douloureux déchirements et des plus grands maux. — La domination des évêques, bien que déjà en germe dans les grands centres de l'empire, n'avait pas encore pris d'assez profondes racines pour étouffer la vie dans l'Eglise ; les conducteurs de l'Eglise n'avaient pas encore sollicité et reçu des princes une autorité temporelle et l'or dont Satan se servit plus tard pour les corrompre.

L'Eglise portait le nom d'*universelle* ou de *catholique*, et, par cette belle dénomination, elle exprimait l'union tout apostolique qui resserrait les membres fidèles sur le fondement posé par les prophètes et les apôtres de Jésus-Christ. Ceux qui, comme les Ariens, les Pélagiens, se détournaient de cette foi primitive et pure, étaient appelés du nom de schismatiques. La grande hérésie romaine n'avait pas encore paru.

Cette position si évangélique de l'Eglise des trois premiers siècles changea insensiblement depuis l'avénement de Constantin au trône de l'empire de Rome. Ce prince, né l'an 274, à Naïsse, ville de Thrace, avait appris à connaître la Parole de vie dans

le palais de son père, l'empereur Constance; mais il n'en avait pas encore goûté toute la douceur. On raconte que le Seigneur l'y amena par un miracle. Dans la guerre qu'il livrait à Maxence, son compétiteur au trône, au moment où une bataille allait décider de son sort, Constantin, en proie aux inquiétudes inséparables d'une telle position, invoqua le Dieu inconnu. Tout à coup il aperçoit dans le ciel, en plein midi, au milieu d'une vive lumière, une croix portant cette inscription : « Par ce signe tu vaincras. » A cette vue, le prince et ses soldats sont frappés de surprise. Il voit en songe Jésus-Christ tenant une croix et lui ordonnant de la prendre pour symbole sur sa bannière. Constantin obéit et remporte une pleine victoire. (L'an 312.) Eusèbe, qui rapporte ce fait, assure que l'empereur lui-même le lui a raconté et l'a affirmé avec serment.

Dès lors Constantin se montra zélé défenseur de l'Eglise chrétienne. Cette même année, il publia un édit qui ordonnait que les Chrétiens fussent tolérés et à l'abri de toute persécution. Lorsque plus tard, en 325, il eut vaincu tous ses ennemis et qu'il régna seul sur le vaste empire romain, le christianisme devint la religion dominante. Il fit rendre aux Chrétiens les propriétés qu'on leur avait confisquées, fit bâtir plusieurs temples et travailla de toutes ses forces au bien de l'Eglise. Il se mit à lire avec soin la Parole de Dieu, établit un culte domestique dans son palais, à Constantinople, et exhorta ses troupes à prier le Seigneur. Peu de temps avant sa mort, survenue l'an 337, il se

fit baptiser et ne voulut plus porter le manteau impérial, qui était de couleur de pourpre : il ne voulut se couvrir que du vêtement blanc que portaient les néophytes (nouvellement baptisés). Sous le règne de son fils Constantin II, toutes les idoles furent bannies des temples, et les sacrifices offerts aux faux dieux furent défendus sous peine de mort.

Ainsi se posèrent les premiers empereurs qui embrassèrent le christianisme; ils furent les défenseurs de l'Eglise et les oppresseurs des païens. Leurs prédécesseurs avaient fait l'inverse : en protégeant le paganisme, ils avaient opprimé les Chrétiens. Qui ne voit qu'une telle marche est condamnée par la justice, la raison, l'Ecriture, le respect dû aux consciences, l'hommage dû à la Vérité? La Vérité est assez forte pour se passer de la protection armée des princes de la terre. Qu'elle soit libre de s'étendre, et qu'à son tour l'erreur ne rencontre d'autres armes que celles toutes spirituelles de l'Evangile.

Julien, successeur de Constantin II, ne marcha pas sur les traces de ses deux prédécesseurs. Il fit tous ses efforts pour relever le paganisme. Dans ce but, il rendit aux Païens leurs prérogatives et leurs temples, et leur réserva tous les emplois, tandis que les Chrétiens étaient l'objet de son plus profond mépris. Julien, habile politique, ne les persécuta pas directement; mais, si des gouverneurs les opprimaient, il se gardait bien de s'y opposer. Sa haine contre Christ l'aveugla au point de former le projet de rétablir le temple de Jérusalem, et de donner par là un démenti

à la prophétie contenue dans saint Luc, chap. XXI, v. 24. Mais Celui qu'il méprisait était plus fort que lui et se riait de ses projets insensés. Lorsque les ouvriers creusèrent les fondements, il sortit de terre des flammes de feu qui détruisirent leur ouvrage : ce qui les força d'abandonner leur travail.

Peu de temps après, l'empereur lui-même fut mortellement blessé dans une bataille qu'il livrait aux Perses; il mourut, ayant à peine régné deux ans. On rapporte qu'avant d'expirer, il arracha le trait qui l'avait percé, et qu'élevant vers le ciel sa main ensanglantée, il s'écria, plein de rage : « Tu as donc vaincu, Galiléen ! »

CHAPITRE XVII.

PROGRÈS DE L'ÉVANGILE EN ASIE ET CHEZ LES GOTHS. — INVASION DES BARBARES. — FIN DE L'EMPIRE ROMAIN. — ALARIC, ATTILA, GENSÉRIC. — ENTRÉE DES PEUPLES BARBARES DANS L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

(363-455.)

Les Chrétiens jouirent de la plus grande liberté jusqu'à la fin du quatrième siècle; on vit même s'élever de nouvelles persécutions contre les Païens, tant l'état des choses avait changé en si peu de temps. Durant cette

période de paix, les messagers de la Bonne Nouvelle portèrent de toutes parts la connaissance de Christ. De nouvelles Eglises furent fondées en Abyssinie, en Arménie, en Géorgie et en Perse.

L'Evangile avait jeté de profondes racines en Perse. Aussi l'an 343 il s'y éleva une vive persécution qui dura près d'un demi-siècle. Selon le récit de plusieurs historiens contemporains, il périt plus de seize mille ecclésiastiques, évêques ou anciens, sans compter un grand nombre de simples fidèles. Le feu de la persécution s'y ralluma à plusieurs reprises dans les deux siècles suivants : preuve évidente des immenses progrès que l'Evangile avait faits dans ce pays-là. Le mahométisme seul put l'en extirper complétement.

L'étendard de la croix fut alors planté jusque chez les Goths, habitant les rives du Danube. Ce peuple, descendu des bords de la mer Baltique jusque vers la mer Noire, menaçait d'envahir l'empire romain. Presque tous les empereurs au troisième siècle, jusqu'à Constantin, eurent des combats à soutenir contre cette belliqueuse nation. Constantin en prit quarante mille à sa solde et se mit ainsi à l'abri de leurs hostilités. Ce peuple à demi sauvage, une fois en contact avec les nations du Midi, ressentit quelque chose de cette profonde fermentation religieuse qui remuait alors tout l'empire. A la suite de leurs guerres barbares, les Goths introduisirent, sans s'en douter, dans leur sein un élément tout nouveau qui devait puissamment agir sur leur avenir : parmi les prisonniers de guerre se trouvaient de fidèles disciples de Jésus qui leur

apportaient le précieux trésor de l'Evangile. Le premier apôtre des Goths fut Ulfilas, qui inventa les caractères germains (allemands), et qui traduisit la Bible dans la langue de ce peuple. Les travaux d'Ulfilas furent bénis : il eut la joie de voir baptiser Friliger, roi des Goths, et de répandre, parmi ce peuple, la bonne semence de la Parole.

On vit encore d'autres nations du Nord, telles que les Vandales, les Hérules, s'avancer vers le Midi ; ce qui donna naissance à la distinction qui s'établit entre les Ostrogoths (Goths orientaux) et les Wisigoths (ou Goths occidentaux). L'an 370, il éclata parmi les premiers une violente persécution contre les disciples de Christ. Hermanaric, roi des Ostrogoths, fit traîner sur un char une idole devant les tentes de ceux qui passaient pour Chrétiens ; ceux-ci refusèrent d'adorer l'idole et de lui offrir des sacrifices : c'en fut assez pour exciter la rage de ces pauvres Gentils, qui les brûlèrent dans leurs tentes. Hermanaric chassa ceux qui survécurent à cette affreuse barbarie ; ils se réfugièrent en foule sur le territoire romain, où l'empereur les reçut avec bienveillance.

L'invasion de ces peuples barbares dura deux siècles (depuis 375 à 568), et produisit un bouleversement profond en Europe et jusque sur les côtes de l'Afrique septentrionale. Descendues des montagnes qui séparent la mer Noire de la mer Caspienne, ces nations inondèrent l'Europe occidentale. Les Goths parurent les premiers ; et, semblables aux flots de la mer, qui se poussent les uns après les autres sur

le rivage, d'autres hordes barbares vinrent ensuite et les précipitèrent dans l'intérieur de l'empire.

Après la mort de l'empereur Théodose, le vaste empire romain fut divisé en deux : l'empire d'Orient et l'empire d'Occident ; ses deux fils Arcadius et Honorius se partagèrent cet immense héritage. Mais l'an 400, Alaric se déclara roi des Wisigoths et jeta ses vues du côté de la fertile Italie. A peine Alaric eut-il été défait, qu'une nouvelle irruption de barbares éclata sur les provinces romaines : c'étaient les Suèves, les Alains, les Vandales et les Bourguignons, qui, sous la conduite de Radagaise, voulurent aussi leur part des dépouilles de l'empire. Aucune armée n'était assez forte pour s'opposer à ce torrent dévastateur, mais Dieu les frappa d'une terreur soudaine ; on les vit se disperser dans les gorges de l'Apennin, où les uns moururent de faim et les autres furent faits prisonniers. Le nombre de ces derniers était si considérable, qu'on vendait une maison pleine de ces malheureux pour une pièce d'or : ils furent plongés dans l'esclavage.

La ruine de Rome n'était que différée. Dans l'espace de deux années (entre 408 et 410) Alaric fit trois nouvelles invasions en Italie ; Rome fut prise, ravagée par le feu, par le fer et livrée au pillage, mais les Chrétiens et leurs temples furent épargnés. Cependant les Suèves, les Vandales, les Alains, les Bourguignons et d'autres peuplades allemandes, s'étaient jetés dans la France, qui, ainsi que l'Angleterre et l'Espagne, faisaient partie de l'empire romain. Les

Barbares détruisirent tout ce qui s'offrit à leur passage : des villes florissantes situées sur le Rhin, Trèves, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, furent réduites en cendre ; plusieurs milliers de Chrétiens périrent. Les Barbares exercèrent aussi leurs ravages en Espagne, massacrèrent les pasteurs, et détruisirent les communautés chrétiennes ; puis ils tirèrent au sort les pays conquis. Les Suèves et les Vandales se fixèrent dans les Gaules ; les Alains, dans le Portugal ; d'autres peuples de race germanique, en Espagne. Mais, bientôt après, les Goths fondèrent en Gaule un puissant royaume et chassèrent les Alains et les Vandales de l'Espagne. Ceux-ci se dirigèrent sur l'Afrique, sous la conduite de Genséric, en ravagèrent toutes les côtes septentrionales jusqu'à Carthage, et y fondèrent un empire qui s'étendit, dans la suite, jusqu'aux îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse.

Les Romains eurent à combattre un ennemi encore plus terrible. Attila, roi des Huns, sorti des montagnes du Caucase (Asie), était la terreur de toutes les contrées dont il s'approchait. Guerrier cruel et intrépide, il s'appelait lui-même le fléau de Dieu. A la tête d'une armée de plus de quatre cent mille combattants, il remonta les rives du Danube et ne laissa derrière lui que des ruines. Il s'arrêta quelque temps près du lac de Constance et incendia les villes situées le long du Rhin, qui sortaient à peine de leurs cendres ; puis il marcha contre l'armée des Romains et des Goths. Aétius, général romain, et le roi Théodoric avaient réuni leurs forces dans les plai-

nes de Catalaunia, près de Châlons. C'est là que des peuples rassemblés depuis la source du Danube et l'embouchure du Tage allaient décider des destinées de l'occident par la force des armes (451). La bataille fut des plus sanglantes, plus de cent soixante mille hommes mordirent la poussière : Théodoric y perdit la vie. La victoire resta à Attila. Son but était de marcher sur Rome. Il s'avance donc vers l'Italie et réduit tout à feu et à sang. Tandis que l'Europe entière tremble devant lui, Léon I, évêque de Rome, pénètre dans son camp et lui adresse de sérieuses et amicales représentations. Le Seigneur bénit les paroles de l'évêque : le cœur hautain d'Attila est vivement ému ; il fait arrêter ses troupes et leur ordonne de rebrousser chemin. Le héros des Huns meurt en route. Ses soldats l'ensevelirent, dit-on, dans un cercueil d'or, dont on ne put jamais trouver aucune trace. Après la mort de leur chef, les Huns se dispersèrent et ne reparurent plus.

Si les habitants de Rome eussent rendu grâce à Dieu de les avoir délivrés des mains d'Attila, ils ne seraient sans doute pas devenus sitôt la proie d'un autre ennemi. L'an 455, Genséric, roi des Vandales, s'étant approché de Rome, ne trouva aucune résistance, pénétra dans la ville et s'y livra pendant quatorze jours au plus horrible pillage. Ces hordes barbares détruisirent tout ce qui tomba sous leur pouvoir ; les objets les plus précieux, le magnifique Capitole, dont le toit était doré, les vases sacrés que Titus avait apportés de Jérusalem, les chefs-d'œuvre de l'art des

Grecs, un des plus beaux ornements de la ville des Césars, tout fut mis en pièces par les Vandales ou transporté à Carthage. Telle fut la fin de l'antique Rome, qui domina pendant douze cents ans sur le monde entier par la force de ses armes. Qui aurait cru alors que du milieu de ses décombres sortirait une puissance ecclésiastique dont la durée égalerait celle de la première ?

Avant la fin du cinquième siècle, l'Eglise chrétienne avait reçu dans son sein tous ces peuples dont l'invasion avait rempli l'Europe de terreur : les Goths, les Suèves et les Bourguignons en Espagne et en Gaule, les Francs dans la Gaule septentrionale, les Vandales dans le nord de l'Afrique et les Ostrogoths en Italie, avaient embrassé l'Evangile; dans le siècle suivant, on vit s'opérer la même œuvre parmi les Longobards qui s'établirent sur les ruines des Ostrogoths : c'est des Longobards qu'est venu le nom de Lombardie donné à l'Italie septentrionale. Dans les siècles suivants, nous voyons aussi l'Irlande, l'Angleterre, l'Ecosse, la Bavière, la Suisse et la Frise professer le christianisme. Vers l'an 814, l'empereur Charlemagne imposa la religion chrétienne aux Saxons. On vit aussi la lumière de l'Evangile pénétrer peu à peu en Thuringe et en Bohême, en Danemark, en Suède, en Hongrie et en Norwége. Vers la fin de cette seconde période (1073), il ne restait plus dans l'Europe occidentale que quelques peuplades plongées dans les ténèbres du paganisme.

CHAPITRE XVIII.

ORIGINE ET ÉTABLISSEMENT DES MONASTÈRES.

(275-500.)

Ce fut en Egypte que l'on vit les premiers moines ou ermites. Un Chrétien nommé Antoine, originaire de Rome, passe pour avoir le premier adopté ce genre de vie. Ayant entendu un jour dans un temple ces paroles de Jésus : « Vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, » il crut devoir obéir littéralement à ce précepte, distribua tout son bien aux indigents et se retira dans une contrée déserte, où il partagea son temps entre les pratiques d'une austérité sévère, les méditations et la prière. Malgré cette vie si austère, Antoine parvint à l'âge de cent cinq ans (251-356). Sa renommée se répandit au loin et il trouva un grand nombre d'imitateurs.

Dans le siècle suivant, au temps de Basile, évêque de Césarée, les moines se réunirent en communauté, sous le même toit, et s'adonnèrent aux exercices de la piété et à quelques travaux manuels (328). Telle fut l'origine des cloîtres ou couvents. Le nombre s'en accrut bientôt d'une façon extraordinaire, surtout en Egypte et en Syrie. On vit aussi des femmes embrasser la vie monastique. La considération qui entourait

les moines fut telle, que plusieurs Chrétiens leur confièrent l'éducation de leurs enfants; bientôt aussi la plupart des docteurs et des évêques furent pris parmi eux. Du reste, dans l'origine, les moines ne se liaient point par des vœux perpétuels; ce ne fut qu'au sixième siècle que cette règle absurde fut établie.

Déjà, dans les premiers siècles de cette période, on vit de nombreux monastères s'élever en Angleterre, dans les Gaules et dans la Germanie. Dans ces humbles retraites vivaient des hommes simples, dont la vie âpre et active, la douceur, la charité, durent faire impression sur les cœurs des barbares qui les entouraient. Les moines d'Occident se livraient non-seulement au défrichement des terres et à des professions utiles, mais ils travaillaient à la dissémination des saintes Ecritures et d'autres bons livres. Les monastères étaient alors autant de séminaires où se formaient les messagers de la Bonne Nouvelle : ceux entre autres de Lérins, de Luxen et de Corvey en France, de Hy en Irlande, de Bangor dans le pays de Galles, de Saint-Gall, de Hirschau et de Fulde en Allemagne et en Helvétie, furent autant de foyers de lumière qui éclairèrent les peuples couverts de l'ombre de la mort.

Voici un trait relatif à un monastère de cette époque. Erroul, abbé d'un couvent en France, au sixième siècle, était connu au loin par sa profonde piété. Sentant que sa réputation était funeste à son âme, il part avec trois compagnons de voyage et se

retire dans une forêt, sombre repaire de voleurs et de bêtes féroces. Ils s'arrêtent près de la source d'un ruisseau et y construisent de petites huttes avec des branches recouvertes d'argile. Arrive bientôt auprès d'eux un des brigands habitant la forêt; étonné à la vue des quatre solitaires, il leur représente que leur vie n'est point en sûreté dans ces lieux reculés. Erroul lui répond qu'il ne craint point ceux qui ne peuvent tuer que le corps; que les voleurs ne pourraient rien lui prendre, parce qu'il ne possédait rien, et qu'on ne pourrait lui faire du mal, puisqu'il n'en faisait point à personne. « Du reste, » dit-il encore au voleur, « vous pouvez devenir riche avec nous; » quittez votre affreux métier; adorez comme nous le » vrai Dieu, sinon vous vous exposez à toute la rigueur » de ses coups. »

Ces paroles graves et pleines de douceur amollissent le cœur du meurtrier. Le lendemain il revient auprès d'Erroul, apportant trois pains, les seuls qu'il possédât, avec un rayon de miel sauvage; il reste auprès des solitaires et s'associe à leurs durs travaux. Peu après, plusieurs autres voleurs suivent son exemple. Ainsi s'éleva le fameux monastère d'Ouche, en Normandie, qui porte encore le nom de son pieux fondateur. Quinze autres manastères sont dus à ses soins; toute la contrée environnante fut livrée à la culture et éclairée de la précieuse lumière de l'Evangile de Christ.

CHAPITRE XIX.

PATRICIUS. — MARTIN.

(372 - 458.)

L'Angleterre, qui, de nos jours, semble tout particulièrement destinée de Dieu à travailler à la conversion des Païens, fit voir de bonne heure une sainte disposition à cette œuvre excellente. C'est elle qui fit prêcher l'Evangile en Irlande, d'où il passa en Allemagne. Le premier messager de la Bonne Nouvelle en Irlande fut Patricius, né en Ecosse l'an 372. Son père était déjà consacré à l'évangélisation ; mais lui-même montra beaucoup d'incrédulité et de légèreté jusqu'à l'âge de seize ans. Etant tombé, avec plusieurs de ses compatriotes, dans les mains de pirates, il fut conduit en Irlande et vendu comme esclave à un homme fort riche qui lui confia la garde de ses bestiaux sur les montagnes et dans les bois. Patricius eut à souffrir de la faim et du froid. Souvent exposé à la neige, à la pluie et à toutes sortes de privations, il se sentit pressé de recourir à Dieu. Dès lors son cœur fut habituellement en prière, et plus d'une fois il se leva avant le point du jour pour invoquer le Seigneur. Il était depuis six ans dans cet état de servitude, lorsqu'il alla un jour sur le rivage, où il trouva

un navire qui le ramena dans sa patrie. Après son débarquement sur les côtes de l'Ecosse, il dut traverser pendant vingt-sept jours des contrées désertes, jusqu'à ce qu'enfin il arriva dans le lieu qui l'avait vu naître. Trois ans après, il retomba entre les mains de pirates; mais il n'y resta que deux mois. Dès lors il forma le projet de retourner en Irlande pour y annoncer l'Evangile. Il vit un jour en songe un Irlandais qui lui apportait un paquet de lettres, sur l'une desquelles étaient écrits ces mots : «La voix des Irlandais.» Il crut entendre plusieurs habitants de la forêt de Focult qui lui criaient : « Nous t'en conjurons, viens vers nous ! » Il pleura beaucoup et se réveilla de son sommeil. Voyant dans ce songe une indication de la volonté du Seigneur, Patricius n'hésita plus et retourna en Irlande l'an 431.

Cette île était encore toute plongée dans les ténèbres du paganisme. Il la parcourut dans tous les sens, réunissant autour de lui, au moyen du bruit d'une timbale, une foule d'auditeurs auxquels il annonça, avec beaucoup de simplicité, la Parole de la croix, qui avait si puissamment agi sur son cœur. Il fonda des écoles en divers lieux; il baptisa les rois de Dublin et de Munster, et les sept fils du roi de Connaught, ainsi qu'une grande partie des sujets de ce prince. Ce zélé serviteur de Dieu mourut à l'âge de cent vingt et un ans. Avant d'entrer dans l'éternel repos, il eut la joie de voir presque tous les habitants de l'île professer le christianisme. L'an 516 fut fondé le monastère de Bangor, d'où sont sortis Gall et Colomban, qui

ont été les premiers messagers de Christ dans le midi de l'Allemagne.

Martin (dont le nom figure dans le calendrier, à la date du 11 novembre), était fils d'un officier romain; il naquit l'an 316 et fut soldat dès l'âge de quinze ans. Quoique non encore baptisé, il se faisait remarquer par sa grande humanité. Il entra un jour à la tête d'un corps de cavalerie, dans la ville d'Amiens; l'hiver était des plus rigoureux. En passant par la porte de la ville, il aperçut un homme mal vêtu et prêt à périr de froid. Il sortit aussitôt son glaive, coupa son manteau en deux et en jeta la moitié sur ce malheureux. Après cette campagne, il alla vers Hilaire, évêque de Poitiers, pour recevoir le baptême. L'évêque l'engagea à se consacrer au service de l'Eglise de Christ. Martin voulut d'abord avoir l'assentiment de ses parents, qui étaient encore païens. Chemin faisant, il tombe entre les mains d'une bande de voleurs; l'un d'eux lève déjà l'épée pour lui fendre la tête. Martin ne laisse voir aucune frayeur; le brigand lui demande qui il est : « Je suis un Chrétien, » répondit-il; « je ne crains pas de mourir; mais ce qui m'afflige profondément, c'est de voir que tu ne connaisses pas Jésus. » Touché de ces paroles, le brigand le laisse aller sain et sauf. De retour chez lui, il a la joie d'amener sa mère à la foi; mais dès qu'il veut annoncer l'Evangile à ceux de son pays, et leur prouver la divinité de Christ, plusieurs se moquent de lui et le frappent de verges.

Martin dut donc retourner vers Hilaire de Poitiers.

Adonné tout entier au service du Seigneur, il bâtit un monastère dans une contrée inculte, sur un rocher escarpé, baigné par la Loire. Quatre-vingts jeunes hommes se joignirent à lui ; tous étaient pleins d'un ardent désir de travailler à l'œuvre du Seigneur. Il sortit de ce couvent un grand nombre d'évêques et de prédicateurs. Martin lui-même fut élu évêque de Tours, et ne se lassa pas de publier la Bonne Nouvelle parmi les Gentils de la Gaule méridionale. Passant un jour dans un village tout païen, il fut bientôt entouré d'une foule de gens accourus pour le voir. A la vue de cette multitude couverte d'épaisses ténèbres, son cœur fut ému d'une si profonde compassion qu'il se jeta à genoux et pria ardemment le Seigneur pour eux. Quand il fut relevé, il se mit à les exhorter, avec la plus tendre affection, à songer à leur salut éternel. Ses paroles furent bénies : ces pauvres Gaulois en reçurent des impressions salutaires. Quelques écrivains disent qu'une femme de ce village apporta près de lui le cadavre d'un enfant, en le suppliant de le rappeler à la vie ; que Martin demanda à Dieu de ressusciter cet enfant et que sa prière fut exaucée. Ils ajoutent que ces hommes, frappés de ce miracle, se firent instruire dans le christianisme et demandèrent d'être baptisés. Mais nous ne pouvons croire à l'authenticité de ce miracle et de plusieurs autres qu'on a attribués à Martin, ainsi qu'à presque tous les messagers de l'Evangile, en Occident. Ceux qui ont écrit l'histoire de ces temps-là n'ont pas compris que la conversion d'une seule âme de la puissance de Satan à Dieu, est

un prodige bien plus grand que la guérison d'un malade ou que la résurrection d'un mort.

Martin mourut l'an 397, au milieu de ses pieux travaux. Ses disciples continuèrent son œuvre. Parmi eux on distingue Germanus et Lupus, qui, malgré les ravages de la guerre, semèrent abondamment et avec larmes la divine semence de l'Evangile, en France et en Angleterre.

CHAPITRE XX.

CLOVIS. — FRIDOLIN. — COLOMBAN. — GALL.

(458-640.)

Vers la fin du cinquième siècle, les Francs, qui possédaient les provinces situées sur le bas Rhin, étendirent de plus en plus leurs conquêtes du côté de l'Occident, et s'établirent dans le pays auquel ils donnèrent le nom de France. Ils étaient couverts des ténèbres du paganisme. Leur roi Clovis, jeune et vaillant guerrier, s'empara de Soissons, capitale de la Gaule romaine.

Peu de temps après, Clovis épousa Clotilde, fille de Chilpéric, roi de Bourgogne. Cette princesse, qui était chrétienne, s'efforça d'amener son époux à l'Evangile. Pendant longtemps ses efforts furent infructueux, jusqu'à ce qu'enfin l'épreuve fît germer la

semence de la Parole. Les Allemanni, habitants des rives du haut Rhin, s'étant jetés sur les Etats du roi de Cologne, Clovis vola à son secours. Il se livra une sanglante bataille à Tolbiac, près du Rhin, en 496. Le roi de Cologne fut blessé et ses troupes mises en déroute. Clovis était sur le point d'être entièrement défait, lorsqu'il se rappela les paroles que sa pieuse épouse lui avait adressées à son départ; elle l'avait conjuré de recourir au Dieu des Chrétiens, qui lui ferait vaincre tous ses ennemis. Clovis descendit de cheval, tomba à genou en présence de ses troupes et supplia, avec larmes, Jésus-Christ: « J'ai invoqué mes dieux, » dit-il, « mais ils n'ont aucun pouvoir. Je recours maintenant à toi, ô Jésus-Christ! c'est à toi que je veux croire. Sauve-moi des mains de mes ennemis, et je serai tout prêt à me faire baptiser en ton nom. » — Le Seigneur fut attentif à son cri : les Allemanni furent vaincus, et cette même année Clovis reçut le baptême à Reims, avec trois mille de ses soldats. Mais il est vraisemblable que sa conversion ne fut guère qu'extérieure; car il se laissa encore entraîner par son ambition et par son caractère rusé: toutefois il se montra l'ami et le protecteur des Chrétiens, et sous son règne l'Eglise put étendre ses paisibles conquêtes.

Après la victoire de Clovis, les Allemanni virent arriver auprès d'eux le premier messager de l'Evangile, nommé Fridolin, jeune Irlandais, élevé dans un monastère de son pays. Se sentant appelé à l'œuvre des missions chrétiennes, il parcourut d'abord les

villages de l'Irlande, pour annoncer la parole du salut; puis il partit pour la France et arriva à Poitiers, au couvent fondé par l'évêque Hilaire. Après y avoir séjourné quelque temps, il s'avança vers le Nord, muni d'une lettre de recommandation de Clovis, et arriva enfin dans la Raurachie, où l'on voyait encore les ruines de l'antique ville d'Augst (1), détruite par Attila. Ce fut près de là (2) qu'il se fixa. Cette contrée était habitée par les Allemanni. Il mourut l'an 538, après leur avoir annoncé avec beaucoup de zèle le message de la paix.

Cinquante ans plus tard, une nouvelle lumière brilla sur ce peuple. Colomban, Irlandais, sorti de Bangor, fut aussi appelé du Seigneur à y proclamer la Bonne Nouvelle. L'an 590 il quitta son pays natal, accompagné de douze jeunes hommes pleins de piété, traversa la France et arriva dans un vallon sauvage des Vosges. Ils y construisirent une habitation et ne vécurent que de racines et d'écorce d'arbres, jusqu'à ce que la terre leur rendît le fruit de leurs travaux. Colomban visitait toutes les contrées avoisinantes. On vit accourir à lui des personnes de toutes les conditions, avides de ses instructions pour elles-mêmes et pour leurs enfants; un grand nombre de jeunes Païens vinrent à son école. La maison que Colomban et ses compagnons d'œuvre avaient bâtie ne tarda pas

(1) Sur le Rhin, aux frontières du canton de Bâle-Campagne.

(2) Dans le lieu où est maintenant la petite ville de Sekingen (grand-duché de Bade).

à être trop petite; il fallut en construire deux autres capables de contenir le nombre toujours croissant des disciples. Il régnait dans cette colonie une discipline très-austère, conforme à l'esprit de l'époque.

Après vingt ans de travaux dans son monastère des Vosges, Colomban, en butte aux persécutions de Brunehaut, mère de Childebert, roi de Metz, se voit forcé de quitter cette portion du champ du Seigneur qu'il avait ensemencée. Il part avec ses frères, remonte le Rhin et arrive sur les bords de la Limmat, où s'élevait le petit fort de Zurich. N'ayant pas trouvé de Païens dans cet endroit, il poursuit sa route jusqu'à Tuggen (1), où il trouve encore un grand nombre d'idolâtres. Il s'établit au milieu d'eux avec son disciple Gall, et s'efforce de leur faire connaître le vrai Dieu et Jésus-Christ son fils. Mais ces pauvres Païens leur répondent : « Les dieux de nos pères nous ont toujours envoyé de la pluie et de la chaleur; nous ne voulons pas les abandonner; ils nous gouvernent bien. » En disant cela ils offrent un sacrifice à leurs idoles, en présence des missionnaires. Ceux-ci, animés d'un zèle plus ardent que sage, jettent les victimes dans le lac et livrent le temple aux flammes. Irrités d'un tel sacrilége, les Païens s'emportent contre les missionnaires et les chassent de leur pays.

Colomban franchit les montagnes, descend dans la vaste plaine qui borde le lac de Constance et arrive

(1) Village du canton de Schwytz, à l'extrémité du lac de Zurich.

dans l'antique château d'Arbon, où un prêtre fort pieux, nommé Villimar, l'accueille avec une vive joie. De là nos messagers de l'Evangile vont à Brégenz et se décident à s'y établir. De tout côté on apercevait encore les traces du barbare Attila et quelques restes des Eglises chrétiennes qu'il avait détruites. Ce fut au milieu des masures d'un temple chrétien consacré dès lors au culte païen, que Colomban annonça pour la première fois l'Evangile aux idolâtres Allemands. Peu à peu on vit s'élever un village où se rendirent ceux qui se convertissaient à Christ. Tout en poursuivant leurs travaux évangéliques, les missionnaires cultivèrent avec soin la terre, plantèrent des arbres fruitiers et se livrèrent à la pêche. Mais au bout de trois ans, Colomban dut porter ailleurs son activité chrétienne : la cruelle princesse Brunehaut lui tendait encore ses piéges. Accompagné de quelques-uns de ses disciples, il traversa les Alpes et se rendit en Italie, laissant Gall malade chez Villimar. Sigbert, un de ses compagnons d'œuvre, s'arrêta sur le Gothard, près des sources du Rhin, dans le but d'annoncer le salut qui est en Christ aux sauvages habitants de la Rhétie. Ce fut lui qui jeta les fondements de la célèbre abbaye de Disentis (Grisons), d'où la lumière de l'Evangile pénétra dans les profondes vallées de la haute Rhétie. Colomban fonda près de la Trébie une école missionnaire qui répandit la semence de l'Evangile dans la Lombardie : ce pieux serviteur de Dieu eut la douceur d'amener à la profession de l'Evangile Agiluf, roi des Lombards, ainsi qu'une

grande partie de ses sujets. Colomban entra, l'an 616, dans l'éternel repos, après avoir consacré quarante-deux années de sa vie à prêcher l'Evangile aux Païens de la France, de la Germanie, de l'Helvétie et de l'Italie. Il laissa après lui un grand nombre de disciples qui poursuivirent son œuvre.

Cependant Gall s'était construit une cabane qui fut le berceau de la ville à laquelle on donna son nom (Saint-Gall). La semence qu'il répandit porta des fruits abondants : plusieurs âmes se convertirent à Christ et se fixèrent auprès du missionnaire. La ville de Saint-Gall acquit de bonne heure un accroissement considérable.

Gall, parvenu à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, voulut revoir son ami Villimar. Dans ce but, il alla à Arbon : ce fut là qu'il termina ses longs et pénibles travaux. Ses dépouilles mortelles furent transportées à Saint-Gall. La seule propriété qu'il laissa fut une malle dont il avait gardé si soigneusement la clé, qu'il ne l'avait jamais confiée à ses plus fidèles disciples. Après sa mort, on y trouva une chemise de crin qu'il portait sur la peau et une grosse chaîne de fer sur laquelle on distinguait encore des taches de sang. — L'Evangile ne nous prescrit pas de telles mortifications. Bénissons le Seigneur de ce qu'il nous a éclairés de cette lumière pure qui nous montre Christ comme la seule source de la force à laquelle nous devons recourir, pour avancer dans la sanctification!

CHAPITRE XXI.

L'ÉGLISE SE DÉTOURNE DE LA PURETÉ DE LA FOI.

(325 - 590.)

Les apôtres avaient consigné dans leurs écrits toutes les vérités nécessaires au salut : on ne devait rien y ajouter, rien en retrancher. Nous pourrions comparer l'Eglise apostolique à un magnifique tableau tracé par la main des premiers hérauts de l'Evangile; mais chaque siècle voulut y apporter des ornements à sa façon et refaire ce que les envoyés de Dieu avaient fait; le tableau devint peu à peu méconnaissable, jusqu'à ce qu'enfin les réformateurs en effacèrent toutes ces couleurs fausses et firent paraître le tableau dans son antique et primitive beauté.

Ce fut un prêtre d'Alexandrie, nommé Arius, qui causa le premier schisme dans l'Eglise. Arius niait la divinité de Christ et soutenait que Jésus n'est qu'une créature élevée au-dessus des autres par sa profonde piété. Le concile de Nicée, dont nous avons déjà parlé, s'assembla au sujet de cette pernicieuse doctrine (325). Arius y fut condamné presque à l'unanimité, et l'on rédigea un symbole ou confession de foi, appelé le symbole de Nicée. Arius persista longtemps dans ses erreurs; enfin il les rétracta et mou-

rut, dans de grandes douleurs, le jour même où il devait être réintégré dans l'Eglise : circonstance remarquable que les évêques envisagèrent comme un châtiment de Dieu.

L'empereur Constance se déclara pour l'arianisme, et tel fut le déplorable esprit qui pénétra la plupart des conducteurs de l'Eglise, que cette hérésie prévalut dans le concile d'Arles en 354, et dans celui de Milan en 355. Cette controverse fit couler des flots de sang. L'arianisme se répandit chez les Goths, les Suèves, les Bourguignons, les Lombards et les Vandales.

Une autre controverse s'éleva contre Nestorius, évêque de Constantinople, qui, en soutenant avec raison qu'on ne doit pas appeler Marie la mère de Dieu, enseignait l'erreur opposée : c'est que la nature humaine de Christ n'est pas unie à la nature divine en une seule et même personne. Il fut condamné comme hérétique dans le concile d'Ephèse, l'an 431 ; on le priva de sa charge et il mourut dans la pauvreté. Cependant ses partisans s'enfuirent en Perse et y fondèrent une Eglise. Ils pénétrèrent jusque dans la Tartarie et dans la Chine. Mais le mahométisme les fit peu à peu disparaître. On trouve pourtant encore en Orient des Nestoriens, connus sous le nom de Chrétiens de Chaldée ou Chrétiens de Saint-Thomas.

Eutychès, abbé d'un monastère de Constantinople, s'éleva contra la doctrine de Nestorius et tomba dans une autre erreur, en soutenant que Jésus-Christ

CHAPITRE XXI.

L'ÉGLISE SE DÉTOURNE DE LA PURETÉ DE LA FOI.

(325 - 590.)

Les apôtres avaient consigné dans leurs écrits toutes les vérités nécessaires au salut : on ne devait rien y ajouter, rien en retrancher. Nous pourrions comparer l'Eglise apostolique à un magnifique tableau tracé par la main des premiers hérauts de l'Evangile; mais chaque siècle voulut y apporter des ornements à sa façon et refaire ce que les envoyés de Dieu avaient fait; le tableau devint peu à peu méconnaissable, jusqu'à ce qu'enfin les réformateurs en effacèrent toutes ces couleurs fausses et firent paraître le tableau dans son antique et primitive beauté.

Ce fut un prêtre d'Alexandrie, nommé Arius, qui causa le premier schisme dans l'Eglise. Arius niait la divinité de Christ et soutenait que Jésus n'est qu'une créature élevée au-dess[illegible] des autres [illegible]fonde
piété. Le concile de [illegible]
parlé, s'assemble Rh[illegible]
trine (3[illegible] école [illegible]
mit Evangile d[illegible]
de Dieu [illegible]
[illegible]5). A[illegible]
l'Ev[illegible]
[illegible]é, et l'on [illegible]
foi, appelé [illegible]
temps d[illegible]

rut, dans de grandes douleurs, le jour même où il devait être réintégré dans l'Eglise : circonstance remarquable que les évêques envisagèrent comme un châtiment de Dieu.

L'empereur Constance se déclara pour l'arianisme, et tel fut le déplorable esprit qui pénétra la plupart des conducteurs de l'Eglise, que cette hérésie prévalut dans le concile d'Arles en 354, et dans celui de Milan en 355. Cette controverse fit couler des flots de sang. L'arianisme se répandit chez les Goths, les Suèves, les Bourguignons, les Lombards et les Vandales.

Une autre controverse s'éleva contre Nestorius, évêque de Constantinople, qui, en soutenant avec raison qu'on ne doit pas appeler Marie la mère de Dieu, enseignait l'erreur opposée : c'est que la nature humaine de Christ n'est pas unie à la nature divine en une seule et même personne. Il fut condamné comme hérétique dans le concile d'Ephèse, l'an 431 ; on le priva de sa charge et il mourut dans la pau-[illegible]té. Cependant ses partisans s'enfuirent en Perse [illegible]dèrent une Eglise. Ils pénétrèrent jusque dans [illegible] dans la Chine. Mais le mahométisme [illegible] disparaître. On trouve pourtant [illegible] Nestoriens, connus sous le [illegible] Chaldée ou Chrétiens de Saint-

[illegible] monastère de Constantinople, [illegible] Nestorius et tomba dans [illegible]tenant que Jésus-Christ

n'avait eu qu'une nature divine et qu'il n'avait pas eu un corps semblable à celui de l'homme. Un concile tenu à Ephèse, l'an 449, ayant approuvé l'opinion d'Eutychès, les évêques restés fidèles à la saine doctrine furent exposés à toutes sortes de mauvais traitements; aussi ce concile fut-il appelé le *Synode des brigands.* Mais deux ans plus tard (en 451), les erreurs d'Eutychès furent condamnées par le concile de Chalcédoine. Ses sectateurs se dispersèrent en Egypte, où l'on en trouve encore en grand nombre aujourd'hui. Dès le sixième siècle on les appela jacobites, du nom d'un de leurs chefs, Jacob Baradée.

Pélage, moine du pays de Galles, prétendit que l'homme ne naît pas dans le péché et qu'il peut opérer son salut par ses propres forces. Sa doctrine fut condamnée par plusieurs conciles, mais ne laissa pas que d'avoir de tout temps de nombreux sectateurs, surtout dans l'Eglise d'Orient et en France (en 400).

Nous ne pouvons énumérer toutes les autres erreurs qui s'élevèrent dans l'Eglise et qui y trouvèrent plus ou moins de disciples : bornons-nous à celles que nous venons d'indiquer. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil : telle erreur de doctrine qu'on vante beaucoup de nos jours comme le résultat des progrès des lumières, existe depuis fort longtemps. Mais ce qu'il y eut de fort déplorable, c'est que les vrais Chrétiens ne purent pas toujours, au milieu de ces controverses continuelles, distinguer nettement la vérité de l'erreur, de sorte que plusieurs des fausses

opinions qu'on discutait s'établirent en permanence dans l'Eglise. Les docteurs eux-mêmes s'étaient éloignés de la vérité pure, et ce que nous venons de dire nous a montré que plusieurs d'entre eux étaient indignes de cette charge. « Pendant que les hommes dormaient, l'ennemi vint et sema l'ivraie parmi le blé (1). » Plusieurs causes entraînèrent l'Eglise dans un tel état.

L'influence acquise par les évêques sur les simples membres du troupeau, l'importance attachée à leurs jugements et les décisions des conciles généraux, arrêtèrent peu à peu tout essor de la pensée. Les laïques n'osèrent plus sonder eux-mêmes les saintes Ecritures, de peur de s'exposer à adopter quelques vues en opposition à celles de l'Eglise. Cette raison, ainsi que la disposition qu'a tout homme à se donner le moins de peine possible, porta la plupart des membres de l'Eglise à croire les autres sur parole. Constantin s'était déclaré le protecteur des Chrétiens; dès lors les fonctions pastorales ne furent plus regardées que comme un emploi honorable dans le monde, dans les villes et surtout à la cour du monarque : l'Eglise s'enrichit des biens périssables et perdit ceux qui sont éternels; les ministres de Christ coururent après les honneurs. Alors on vit s'accomplir cette prophétie de l'apôtre Paul : « Il entrera parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront point le troupeau (2). » Une distinction tranchée s'établit entre

(1) Matth., XIII, 23. — (2) Actes, XX, 29.

les ecclésiastiques et les simples membres du troupeau : les premiers s'attribuèrent des droits, des priviléges que ne leur conférait en aucune façon la Parole de Dieu. Ils adoptèrent un vêtement particulier, qu'eux seuls pouvaient porter. Que devinrent cette humilité, cette charité, cette pureté qui distinguaient si éminemment les conducteurs de l'Eglise primitive? Un bien petit nombre d'entre eux étaient parés de ces précieuses vertus.

Il régnait parmi les ecclésiastiques une telle ignorance, qu'au synode d'Ephèse il se trouva un évêque et un ancien incapables de signer leurs noms; d'autres se livraient à toute espèce de vices, de sorte qu'on dut porter des lois sévères contre eux. On vit, par exemple, Cyrille, évêque d'Alexandrie, vers l'an 430, refuser de punir le meurtre et l'assassinat, même lorsque ces crimes étaient commis en sa présence. Et cependant les ecclésiastiques exigeaient déjà qu'on leur baisât les mains et qu'on leur rendît toute espèce d'honneurs! Plusieurs moines troublaient le repos de l'Eglise et de l'Etat. C'est ainsi que du temps de ce même Cyrille dont nous venons de parler, un moine, suivi de cinq cents hommes de so ordre, attaqua à coups de pierres, en pleine rue, gouverneur impérial d'Alexandrie et lui fit de grav blessures.

Le culte avait perdu sa simplicité primitive : l temples se remplissaient de vains ornements. O emprunta au culte lévitique ses pompes et sa mag ficence. Au commencement du cinquième siècle

apprit au peuple à faire le signe de la croix, et on attachait à ce signe un pouvoir miraculeux ; on se mit à adorer les reliques des saints ; peu après, on se prosterna devant leurs images ; on consacra des cierges (chandelles de cire) et l'on introduisit dans l'Eglise un grand nombre de fêtes religieuses. On n'entendait presque plus prêcher Jésus-Christ comme seul rédempteur ; mais on regardait les jeûnes, les aumônes et maintes pratiques religieuses, les dons qu'on faisait aux églises et aux couvents, comme autant de titres au pardon des péchés. Un pape, nommé Grégoire (590), inventa la doctrine du purgatoire, qui donna naissance aux indulgences, source féconde des plus affreux ravages dans l'Eglise.

L'évêque de Rome s'efforçait toujours d'étendre sa domination sur tous les autres évêques. Ceux de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie lui disputaient cette suprématie. Lorsqu'il prit le titre de *Pape* (père), ils prirent celui de *Patriarche*. Mais le séjour de l'empereur dans cette métropole, l'influence toujours croissante que prenait l'évêque dans ses relations avec la cour, l'habileté que plusieurs papes déployèrent dès l'origine de leur usurpation, concentrèrent peu à peu une effrayante autorité dans leurs mains. Toutefois, ce ne fut pas sans résistance de la part de plusieurs Eglises : celles d'Angleterre et d'Ecosse, entre autres, refusèrent longtemps de reconnaître l'évêque de Rome pour leur chef. Dans le premier de ces pays, les docteurs récalcitrants furent massacrés par des prêtres romains.

Reconnaissons que le siége épiscopal de Rome fut quelquefois occupé par des hommes d'un caractère fort respectable. Nous avons déjà eu occasion de parler de Léon, qui vivait au cinquième siècle, et qui montra tant de fermeté et de charité dans son entrevue avec Attila (1). Nous citerons encore Grégoire le Grand, qui déploya beaucoup de zèle pour la propagation de l'Evangile parmi les Païens. Pendant qu'il n'était encore que moine, il vit un jour, sur une place publique à Rome, des jeunes gens d'une grande beauté qu'on vendait comme esclaves et qu'on avait amenés de la Grande-Bretagne; il demanda si les habitants de cette île étaient Païens ou Chrétiens. — Ils sont encore plongés dans les ténèbres du paganisme. — Ah! dit le moine en soupirant ; ah! qu'il est triste de penser que d'aussi beaux hommes soient sous la puissance du prince des ténèbres et qu'ils ne connaissent pas l'éternelle grâce du Seigneur! Quel est le nom de ce peuple? — *Angli*, répondit le marchand. — En vérité, reprit Grégoire, ils ont un air *angélique*. Quel dommage qu'ils n'aient aucune part à la félicité réservée aux anges de Dieu! De quelle province viennent-ils? — De la province de *Deira*. — *De ira!* C'est bien cela : *de ira!* Il ne faut plus les laisser sous l'ire (colère) de Dieu ; ils entendront la Bonne Nouvelle du salut qui est en Christ. Comment s'appelle leur roi? — *Ella!* — Puisse-t-il bientôt chanter Alléluia! s'écria Grégoire. — Dès ce moment-là le

(1) Voyez page 81.

vœu le plus ardent de son cœur fut de répandre l'Evangile dans cette partie de l'Angleterre qui était encore païenne : il y travailla pendant toute sa vie.

CHAPITRE XXII.

AMBROISE. — JÉRÔME. — CHRYSOSTÔME. — ATHANASE. — AUGUSTIN.

(350-430.)

Le Seigneur suscita à cette époque quelques fidèles serviteurs qui s'opposèrent de toutes leurs forces au torrent de corruption dont l'Eglise était presque couverte. Voici quelques détails sur les principaux d'entre eux.

Ambroise, évêque de Milan, fut élevé malgré lui à l'épiscopat; il était général d'armée, lorsque l'Eglise l'appela à cette dignité. Dès lors il distribua tous ses biens aux pauvres et s'appliqua jour et nuit à l'étude des saintes Ecritures. Sa charité était inépuisable : il se privait souvent du nécessaire pour racheter les Chrétiens faits prisonniers par les infidèles; plus d'une fois il consacra à cette œuvre les vases d'or et d'argent de son église. Mais si son cœur était toujours sensible aux cris des malheureux, il ne montrait pas moins de fermeté et de courage dans l'occasion. En voici un exemple remarquable. Une émeute avait eu

lieu à Thessalonique : quelques officiers avaient péri par les mains du peuple. L'empereur Théodose, plein de fureur contre la ville tout entière, s'apprête à exercer sur elle une vengeance terrible. Ambroise intercède en faveur des coupables; Théodose lui promet leur pardon. Néanmoins la vengeance du monarque frappe une foule de malheureux : sept mille hommes sont mis à mort par ses ordres. L'évêque écrit à Théodose une lettre respectueuse mais ferme, et lui annonce qu'il est excommunié jusqu'à ce qu'il ait reconnu publiquement son crime : l'empereur veut pénétrer dans le temple; Ambroise se place à la porte et lui en défend l'entrée. Huit mois après, l'empereur confessa son péché devant l'église. S'étant dépouillé de son manteau impérial, il se jeta la face contre terre et répéta ces paroles du psaume CIX : *Eternel, je suis extrêmement affligé : fais-moi revivre sélon ta Parole.* Tout le peuple était en larmes et priait pour l'empereur.

Jérôme vécut longtemps dans un monastère de la Syrie : il passa les vingt-cinq dernières années de sa vie dans un couvent à Bethléem, où il s'occupa à écrire un commentaire sur l'Ecriture et divers traités religieux. Le plus important de ses ouvrages fut une traduction latine de la Bible, qui fut pour les Eglises d'Occident à peu près la seule source authentique de la vérité, depuis le cinquième jusqu'au seizième siècle; car, durant cette longue période, peu d'ecclésiastiques possédaient les langues hébraïque et grecque dans lesquelles la Bible est écrite. La version de Jérôme,

connue sous le nom de Vulgate, fut répandue dans toute l'Europe : des prêtres pieux en firent des milliers de copies qui contribuèrent puissamment à l'instruction et à l'édification de l'Eglise.

Jean Chrysostôme (c'est-à-dire *bouche d'or*, ainsi nommé à cause de son éloquence) était évêque de Constantinople en 398, et prêcha l'Evangile dans cette cité corrompue, avec une grande fidélité et sans faire aucune acception de personnes. Le nombre de ses auditeurs s'élevait quelquefois jusqu'à dix mille. Sa fidélité lui attira beaucoup d'ennemis : il fut envoyé en exil en Arménie. Durant son voyage, il eut à souffrir toutes sortes de mauvais traitements qui ruinèrent tout à fait sa santé déjà affaiblie. Mais dans ses plus rudes épreuves il ne se lassait point d'annoncer la Bonne Nouvelle du salut; il envoyait des missionnaires aux Païens; il partageait son pain avec le pauvre et rachetait les prisonniers des mains des pirates. L'envie de ses adversaires n'était point encore satisfaite. L'empereur lui assigna un autre lieu d'exil; mais il mourut en route au milieu des plus grandes souffrances. Les dernières paroles qui sortirent de ses lèvres furent celles-ci : « Que le Seigneur soit loué pour toutes ses dispensations ! » Telle avait toujours été sa devise. C'est ainsi que s'accomplit dans tous les temps cette parole de Jésus-Christ : « Quiconque veut être mon disciple, doit se charger de sa croix et me suivre. »

Nous en avons encore une preuve en Athanase, évêque d'Alexandrie. Ce fidèle serviteur de Dieu dé-

fendit avec beaucoup de fermeté la doctrine de la divinité de Jésus-Christ, contre les erreurs d'Arius. Il fut cinq fois dépossédé de sa charge par les Ariens; sans cesse en danger de périr, il fut pendant vingt ans en exil. L'an 335 on le cita devant le concile de Tyr et on l'accusa faussement de divers crimes, entre autres d'avoir assassiné l'évêque Arsène. Ses ennemis présentèrent une boîte contenant la main d'un homme, qu'on prétendit être celle d'Arsène, et qu'Athanase avait enduite de sel et portait avec lui pour exercer la magie. A cette vue l'assemblée fut frappée d'étonnement. Les adversaires d'Athanase croyaient remporter la victoire. Mais ce pieux serviteur de Jésus resta parfaitement tranquille et demanda à ses juges s'ils connaissaient personnellement Arsène. Quelques-uns dirent que oui. Alors Athanase ouvrit la porte de la salle et fit entrer un homme couvert d'un manteau. « Est-ce ici l'homme que j'ai assassiné et dont j'ai coupé la main? » dit-il, en écartant le manteau d'Arsène; car c'était cet évêque lui-même qui, par une admirable direction de Dieu, venait justement d'arriver à Tyr.

Ses accusateurs furent confondus. Athanase ne fut pas moins condamné et exilé à Trèves. Dans la suite, il retourna à Alexandrie; mais il fut bientôt exposé à de nouvelles persécutions; on l'attaqua de nuit dans le temple, au milieu de son troupeau. Obligé de s'enfuir, il se retira dans le désert de l'Egypte, auprès de l'ermite Antoine, où il vécut six ans, et mourut en 372, peu de temps après avoir obtenu la permission de retourner au sein de son Eglise.

Augustin naquit en Afrique l'an 374 ; il eut le bonheur d'avoir une mère très-pieuse nommée Monica, qui priait constamment pour la conversion de son fils; car, bien qu'il eût beaucoup de zèle pour l'étude, il était d'un caractère immoral et faisait la désolation de sa respectable mère. Monica épancha sa douleur dans le cœur de l'évêque Ambroise. « Consolez-vous, » lui dit-il; « votre fils, pour lequel vous priez avec larmes, ne peut être perdu. » Augustin alla à Milan, auprès d'Ambroise, qui l'instruisit selon la Parole de Dieu. Le récit de la conversion de Romains de distinction fit un jour sur lui une impression tellement vive qu'il dit à l'un de ses amis : « Voilà des hommes qui ravissent le royaume de Dieu; et nous, avec toute notre science, nous nous précipitons dans la voie de la perdition! » Aussitôt il courut dans le jardin, se jeta au pied d'un figuier, comme Nathanaël, et supplia avec larmes le Seigneur de lui donner un cœur nouveau. Pendant qu'il priait ainsi Dieu, il crut entendre crier à plusieurs reprises d'une cour voisine : « Prends et lis. » Regardant ces mots comme un ordre de Dieu de lire les Ecritures, il ouvrit la Bible, et ses yeux tombèrent sur ces paroles : « Marchons honnêtement comme de jour, et non dans les débauches et dans l'ivrognerie, dans la luxure et dans les impudicités, dans les querelles et dans l'envie. Mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et n'ayez pas soin de la chair pour accomplir ses convoitises (1). » Ces paroles

(1) Rom., XIII, 13, 14.

se gravèrent profondément dans son cœur, et dès lors il prit la ferme résolution de consacrer sa vie au Seigneur Jésus. Il courut vers sa mère et lui apprit quelle grâce le Sauveur venait de lui accorder. Jugez quelle dut être la joie de Monica ! Augustin retourna en Afrique, s'appliqua au ministère de l'Evangile et fut élu dans la suite évêque d'Hippone. Il mourut dans cette ville, en 430, pendant que les Vandales l'assiégeaient.

Augustin ne fut pas plus exempt des erreurs de son temps que les autres célèbres docteurs dont nous avons parlé : mais la foi au salut gratuit en Jésus-Christ fit toujours la joie et l'espérance de son cœur. Ceux de ses écrits qui nous sont parvenus renferment des trésors de sagesse et d'expériences chrétiennes, et placent Augustin à la tête des docteurs de l'Eglise à cette époque.

Nous pourrions encore vous parler de plusieurs autres fidèles serviteurs de Christ, dont les noms sont écrits dans les cieux. Mais on voyait aussi un grand nombre de ministres de l'Evangile indignes de ce titre, et dont l'immoralité exerça la plus pernicieuse influence dans le sein de l'Eglise. Déjà au quatrième siècle on dut prononcer des peines très-sévères contre les vices grossiers qui envahissaient les troupeaux du Seigneur. La corruption ne fit qu'aller partout en croissant. Les cours des princes offraient le spectacle le plus affligeant : on y voyait régner, comme au temps du paganisme, l'ambition, la sensualité, la violence, l'artifice et des injustices de toute espèce.

Les usages et les superstitions des Païens semblaient avoir repris tout leur empire : le dimanche et les jours de fêtes étaient marqués par toutes sortes d'excès ; le culte public était déplorablement négligé. La plupart des membres de l'Eglise n'avaient de chrétien que le nom ; au lieu de se repentir sérieusement de leurs péchés, ils s'adonnaient à quelques vaines pratiques religieuses, et croyaient qu'en faisant quelques aumônes ou d'autres prétendues bonnes œuvres, ils pouvaient désarmer la justice divine. L'Eglise d'Orient était plus particulièrement atteinte de cette corruption générale : aussi nous ne devons pas nous étonner que le Seigneur eût préparé pour ces contrées-là un châtiment terrible dont la rigueur se fit sentir pendant plusieurs siècles dans la chrétienté tout entière.

CHAPITRE XXIII.

LE MAHOMÉTISME.

(570-732.)

L'an 570, naquit à la Mecque, en Arabie, sur les rives de la mer Rouge, un homme qui devait causer à l'Eglise chrétienne une plaie plus profonde que toutes celles que lui avaient faites les autres ennemis de l'Evangile. Toutes les persécutions précédentes

n'avaient servi qu'à affermir le christianisme, tandis que la propagation violente du mahométisme doit être regardée comme un châtiment de Dieu.

Mahomet était un marchand. Dans les fréquents voyages que nécessitait son négoce, il apprit à connaître les religions des Juifs et des Chrétiens. Appartenant à un peuple descendant d'Ismaël, fils d'Abraham, il trouva dans ces deux religions plusieurs points de contact dont il sut habilement tirer parti et qu'il mélangea avec ses propres inventions, pour en faire une nouvelle doctrine. Il enseignait bien l'existence d'un seul Dieu, mais il se donnait comme un prophète élevé au-dessus de Moïse et de Christ; il prêchait le fatalisme, c'est-à-dire que tous les événements de la vie sont fixés d'avance par une puissance aveugle appelée destin. Il annonçait qu'après la mort le vice est puni et la vertu récompensée. Des prières à heures fixes, la circoncision, les jeûnes, le pèlerinage à la Mecque, l'abstinence du vin, la libéralité envers les pauvres, la polygamie, la jouissance des plaisirs sensuels pendant l'éternité pour les gens de bien, tels sont les principaux points de sa doctrine.

Dès que Mahomet eut atteint l'âge de quarante ans, il prétendit que l'ange Gabriel lui était apparu et lui avait fait de mystérieuses révélations. Une foule d'âmes crédules et abusées se rassemblèrent autour de lui : il leur fit croire qu'il était un envoyé de Dieu. Cependant il rencontra plusieurs adversaires

qui le forcèrent à s'enfuir à Médine, l'an 622. C'est depuis cette fuite à Médine que les Mahométans datent leurs années. Le nombre des sectateurs du faux prophète alla en croissant : l'an 630 il s'empara de Médine, à la tête d'une armée de dix mille hommes. Dès lors il s'arma du glaive pour répandre sa doctrine et exigea du roi et de l'empereur, au moyen de ses émissaires, qu'ils le reconnussent comme un envoyé de Dieu. Il mourut en 633, âgé de soixante-trois ans. Après sa mort, sa doctrine fut consignée dans un livre appelé le *Coran*, qui est encore aujourd'hui le code sacré des disciples de Mahomet. Les califes, ses successeurs, conquirent en peu d'années la Syrie, la Palestine, la Perse, la Mésopotamie, l'Egypte et l'Asie Mineure. Quiconque tentait de leur résister était mis à mort : des temples et des villes entières furent détruits et les habitants forcés d'embrasser le mahométisme. Toute l'Afrique septentrionale passa sous le joug des Arabes : il n'y resta aucune trace des Eglises chrétiennes qui, durant plus de cinq cents ans, avaient brillé d'un si grand éclat.

Le reste de la chrétienté jouit de quelques années de repos, durant le schisme qui s'éleva au sein du mahométisme, à la suite duquel les Mahométans se divisèrent en deux sectes, celle des schiites et celle des sunnites; la première, répandue surtout en Perse, ne puise ses croyances que dans le Coran; la seconde y ajoute les traditions des quatre premiers califes.

En 668, les Musulmans tournèrent de nouveau leurs armes contre les Chrétiens, et tinrent pendant

sept ans la ville de Constantinople assiégée ; mais leur flotte ayant été brûlée par le feu grec ou grégeois, ils furent forcés de lever le siége. Au commencement du siècle suivant, déjà maîtres de toutes les côtes de l'Afrique jusqu'aux rives de l'Atlantique, ils formèrent le projet de traverser le détroit de Gibraltar, de se jeter sur l'Espagne et de traverser toute l'Europe méridionale pour attaquer de nouveau Constantinople. Les Goths, alors maîtres de l'Espagne, s'opposèrent à eux ; mais leur roi perdit la vie dans une sanglante bataille. Les Arabes (ou Sarrasins) franchirent les Pyrénées et pénétrèrent jusqu'à Lyon et Besançon. La France et l'Allemagne tremblèrent à leur approche ; car elles étaient menacées des mêmes ravages que ceux que les Barbares y avaient exercés trois cents ans auparavant. Mais Charles Martel défit les Arabes dans la bataille de Poitiers (octobre 732), et les refoula en Espagne, d'où ils n'osèrent plus sortir.

Le septième et le huitième siècle furent donc une période de deuil et de larmes pour l'Eglise chrétienne : des milliers de fidèles périrent dans les combats; un grand nombre de temples furent détruits et des communautés tout entières, décimées par le glaive des Arabes, renièrent la croix de Christ pour se ranger sous l'étendard du faux prophète. L'Eglise d'Orient offrait le désolant spectacle que le prophète Esaïe a si bien dépeint dans ces paroles : « Votre pays n'est que désolation et vos villes sont en feu; les étrangers dévoreront en votre présence votre pays,

et cette désolation sera comme une ruine faite par des étrangers. La fille de Sion est abandonnée comme une cabane dans une vigne, comme une loge dans un champ de concombres, comme une ville serrée de près. Si l'Eternel des armées ne nous eût réservé quelque petit reste, nous aurions été comme Sodome, nous serions devenus semblables à Gomorrhe (1). »

CHAPITRE XXIV.

PROGRÈS DE L'ÉVANGILE DURANT CETTE PÉRIODE DANS L'EUROPE SEPTENTRIONALE.

(685-722.)

Transportons-nous de nouveau en Allemagne. Vers le milieu du septième siècle, Armand et Rupert répandirent dans les contrées baignées par le Danube la précieuse semence de l'Evangile que les Barbares y avaient étouffée. Peu de temps après, cette céleste lumière pénétra dans la Thuringe encore idolâtre. En 685, un moine irlandais, nommé Kullen ou Kilian, s'établit à Wurzbourg, où résidait le duc Godsbert, plongé dans les ténèbres du paganisme. Les habitants de ces contrées adoraient

(1) Esaïe, I, 7-9.

les idoles des peuples de la Germanie, Odin, Thor et Freya et avaient en outre deux divinités particulières, Holla et Pusterich. Cette dernière était une statue d'airain, haute d'environ trois pieds et ayant un ventre d'une énorme grosseur, la main droite sur la tête et la gauche sur le genou ; elle était creuse et pouvait contenir neuf mesures d'eau ; sa bouche hideuse était représentée par deux trous ronds. Les jours de fêtes on emplissait d'eau cette statue et l'on fermait hermétiquement chaque ouverture, puis on allumait un grand feu au-dessous pour faire bouillir l'eau. L'expansion de l'eau faisait sauter les bouchons avec grand bruit, et deux jets d'eau bouillante jaillissaient sur les assistants. Telles étaient les divinités auxquelles les Germains adressaient leurs hommages et qu'ils adoreraient encore, comme font les Hindous, si Dieu, riche en miséricorde, ne leur eût pas fait parvenir son précieux Evangile.

Kullen annonça la Bonne Nouvelle avec le plus grand succès : le duc Godsbert fut le premier à recevoir le baptême. Plusieurs de ses gentilshommes suivirent son exemple. Mais le Seigneur permit que Kullen eût le même sort que Jean-Baptiste. Godsbert, nouvel Hérode, avait épousé Geilane, femme de son frère. Kullen attendit d'avoir toute la confiance du prince pour lui représenter qu'une telle union était coupable et qu'il devait la rompre. Quelque pénible que cette résolution fût pour le duc, il promit de répudier sa femme, mais seulement après son retour d'une campagne qu'il allait entreprendre. Durant

son absence, Geilane fit jeter le serviteur de Dieu et ses compagnons dans une prison où ils furent décapités, l'an 688. Leurs corps furent ensevelis dans une étable, revêtus de leurs habits cléricaux et tenant à la main le livre des Evangiles et un ciboire.

Vers le même temps, Omer, Landebert et Hubert firent les premières tentatives pour introduire la lumière du christianisme en Brabant et en Flandres, La Frise devait aussi avoir part à cet inestimable bienfait : douze ministres de la Parole, appartenant la plupart à la famille royale, partirent d'Angleterre pour aller y publier le message de la paix : leur chef était Willibrod. L'an 690, ils s'établirent à Utrecht; mais ils trouvèrent les Frisons peu disposés à changer leurs idoles contre le christianisme : le roi Radbod se montra leur ennemi. Les Saxons de la rive droite du Rhin ne leur firent pas un meilleur accueil. Deux des missionnaires, les frères Ewald, furent massacrés par ces pauvres Païens. Suidbert porta l'Evangile dans les parties montagneuses de cette contrée et bâtit un couvent dans une île du Rhin, où est actuellement Kaiserworth. Après bien des mécomptes de toute espèce, Willibrod parvint à s'établir dans la Frise; il obtint de tels succès, que le roi Radbod lui-même se décida à se faire baptiser. Il était sur le point de recevoir l'eau du baptême, lorsque, se retournant vers le ministre du Seigneur, il lui demanda : « Que penses-tu de mes ancêtres? Crois-tu que le plus grand nombre d'entre eux soient dans le pa-

radis ou en enfer? — Je ne crois pas, répondit le missionnaire, qu'ils soient en paradis. — Dans ce cas-là, je préfère aller où ils sont, » dit Radbod. En même temps il sortit du baptistère, bien résolu de ne jamais être Chrétien. Il mourut peu de temps après, et sa mort prématurée fut accompagnée de circonstances qui la firent regarder comme un châtiment de Dieu. Cet événement frappa de terreur les Frisons; plusieurs d'entre eux se hâtèrent de demander le baptême pour éviter le châtiment qui avait frappé leur roi. On vit alors s'élever plusieurs temples : les bocages consacrés aux faux dieux furent détruits et les prédicateurs de l'Evangile purent en toute liberté se consacrer à leur œuvre. C'est ainsi qu'après trente années de travaux, Willibrod eut la joie de recueillir une abondante moisson.

CHAPITRE XXV.

TRAVAUX DE WINDFRIED, DE STURM ET DE DIVERS AUTRES ÉVANGÉLISTES.

(722-826.)

En 722, un missionnaire anglais nommé Windfried arriva un soir dans un couvent près de Trèves et y passa la nuit. Etant à table, il vit un jeune garçon de quinze ans qui lisait un chapitre de la Bi-

ble en latin. « Comprends-tu ce que tu lis si bien? Pourrais-tu me le traduire en allemand? » lui demanda Windfried. L'enfant se mit à relire le même chapitre et avoua qu'il était incapable de le traduire. Alors Windfried lui expliqua le passage en question et adressa une pressante exhortation à tous ceux qui étaient à table. Le cœur du jeune homme fut tellement touché, qu'il déclara aussitôt à sa tante, abbesse du couvent, qu'il voulait suivre cet homme pour apprendre de lui à connaître le sens des saintes Écritures. Aucune représentation ne put le détourner de son projet. « Si vous ne voulez pas me donner un cheval pour voyager avec lui, » dit-il, « je le suivrai à pied. » L'abbesse crut voir dans la fermeté de ce jeune homme quelque chose de surnaturel et le laissa partir avec Windfried. Il s'appelait Grégoire, et fut un des évangélistes les plus distingués du nord de l'Allemagne.

Windfried, accompagné du jeune Grégoire, se fixa à Amœnebourg, dans la Hesse. Ce fidèle serviteur de Dieu y prêcha l'Evangile avec beaucoup de force et parcourut tout le pays pour montrer aux habitants, autant par ses actions que par ses paroles, toute la vanité de leurs idoles. Il vit un jour près de Geismar (dans la Hesse inférieure), un énorme chêne, regardé comme la demeure de la principale divinité du pays. Windfried prit une grosse hache et se mit aussitôt en devoir d'abattre l'arbre si révéré. Plusieurs Païens, le voyant de loin, furent consternés d'une telle témérité et ne doutèrent point que le feu du ciel ne descendit

sur le sacrilége. Mais Windfried redoubla ses coups; le chêne ébranlé tomba à ses pieds avec un grand fracas. Les Païens, voyant que la plus puissante de leurs divinités n'était pas assez forte pour repousser un tel outrage ou pour châtier le coupable, prirent la résolution de se faire baptiser, et demandèrent à Windfried de construire un temple chrétien avec le bois du chêne et sur le lieu même qu'il occupait.

On rapporte de Windfried plusieurs autres actes de ce genre. Partout où il porta ses pas avec ses compagnons d'œuvre, il prêcha avec beaucoup de force dans la langue du pays qu'il possédait très-bien. De tous côtés accouraient à lui des foules d'auditeurs tellement nombreuses qu'il était souvent obligé de tenir ses assemblées en plein air. « A l'âge de soixante et treize ans, il continuait encore son œuvre missionnaire parmi les Saxons. Il mourut vers l'an 757 de la main de ceux à qui il annonçait la Bonne Nouvelle du salut (1). » Son exemple excita l'émulation de plusieurs Chrétiens d'Angleterre. On vit même des femmes traverser la mer pour venir annoncer l'Evangile aux pauvres païennes d'Allemagne. C'est ainsi que Chunitrud enseigna les femmes idolâtres en Bavière ; Thekla, à Kitsingen et à Ochsenfurt; Lioba, parente de Windfried, à Wurtzbourg; et sa sœur Walburgis dans la Thuringe. Cette dernière travailla à l'œuvre du Seigneur pendant vingt-cinq ans et avec de grandes bénédictions.

(1) Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, 19e leçon.

Un des disciples de Windfried nommé Sturm, d'une famille noble de Bavière, se sentit pressé de construire un couvent dans les vastes déserts qui couvraient encore l'Allemagne. Il s'embarqua avec quelques-uns de ses frères dans un canot, et remonta la Fulde pour chercher un lieu convenable à la réalisation de son projet; mais ils furent obligés de revenir sans avoir pu accomplir leur dessein. Cependant Sturm se remit seul en route, monté sur un âne, et parcourut les contrées les plus sauvages en chantant à haute voix des psaumes et en priant dans le silence de son cœur. Lorsque la nuit le surprenait, il s'arrêtait au pied d'un chêne, coupait des branches et s'en faisait, pour lui et pour sa monture, un rempart contre les bêtes féroces qui peuplaient cette forêt. Un jour il rencontra une troupe de Slaves sauvages, nus, qui allaient se baigner dans la rivière et qui l'entourèrent en lui demandant d'un ton moqueur : « Où vas-tu? — Plus avant dans la forêt, » répondit Sturm sans s'émouvoir, et il continua sa route. Il arriva enfin dans une contrée baignée par la Fulde, qui lui parut propre à l'exécution de son dessein. Windfried alla le joindre, accompagné de plusieurs de ses disciples. Ils gravirent d'abord une colline boisée et implorèrent la bénédiction du Seigneur sur leur entreprise et se mirent à l'œuvre avec joie. Telle fut l'origine du fameux couvent de Fulda, fondé en 745, d'où sortirent, dans les siècles suivants, plusieurs docteurs célèbres de l'Eglise d'Allemagne.

Ce fut Windfried qui oignit Pepin, roi des Francs,

dès lors il forma le projet de retourner dans la Frise où il avait commencé, quarante-huit ans auparavant, à porter la lumière de l'Evangile. C'est là qu'était mort Willibrod, après cinquante ans de pénibles travaux; il avait laissé un grand nombre de pieux disciples; mais cette portion du champ du Seigneur avait besoin d'un homme tel que Windfried. Il était déjà âgé de soixante et quatorze ans quand il entreprit son dernier voyage missionnaire dans la Frise. Malgré cela il parcourut tout le pays avec toute la vigueur d'un jeune homme. Le Seigneur bénit puissamment ses travaux; les temples des idoles furent convertis en maisons de prières; des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants reçurent le saint baptême. Un jour de fête chrétienne, après avoir convoqué tous les Frisons baptisés pour une assemblée générale de culte qui devait se tenir en plein air, il arriva de bonne heure à l'endroit marqué. Une troupe de païens armés de hallebardes s'avancèrent contre lui pour tuer l'ennemi de leurs idoles. Les diacres de Windfried s'apprêtèrent à le défendre; mais il s'y opposa, et se tournant vers eux, il leur dit: « Prenez courage, mes frères, et ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps et qui ne peuvent pas tuer l'âme. Réjouissez-vous au Seigneur. Placez en lui toute votre espérance. Supportez avec courage le court instant de la mort pour régner éternellement avec Christ. » A peine achevait-il ces mots, que les Païens se jetèrent sur le faible troupeau des serviteurs de Dieu et les massacrèrent tous. Ainsi mourut

Windfried, le 5 juin 755 ; il donna sa vie pour son Maître qu'il avait servi durant un demi-siècle, au milieu des veilles et des prières, et à travers des périls et des misères de toute espèce. Il mérita le titre d'Apôtre des Allemands ; car personne ne déploya autant de zèle, de courage et de persévérance pour la conversion de ce peuple.

Après la mort de Windfried, son disciple Grégoire devint abbé du couvent d'Utrecht. Il prépara plusieurs hommes pieux de la France, de l'Angleterre, de la Frise, de la Thuringe et de la Saxe, pour porter le flambeau de l'Evangile dans le nord de l'Europe. Grégoire était tendrement aimé de tous ses disciples. Lorsque sa dernière heure approcha, ils se rangèrent en pleurant autour de son lit. Le vieillard, âgé de soixante et dix ans, réunit toutes ses forces pour les bénir ; puis il ajouta : « Aujourd'hui je dois prendre congé de vous. » — Il se fit transporter à l'église devant l'autel, pria à genoux, célébra la cène du Seigneur et rendit l'esprit.

Jusqu'à cette époque les païens embrassaient volontairement l'Evangile ; on n'avait encore usé d'aucun moyen de contrainte à leur égard ; la prédication seule de la Parole du salut déployait au milieu d'eux sa bienfaisance efficace. Mais il n'en fut plus ainsi quand Charlemagne fut monté sur le trône de France. Ce puissant monarque, qui régnait sur la plus grande partie de l'Europe, se mit à employer la force pour amener les Gentils au christianisme. Pendant trente ans il combattit les Saxons dans le but de les

convertir. Son exemple fut suivi par ses successeurs. Des peuples entiers embrassaient l'Evangile; mais quelles conversions que celles-là! Le vrai christianisme était méconnaissable et s'altérait de plus en plus : ce n'était qu'un paganisme christianisé. Des peuples sauvages ne faisaient que changer leurs idoles contre celles des saints; ils apprenaient à faire le signe de la croix, à s'agenouiller devant des statues et à réciter quelques prières. Aussi n'était-il point rare de voir des provinces entières retourner à l'idolâtrie peu d'années après avoir embrassé le christianisme.

Il y eut pourtant encore de fidèles serviteurs de Dieu qui consacrèrent toutes leurs forces à l'avancement de son règne parmi les Gentils; nous ne citerons que Willebad, en Saxe : Lindger, en Westphalie; Anschar, en Danemark et en Suède; Rembert, dans le Brandebourg : mais il n'en est pas moins vrai que vers la fin de cette période, la plupart des conversions étaient indignes de ce nom. Bien des âmes étaient entraînées vers le christianisme par des motifs purement charnels : des avantages temporels, l'exemple de l'empereur, des rois ou des princes qui avaient embrassé la religion chrétienne, ou bien la crainte d'encourir le déplaisir de leurs chefs, tels étaient les mobiles qui les portaient à demander le baptême plutôt qu'une foi vivante à Jésus-Christ. En voici un exemple remarquable : Harald, roi de Danemark, s'étant fait baptiser l'an 826 avec toute sa famille et une suite nombreuse à Ingelheim, sur le

Rhin, résidence de l'empereur Louis le Débonnaire, avait reçu de ce monarque de magnifiques présents. A la fête de Pâques, il arrivait ordinairement à la cour de l'empereur plusieurs Danois pour demander le baptême; à leur arrivée ils recevaient en présents des armes et des vêtements. Un jour on en vit arriver un si grand nombre pour se faire baptiser, qu'on n'eut pas assez d'habits blancs pour en fournir, selon l'usage, à chaque candidat. L'empereur commanda qu'on leur donnât à la place des fourreaux de lin. Un Danois de haut rang, qu'on venait de baptiser dans un de ces fourreaux, s'écria plein de colère, au moment où il sortait de l'eau : « Voilà déjà vingt fois que je suis venu ici et l'on m'a toujours donné les plus beaux habits; celui-ci est indigne d'un guerrier; il n'est bon que pour un conducteur de porcs. » Quoi qu'il en soit, ce christianisme corrompu se répandit en Bohême, en Moravie, en Hongrie, en Pologne et en Russie. Reconnaissons toutefois que là où il prit racine, il détruisit plusieurs coutumes barbares et y implanta les premiers germes de la civilisation.

CHAPITRE XXVI.

LA VIE CHRÉTIENNE S'ÉTEINT DE PLUS EN PLUS.

(500-1073.)

Le torrent de la corruption envahissait de plus en plus l'Eglise. « Il n'y eut, » dit le cardinal Bellarmin,

« aucune époque plus malheureuse que celle-ci, car les princes de la terre et les papes eux-mêmes étaient plongés dans l'incrédulité. » Baronius, autre cardinal, qui a vécu après la Réformation, disait en parlant du dixième siècle : « On peut appeler ce siècle, le siècle *de fer*, à cause de la dureté des cœurs ; le siècle *de plomb*, à cause de sa méchanceté toujours croissante, et le siècle *des ténèbres*, à cause de l'ignorance profonde des docteurs. On voyait l'abomination de la désolation dans le temple. Tout ce que l'Eglise avait souffert sous les empereurs païens ou de la part des plus fameux hérésiarques n'était qu'un jeu d'enfant à côté des fléaux qui la ravageaient alors. Quelle honte de voir des femmes impudiques régner dans la capitale du monde, disposer des siéges épiscopaux et placer leurs infâmes complices dans la chaire de saint Pierre ! Christ dormait dans la nacelle et il n'y avait personne qui l'éveillât. »

Le pouvoir des évêques de Rome s'augmentait de jour en jour. Prétendus successeurs de l'apôtre Pierre à qui le Seigneur avait fait personnellement, disaient-ils, la promesse contenue dans Matth., XVI, 18, 19, ils se placèrent audacieusement à la tête de tous les évêques de la chrétienté, et s'arrogèrent le droit de trancher toutes les questions ecclésiastiques. Le pape Boniface III obtint, en 607, de l'empereur grec Phocas, le titre d'*évêque universel* et fit placer son Eglise à la tête de toutes les autres. Le pape Constantin I se fit baiser les pieds par l'empereur Justinien II; puis, la dispute qui eut lieu dans la

première moitié du huitième siècle, au sujet de l'adoration des images, fournit aux pontifes romains l'occasion d'excommunier les empereurs d'Orient et de soustraire entièrement Rome à leur domination. Pepin et Charlemagne, rois des Francs, abandonnèrent à l'évêque de Rome la propriété de toute la contrée qui environne cette ville; le pape devint dès lors prince temporel, malgré la défense formelle de Jésus-Christ (Luc, XXII, 25, 26). Le pape Grégoire VII, dont nous aurons à parler dans la prochaine période, réunit toute son adresse et tous ses efforts pour consolider un pareil pouvoir : il n'y réussit que trop bien.

Si les chefs de l'Eglise étaient si corrompus, que devaient être les simples ecclésiastiques? Les évêchés et les autres postes un peu éminents se vendaient à prix d'argent et étaient regardés comme un moyen de s'enrichir. La plupart des prêtres étaient si ignorants, qu'ils pouvaient à peine réciter par cœur leurs prières en latin : plusieurs d'entre eux n'avaient jamais appris à lire. On voyait des évêques qui se livraient au meurtre et au pillage. Ils s'adonnaient presque tous au métier des armes. L'évêque Gérold, de Mayence, faisant la guerre aux Saxons avec le duc des Francs, fut tué dans un combat singulier. Son fils, nommé Gewilieb, fut appelé par le duc à lui succéder. Dans une nouvelle campagne que Gewilieb entreprit avec le même duc, il envoya un de ses écuyers dans le camp des Saxons pour découvrir le meurtrier de son père. Le meurtrier fut

trouvé et consentit à avoir une entrevue amicale avec l'évêque. Le guerrier saxon traverse le Wéser à cheval en toute confiance; dès que Gewilieb le voit, il s'élance dans la rivière à sa rencontre et lui plonge son épée dans le cœur en s'écriant : « C'est ainsi que je venge mon père. » L'évêque rentra à Mayence, où il reprit ses fonctions épiscopales, sans que son Eglise fût le moins du monde scandalisée de sa conduite.

Charlemagne fit tout ce qui était en son pouvoir pour remédier à de pareils désordres : il réunit autour de lui des hommes pieux et instruits, fonda des écoles, améliora le chant sacré et détruisit divers abus. Mais la plaie était trop profonde; il n'était en la puissance d'aucun homme de purger l'Eglise des immondices dont elle était remplie. De toute part on perdait de vue les choses invisibles pour s'attacher à celles qui ne sont que visibles; la superstition la plus grossière prenait la place de la foi. Ce n'était plus en Christ crucifié et glorifié que l'on plaçait toute son espérance; mais on attachait la plus grande efficace au signe de la croix, à l'adoration d'un crucifix; la chrétienté marchait sur les traces de ces Israélites du temps de Jéroboam qui adoraient le serpent d'airain que Moïse avait élevé dans le désert. La foi des premiers hérauts de l'Evangile et des bienheureux martyrs semblait éteinte; on croyait la remplacer en recueillant leurs ossements et d'autres reliques, pour leur rendre un culte et se prosterner devant leurs images. Déjà, au cinquième siècle,

on commençait à adorer l'image de Jésus, de Marie, des apôtres, des martyrs et d'autres saints personnages; au huitième siècle on se mit à invoquer les saints et à les regarder comme des intercesseurs auprès de Dieu. On plaça aux deux premiers jours de novembre, deux des principales fêtes, l'une en l'honneur de *tous les saints*, et l'autre en commémoration des *morts*. L'origine de la Toussaint remonte au commencement du septième siècle. Le pape Boniface IV, ayant obtenu de Phocas le célèbre temple appelé Panthéon, à Rome, en fit une église qu'il dédia à la Vierge et aux saints; dès lors la fête de la Toussaint fut instituée. Dans les premières années du neuvième siècle, Grégoire IV ordonna que cette fête fût célébrée dans toute la chrétienté le premier jour de novembre. Celle des *Trépassés* ou des morts devint aussi générale, dès que saint Odilon, abbé de Cluny, l'eût établie dans son diocèse, vers la fin du dixième siècle. C'est ainsi que le christianisme se corrompait de plus en plus. Le paganisme s'était jeté dans l'Eglise de Christ. Le culte des images rencontra une vive et longue opposition dans l'Eglise grecque. Quoique Charlemagne l'eût fait condamner dans le concile de Francfort (794), ce culte se répandit comme un torrent bourbeux dans l'Occident et fut imposé par les papes eux-mêmes. Il ne manquait plus à cette affreuse apostasie que de poursuivre par le fer et par le feu ceux qui n'avaient pas fléchi les genoux devant le pontife de Rome : c'est ce dont nous serons bientôt témoins.

des simulacres inventés? Dieu t'a créé droit; et tandis que les animaux sont penchés vers la terre, il veut que tu élèves tes yeux au ciel et que tu portes tes regards vers le Seigneur. — C'est en haut qu'il faut chercher Dieu, pour apprendre à se passer de la terre. — Voici ce que disent les misérables sectateurs de la superstition : c'est en mémoire de notre Sauveur que nous adorons la croix peinte et érigée en son honneur. — S'ils veulent adorer tout bois taillé en forme de croix, parce que Christ a été suspendu à la croix, il y a bien d'autres choses que Jésus a faites et qu'ils feront mieux d'adorer. — Adorons les vierges, parce que c'est une vierge qui a donné le jour à Jésus-Christ; adorons de vieux haillons, puisqu'il fut emmaillotté dans des haillons; — les navires, puisqu'il navigua souvent, qu'il enseigna du haut d'une barque; — les lances, puisque l'un des soldats le frappa d'une lance au côté, etc. — Dieu commande une chose, et ces gens en font une autre. Dieu commande de porter la croix (de renoncer à soi-même), et non pas d'adorer la croix (1). »

Il y avait donc à cette époque, du sixième au dixième siècle, de fidèles défenseurs de la pureté du culte, des saines doctrines chrétiennes. On aurait, en effet, lieu de s'étonner que parmi ceux qui possédaient la Parole de Dieu, il ne se fût trouvé personne de disposé à juger l'état de l'Eglise d'après les oracles du Seigneur, et à protester contre cette dé-

(1) *Maxima bibliotheca*, P. P., tome XVI.

solante dégénération. C'est surtout dans les sombres vallées des Alpes de l'Italie que vivaient ces fidèles gardiens de la vérité dont l'histoire fait mention. On les nommait Vallenses ou les *hommes des vallées;* il est tout à fait probable que ces Chrétiens ont la même origine que les Vaudois des vallées du Piémont dont nous parlerons bientôt. Nous ne devons pas être surpris qu'une communauté qui s'était séparée de l'Eglise générale, et qui cherchait à servir à l'écart le Seigneur, n'ait rien écrit sur son histoire et que nous ne possédions aucun document authentique sur son origine et sur sa paisible destinée.

On voit se balancer sur la mer Atlantique une plante marine qui atteint une longueur de plus de huit cents pieds, mais on n'en aperçoit que la sommité fleurie : sa racine se perd dans la profondeur de la mer et échappe au regard du navigateur. Il en est de même des Vaudois. L'histoire se tait sur son origine précise et ne nous offre que quelques indices sur lesquels nous croyons devoir nous arrêter un instant.

A la vue des ténèbres et de la corruption répandues dans l'Eglise, les Chrétiens restés fidèles à la vérité s'attachèrent de plus en plus à la sainte Parole et s'efforcèrent de conserver parmi eux les enseignements des apôtres. Un nombre considérable de ces enfants de Dieu, ne voulant participer en rien à l'apostasie de Rome, s'étaient retirés déjà au huitième siècle, et même plus tôt, selon quelques historiens, dans les profondes vallées des Apennins, où ils

vivaient en paix loin des regards des papes et de leurs adhérents. Ces Chrétiens et leurs descendants faisaient remonter leur confession de foi jusqu'aux premiers temps de l'Eglise et même jusqu'aux apôtres. D'après d'anciennes traditions, Paul lui-même aurait fondé une Eglise dans les Apennins, quand il traversa l'Italie en allant de Rome en Espagne, après sa première captivité. Nous ne donnons point ceci comme un fait authentique. Quoi qu'il en soit, il est certain que lorsque cette Eglise vint à la connaissance des partisans de Rome, elle existait déjà depuis longtemps. Il est plus facile de comprendre comment elle put conserver sa foi primitive dans des montagnes presque inaccessibles, que d'expliquer comment elle aurait pu en acquérir une aussi pure au milieu de la corruption croissante de l'Eglise. On a remarqué que les siècles n'apportent presque aucun changement dans les mœurs, dans le langage, dans le costume, dans les superstitions des habitants des hautes montagnes. C'est ainsi que l'on parle encore de nos jours la langue romanche dans les vallées de la haute Rhétie, dans la haute et dans la basse Engadine, et que les chants d'Ossian sont depuis plus de mille ans dans la bouche des montagnards écossais. Aussi longtemps que la Parole de Dieu n'était pas anéantie (elle ne le sera jamais), on pouvait toujours espérer un renouvellement de l'Eglise déchue : mais le cœur est réjoui d'apprendre que pendant que le torrent dévastateur de la corruption envahissait de toutes parts l'Eglise chrétienne, il était dans les vallées

ignorées des Alpes un petit troupeau qui servait Dieu en esprit et en vérité : monument admirable de la fidélité du Seigneur, qui a déclaré que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre son Eglise.

TROISIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LE PAPE GRÉGOIRE VII JUSQU'A LA RÉFORMATION.

(Depuis l'an 1073 à l'an 1517.)

CHAPITRE XXVIII.

EXTENSION DU CHRISTIANISME DURANT CETTE PÉRIODE. — SCHISME D'ORIENT ET D'OCCIDENT.

(1073-1283.)

Le Seigneur avait permis que les Eglises d'Orient, fondées par les apôtres et par leurs successeurs, fussent frappées du glaive musulman : terrible salaire de leur éloignement de la foi chrétienne. Les voies par lesquelles il étend et affermit son règne confondent souvent toutes les prévisions de l'homme. Qui aurait dit qu'une contrée où le christianisme avait été imposé par la force des armes deviendrait plus tard un foyer de lumière pour toute l'Eglise couverte de ténèbres et même pour le monde entier? C'est pourtant ce qui eut lieu dans la Saxe, dont les

habitants, comme nous l'avons dit, avaient été contraints par Charlemagne à recevoir le baptême. La Saxe à l'époque de la Réformation, brilla d'un vif éclat. C'est ainsi que souvent le Seigneur renverse ce que les hommes admirent, et comble des plus riches bénédictions ce qu'ils couvrent de leur mépris. Il peut dessécher de grands fleuves et faire jaillir l'eau d'un rocher. Ne méprisons donc jamais les jours des petits commencements dans lesquels son œuvre semble se faire connaître d'une manière si imparfaite. Qui sait quels fruits sortiront de ce faible germe, lorsqu'il aura été rafraîchi des eaux de la grâce céleste ?

Les Normands de la Suède, de la Norwége et du nord de la France avaient été amenés à la profession de l'Evangile vers la fin de la période précédente ; la même œuvre se poursuivait chez les Vandales entre l'Elbe et l'Oder, ainsi qu'en Moravie et en Bohême. Vers la fin du dixième siècle, le christianisme pénétrait dans la solitaire Islande et jusqu'au Groënland. Otto, évêque de Bamberg, travaillait avec succès au milieu des Païens de la Poméranie. A la même époque, Vladimir, grand-duc de Kiew (Russie), ayant reçu le baptême, voulut que tous ses sujets suivissent son exemple. Dans ce but, il publia un ukase (décret) ordonnant que chacun d'eux renonçât au paganisme et qu'à un jour fixé, tous, hommes, femmes, enfants, se réunissent sur les bords du Dniéper pour être baptisés. L'ordre du duc est exécuté : à un signal donné, toute la population,

assemblée sur les rives du fleuve, s'y plonge et reçoit avec reconnaissance cette marque extérieure de l'entrée dans l'Eglise. Elle se crut dès lors chrétienne. Mais quel christianisme ! — Les sauvages habitants de l'île de Rügen furent forcés par les armes des Danois à abandonner leurs idoles et à recevoir le baptême. Vicélinus prêcha pendant trente ans (jusqu'en 1154) parmi les Slaves du Holstein et des contrées voisines, et brilla comme un flambeau éclatant dans ces temps de sombres ténèbres. Ce fut aussi par la force des armes que le christianisme fut établi dans l'Esthonie et dans la Courlande, ainsi que dans la Prusse, qui combattit pendant cinquante-trois ans contre les chevaliers de l'ordre Teutonique (de 1230 à 1283). Ces peuples ne devaient pas faire grand cas d'une religion qu'on leur apportait à coups de sabre ; mais leurs descendants en éprouvèrent les bienfaits. Un siècle plus tard, la Lithuanie reçut aussi la lumière de l'Evangile. Ce ne fut qu'à la fin du quinzième siècle, sous le règne de Ferdinand, que les Maures musulmans furent entièrement chassés de l'Espagne : peu après, en 1492, la découverte de l'Amérique ouvrit un nouveau champ à la propagation du christianisme ; mais la découverte du nouveau monde fut souillée de tant de crimes, et la religion que les Espagnols y importèrent ressemblait si peu à la religion du Christ, que nous n'avons nulle envie d'entrer ici dans aucun détail.

L'Eglise chrétienne n'a que trop ressemblé, excepté peut-être dans le premier siècle, à ces Juifs

connus sous le nom de Zélotes, qui, durant le siége de Jérusalem, se livraient à des divisions intestines les plus acharnées. Les Chrétiens n'étaient pas assez sages pour suspendre leurs querelles, afin de mieux s'opposer aux attaques réitérées de leur ennemi commun. Ils en furent sévèrement punis. Lorsque l'Eglise d'Orient eut reçu le coup mortel que lui porta le mahométisme, on aurait dû s'attendre à ce que les Chrétiens de l'Europe eussent rapproché leurs rangs, pour résister à leurs adversaires. Mais il n'en fut point ainsi : un schisme complet éclata au milieu d'eux. Ce déplorable schisme fut occasionné, non pas tant à cause de quelques différences dans la doctrine ou dans la discipline, que par suite des contestations survenues entre l'évêque de Rome et celui de Constantinople. Le premier voulait dominer sur toutes les Eglises, et le second ne voulait reconnaître aucun maître. Après une longue lutte, la division s'opéra sans aucun espoir de rapprochement. L'Eglise universelle fut partagée en deux : l'Eglise romaine et l'Eglise grecque. L'empire grec, déjà affaibli par les armes des Arabes et abandonné par l'Occident, n'était plus capable de protéger contre les Mahométans ses établissements chrétiens, et fut plus d'une fois dans le plus grand péril. Les Mongols, conduits par Gengis-Khan, puis par Tamerlan, avaient envahi l'Europe, tenu la Russie sous leur puissance pendant deux siècles, ravagé la Pologne, et s'étaient répandus jusqu'en Silésie. L'Eglise d'Orient eut beaucoup à souffrir : presque tout ce que les Arabes avaient laissé

debout en Asie fut renversé par ces barbares. Tandis que l'empire grec avait continuellement à combattre les Sarrasins et les Turcs, l'Occident n'était pas exempt de troubles. Les Sarrasins s'étaient établis en Sicile et dans le midi de l'Italie. En Espagne, les Chrétiens avaient sans cesse à lutter contre les Maures, qui avaient envahi le pays. L'Allemagne était toujours attaquée par des peuplades encore païennes.

CHAPITRE XXIX.

FLÉAUX DIVERS. — LA PESTE. — LES CROISADES.

(1073-1291.)

La peste s'était déjà répandue depuis l'Egypte dans tout le monde, dès l'an 544; elle enleva pendant quelque temps à Constantinople plus de dix mille victimes par jour. En 717, cet horrible fléau reparut dans cette vaste cité avec une nouvelle fureur, et fit périr trois cent mille âmes dans le courant de trois années. En 825, sous le règne de Louis le Débonnaire, elle dépeupla presque toute la France et l'Allemagne. Ses ravages furent encore plus terribles en 1345. Elle s'avança depuis l'Orient et porta partout la désolation et la mort; vingt-quatre millions d'âmes périrent en Orient. Elle envahit bientôt la Grèce et l'Italie. On compta cent mille morts à Venise et

soixante mille à Florence. Le fléau dévastateur décima la France et l'Allemagne. Dans les contrées qui furent le moins maltraitées, il mourait deux personnes sur trois; dans quelques lieux, quatorze, seize sur vingt. Il y eut des localités où il ne resta pas un seul adulte. L'Allemagne compta ses victimes par millions. A Lubeck, il mourut quinze cents personnes en quatre heures de temps. Au mois d'août 1348, la peste pénétra en Angleterre et atteignit Londres le 1er novembre. On ensevelit dans le cimetière de la petite ville de Yarmouth sept mille cinquante-deux morts dans l'espace d'un an. A Norwich, il périt en six mois cinquante-trois mille trois cent soixante et quatorze personnes. On acheta, dans les environs de Londres, un vaste champ pour enterrer les morts. Quand le fléau eut cessé ses ravages, on éleva sur cette immense fosse un monument portant cette inscription écrite en latin : — « A la mémoire des cinquante mille victimes qu'a faites la peste en 1349, et dont les restes mortels reposent ici. O Dieu! aie pitié de leurs âmes! Amen! »

Cette affreuse épidémie dura un an en Angleterre; ses ravages s'étendirent dans tout le reste de l'Europe. Les bœufs, les moutons et les autres bestiaux, privés de leurs bergers, erraient dans les campagnes et occasionnaient de grands dommages. Les moissons se perdaient dans les champs faute de bras pour les recueillir, et la famine qui s'ensuivit vint mettre le comble à tous ces maux. — Les Juifs furent alors victimes de la plus horrible superstition. On

crut qu'ils avaient empoisonné les fontaines. Ce fut assez pour les exposer aux plus cruels traitements : des milliers furent massacrés et jetés aux flammes. Cet affreux fanatisme ne prouve que trop bien que le châtiment de Dieu n'avait pas atteint son but et n'avait pas porté les hommes à la repentance.

Une peste d'un autre genre, qui fit aussi périr bien des millions d'hommes, éclata en France vers la fin du onzième siècle, et se répandit presque dans toute la chrétienté. Je veux parler des croisades. Déjà, au quatrième siècle, les Chrétiens regardaient comme des œuvres méritoires un pèlerinage à Jérusalem, et des prière faites sur le Calvaire ou sur le tombeau de Jésus-Christ. Telle fut l'origine des pèlerinages au saint sépulcre. Mais depuis que les Turcs s'étaient emparés de la Palestine, les pèlerins se voyaient exposés à toutes sortes de mauvais traitements. Un de ces pèlerins, nommé Pierre d'Amiens, de retour de son voyage, sollicita le pape d'engager toute la chrétienté à s'armer contre les infidèles, afin que les Chrétiens ne fussent plus inquiétés dans leur pèlerinage. Pierre alla de ville en ville, de pays en pays, et prêcha avec beaucoup de zèle pour porter les Chrétiens à prendre part à cette conquête, promettant, au nom du pape, l'entrée dans le ciel à quiconque s'associerait à une œuvre si méritoire. De toutes parts accoururent de grandes troupes, qui prirent pour signe commun une croix rouge placée sur leurs épaules, d'où l'expédition prit le nom de *Croi-*

sade. L'an 1096, on vit partir pour la Palestine, sous la conduite de Godefroi, duc de Bouillon, une armée de plusieurs centaines de mille combattants. Jérusalem fut conquise l'an 1099, mais il ne revint de cette innombrable armée que soixante mille hommes. Godefroi fut nommé roi de Jérusalem. Il mourut peu de temps après sa sanglante victoire. Ses successeurs eurent sans cesse à combattre contre les belliqueux Musulmans. Malgré cela, tous les Chrétiens d'Occident brûlaient du désir de se ranger sous les drapeaux des croisés ; les enfants même voulaient aller cueillir ces tristes lauriers : une troupe de cent mille enfants se mit en route pour Jérusalem ; mais la plupart succombèrent avant d'avoir franchi les frontières de leur patrie.

Presque tous les princes de l'Europe allèrent à Jérusalem avec de nombreuses armées, ce qui n'empêcha pas cette ville de retomber, en 1187, au pouvoir des Musulmans. Les puissances de l'Occident ne purent parvenir, malgré tous leurs efforts, à y fonder un empire permanent. Plus de six millions d'hommes périrent dans cette folle entreprise. Une seule place restait encore au pouvoir des Chrétiens : c'était Ptolémaïs (ou Saint-Jean-d'Acre) ; mais l'an 1291 elle fut reprise par les Turcs.

Les croisades n'ont en rien profité au vrai christianisme ; le commerce en a retiré quelques avantages ; mais que de sang a été versé ! Dès lors l'empire grec pencha de plus en plus vers sa ruine, tandis que les Turcs consolidaient le leur. Enfin, l'an 1453, Constan-

tinople et tout l'empire grec tombèrent en leur pouvoir. On vit alors s'avancer les Turcs jusqu'aux frontières de la Hongrie, et de là menacer plus d'une fois l'Allemagne.

CHAPITRE XXX.

PROFONDE IGNORANCE A CETTE ÉPOQUE. — INDULGENCES.

(1073-1431.)

Quelle ne devait pas être l'ignorance du peuple, puisqu'il croyait acquérir le salut au moyen de ces guerres aventureuses et insensées ! Combien ils étaient étrangers à la vie de Christ, ces pauvres aveugles qui pensaient avoir tout obtenu s'ils pouvaient s'emparer d'un tombeau ! Que la superstition de ces temps était impie et ridicule ! Citons-en quelques traits. Les croisés rapportèrent un grand nombre de roliques, entre autres des morceaux de la croix de Christ, de prétendus vêtements du Sauveur, des instruments de son supplice. Mais ce qui passe tout entendement, c'est qu'on ait prétendu posséder un rayon de l'étoile des sages de l'Orient, un son des cloches de Jérusalem, un échelon de l'échelle que Jacob avait vue en songe, ou l'écharde que Paul avait dans sa chair ! Les livres étaient si rares en Espagne, qu'au commencement du dixième siècle un exemplaire de la Bible, les lettres de Jérôme et quelques

volumes de liturgies et de l'histoire des martyrs devaient servir à plusieurs couvents à la fois : l'an 1294, toute la bibliothèque de l'évêque de Winchester se composait de dix-sept volumes sur diverses sciences. Le même prélat emprunta, en 1297, d'un couvent de Winchester, une Bible en deux gros in-folio, et en fit une reconnaissance écrite dans toutes les formes, s'engageant à rendre l'ouvrage intact à ses propriétaires. Cette Bible avait été copiée par un de ses prédécesseurs, et à l'occasion d'un legs aussi considérable, qui valait plus de cent marcs d'argent, les moines s'étaient engagés à célébrer chaque jour une messe pour l'âme du donateur. Lorsqu'on apportait un livre quelque part, c'était un événement si important, que, pour l'ordinaire, les notables se réunissaient, et on leur en faisait attester la réception dans toutes les règles. Plus d'une fois, on a vu s'élever des disputes à l'occasion de la propriété d'un livre ; souvent aussi on donnait de l'or en gage. Dans les universités, il y avait des caisses publiques pour recevoir les livres qu'on leur avait confiés. Le prix en était naturellement fort élevé. L'an 1174, le prieur d'un couvent de Winchester acheta, des moines de Dorchester, un livre de Bède et les psaumes d'Augustin pour douze boisseaux d'orge et pour un manteau sur lequel était brodé en argent l'histoire de saint Bérin, qui avait converti un roi saxon. Une Bible avec commentaire se vendait, en 1274, 300 florins (1), et

(1) 825 fr.

un Psautier coûtait, en 1300, à peu près 90 florins (1). Somme énorme! car, en 1272, le salaire d'un journalier était de quatre creutzer et demi; de manière que pour avoir de quoi acheter une Bible, il fallait qu'un homme travaillât pendant quinze ans.

Comme si ce n'eût pas été assez d'une telle rareté du livre de Dieu, les conciles et les princes en défendirent encore la lecture.

En 1229, le concile de Toulouse fit le décret suivant : « Nous défendons aux laïques (aux non ecclésiastiques) de posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Seulement, si quelqu'un voulait, par dévotion, avoir un Psautier ou un Bréviaire pour les offices divins, ou les Heures de la sainte vierge Marie, cela lui serait permis. Toutefois, nous défendons aux laïques, de la manière la plus rigoureuse, de posséder ces livres en langue vulgaire (2). »

Cinq ans plus tard, en 1234, cette défense impie ne produisant pas tout l'effet que les prêtres en attendaient, le concile de Tarragone (Espagne) fit de nouveau retentir ses anathèmes : « Nous défendons à toute personne laïque de disserter, soit en public, soit en particulier, sur la foi catholique. Les contrevenants, si le fait est constaté, seront excommuniés par l'évêque du diocèse; et s'ils n'ont fait satisfaction, ils seront traités comme suspects d'hérésie. — De même, nous décrétons que personne ne puisse

(1) 200 fr.

(2) *Mansi sacrorum conciliorum collectio*, tome XXIII, 197.

posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue vulgaire. Si quelqu'un les possède, il devra, dans la huitaine qui suivra la promulgation de ce décret, les livrer à l'évêque diocésain, pour être brûlés ; sinon, il sera traité, soit clerc, soit laïque, comme suspect d'hérésie, jusqu'à ce qu'il ait fait satisfaction (1). »

On sait que le moindre soupçon d'hérésie était frappé de la peine d'une incarcération perpétuelle ou du supplice du feu.

Jacques Ier, roi d'Aragon, interdit, en 1276, la traduction de la Bible en langue vulgaire. Tout ecclésiastique ou laïque qui possédait une telle version devait la livrer pour qu'elle fût jetée aux flammes. Alphonse, roi de Castille, fit au contraire traduire la Bible, vers ce temps-là, dans la langue de ses sujets ; mais aussitôt le pape, dont le pouvoir allait en croissant, interdit toute version et toute lecture de la Parole de Dieu en langue usuelle. Malgré cela, Jean Wiclef traduisit en anglais la Bible entière (1360-1380). Mais quarante ans plus tard, Henri V, roi d'Angleterre, porta une loi qui condamnait quiconque lirait la sainte Ecriture en langue vulgaire à la confiscation de tous ses biens et à la mort.

Cependant la culture des sciences fit quelques progrès par l'établissement des écoles supérieures de Paris et de Bologne ; mais le pauvre peuple n'en retirait aucun profit. D'ailleurs, ce n'était pas la Parole

(1) *Mansi sacrorum conciliorum collectio*, tome XXIII, p. 329.

de Dieu qui était l'objet des hautes études : on ne méditait que les écrits d'Aristote, philosophe païen ; on ne cherchait que de vaines subtilités et des jeux de mots. Le réformateur Philippe Mélanchthon raconte que, dans sa jeunesse, il avait entendu, au lieu de l'Evangile, prêcher sur la morale d'Aristote, et qu'à Stuttgard un docteur en théologie disait dans un sermon que, lors même qu'on aurait perdu la Bible, l'Eglise aurait assez de la morale du philosophe grec.

C'est à cette époque qu'on bâtit ces belles cathédrales que nous admirons encore aujourd'hui : celle de Cologne, de Strasbourg, de Fribourg, de Lausanne, etc., datent de ces temps-là. Mais on y prêchait rarement. On n'y célébrait que la messe, qui n'est qu'une contrefaçon de la cène du Seigneur, dans laquelle les catholiques romains prétendent que Christ est de nouveau immolé par les prêtres, et que le pain et le vin sont changés en vrai corps et en vrai sang de Jésus. Tous les actes du service divin se célébraient en latin, langue que personne ne comprenait, pas même peut-être le prêtre lui-même. Le nombre des fêtes religieuses allait toujours en croissant. On s'adonnait de plus en plus à l'adoration des saints, de la Vierge Marie et des reliques. La confession auriculaire et l'absolution étendaient toujours davantage leur funeste influence. Lorsqu'un homme cherchait le pardon de ses péchés, on ne l'exhortait pas à la repentance, ni à la foi, ni à la conversion du cœur ; mais on lui prescrivait des jeûnes, des pèlerinages, des litanies, des flagellations et d'autres mortifica-

tions, ou bien on lui persuadait qu'avec de l'argent il pouvait racheter la peine que méritaient ses péchés (1).

Le pape se chargea de vendre l'absolution de toute espèce de crimes. Les prêtres faisaient croire qu'ils avaient plus de bonnes œuvres qu'il ne leur en fallait; c'est ce qu'on appelait des œuvres surérogatoires; c'étaient des jeûnes, des veilles, des chants de psaumes. Ils les vendaient pour de l'argent; il y avait des gens qui en achetaient pour leurs parents ou pour leurs amis décédés, afin qu'ils entrassent plus vite dans le ciel. La cour de Rome dressa une taxe du confessionnal; mais ceux qui ne pouvaient rien payer en étaient exclus. On en vint à croire que l'on pouvait avoir part aux mérites des moines seulement en revêtant le froc (2). Des princes ordonnèrent avant

(1) Il peut être intéressant de connaître les dates de l'introduction des principales innovations romaines. Le tableau suivant nous montre que le christianisme évangélique, tel que nous l'ont transmis Jésus-Christ et ses apôtres, est absolument étranger à ces aberrations. — L'institution des moines date de l'an 328 après Jésus-Christ; — la messe en latin, de l'an 394; — l'extrême-onction, de l'an 550; — la croyance au purgatoire, le signe de la croix, de l'an 593; — la consommation de l'usurpation du pape de Rome, de l'an 607; — le baisement de l'orteil de ce pape, de l'an 709; le culte des images, de l'an 715; —la canonisation et l'invocation des saints, de l'an 993; — le baptême des cloches, de l'an 1000; la croyance à la transsubstantiation imposée comme doctrine de l'Eglise, de l'an 1000; — le célibat forcé des prêtres, de l'an 1073; — les indulgences, de l'an 1119; — les dispenses à prix d'argent, de l'an 1120; — l'infernal tribunal de l'Inquisition, de l'an 1204; — la confession auriculaire exigée par les prêtres, de l'an 1215; — la fable de l'Immaculée Conception de Marie, érigée en dogme, en 1854, etc.

(2) Habit de prêtre.

leur mort qu'on les ensevelît revêtus d'habits monastiques.

Au milieu d'erreurs aussi abominables, quelles devaient être les mœurs publiques et privées ! Dès qu'on pouvait racheter tous ses péchés avec de l'argent, que devenaient les principes du juste et de l'injuste ? Les ecclésiastiques donnaient l'exemple du libertinage. L'immoralité et la luxure avaient envahi tous les rangs ; prêtres et laïques, tous s'y livraient sans honte. Aussi le concile de Bâle, tenu en 1431, avoua que toute pudeur était bannie de chez les ecclésiastiques et les autres Chrétiens. Voici comment un moine bénédictin dépeignait alors la profonde corruption de cette époque. « Les prêtres foulent aux pieds la loi ; les gouverneurs, la justice ; les anciens, la sagesse ; le peuple, la bonne foi ; les enfants, la piété filiale ; les sujets, l'amour dû à ceux qui les gouvernent. Les prélats méprisent la religion ; les moines, la dévotion ; les religieuses ne savent plus ce que c'est que la pudeur, ni les jeunes gens la chasteté. Les ministres de l'Evangile ne se livrent plus à l'étude, ni les docteurs au travail. Les écoliers ne respectent plus leurs instituteurs, ni les domestiques leurs maîtres, ni les juges la justice. Les soldats vivent dans l'indiscipline ; les bourgeois dans la discorde ; les paysans dans les querelles. Les artisans ont perdu leur habileté au travail ; les marchands n'ont aucune droiture dans leurs affaires ; les riches sont dépouillés de la charité ; les veuves de vertus, les époux de pureté et de confiance mutuelle. Christ

est banni des cœurs et regardé comme un étranger par la plus grande partie des hommes. »

CHAPITRE XXXI.

POUVOIR EFFRAYANT DES PAPES. — L'INQUISITION.

(1073-1415.)

Telle était la plaie qui dévorait les simples membres de l'Eglise romaine; c'était une plaie immense. Mais celle du chef n'était pas moins profonde. La chrétienté avait oublié depuis longtemps que le chef de l'Eglise est invisible et qu'elle ne doit avoir qu'un seul maître qui est Christ. Les évêques de Rome avaient habilement su profiter des troubles pour fonder leur pouvoir et étendre de plus en plus leur domination. Charles le Chauve, roi de France, acheta sa couronne du pape (en 840) ; d'autres princes suivirent son exemple. Quelques empereurs d'Allemagne s'efforcèrent de garantir leur empire de cet envahissement. Mais on vit monter sur le siége pontifical, en 1073, un homme qui renversa tous ces obstacles : c'était Hildebrand, connu sous le nom de Grégoire VII, fils d'un charpentier italien. Ayant su s'élever de l'état le plus abject à la dignité de pape, il entreprit de replacer l'Eglise dans un état, selon lui, honorable, en affranchissant les ecclésiastiques de toute

autorité séculière et en augmentant celle du souverain pontife. Il se mit à l'œuvre avec un zèle infatigable. Tous les autres prélats ne durent reconnaître d'autre autorité que la sienne. Il interdit la vente de bénéfices ecclésiastiques à prix d'argent ; il imposa le célibat aux prêtres afin de les délier entièrement de tout pouvoir civil et qu'ils fussent sans réserve attachés et soumis à l'Eglise. Il enleva à l'empereur le droit de confirmer les évêques nouvellement élus dans son empire, et ne laissa aux évêques et aux archevêques qu'une certaine mesure d'autorité dans leurs diocèses respectifs. En sa qualité de prétendu vicaire de Jésus-Christ, il exigea que tous les empereurs, les rois et autres princes lui rendissent hommage et obéissance, et il s'arrogea le droit de disposer à son gré de leurs Etats. En un mot, il se proclama le souverain seigneur et juge de toutes les affaires spirituelles et temporelles. Hildebrand n'était pas homme à s'en tenir à des paroles : il ne tarda pas à mettre ses projets à exécution. Henri IV, empereur d'Allemagne, ayant refusé de se soumettre aux prétentions du pape, eut avec celui-ci de vives contestations qui amenèrent une rupture déclarée. Grégoire l'excommunia, délia tous ses sujets de l'obéissance qu'ils lui devaient et exigea des princes allemands qu'ils élussent un nouvel empereur. Telle était la terreur superstitieuse qu'inspirait le pouvoir du pape, que les princes allemands se disposèrent à obtempérer aux exigences de Grégoire, et que Henri vit bien que, pour conserver sa couronne, il ne lui restait d'autre parti à prendre

que de se soumettre humblement au pape. Il se rendit donc en Italie et pria le pape, qui résidait alors au château de Canossa, de lever son ban d'excommunication. Grégoire le laissa pendant trois jours dans sa chemise de crin, les pieds nus, par un hiver âpre dans la cour du château ; ce ne fut qu'au quatrième jour qu'il lui donna audience et qu'il leva l'excommunication. Grégoire ne vécut pas assez longtemps pour accomplir tous ses projets ; il mourut en 1086 ; mais le papisme ne descendit pas avec lui dans la tombe. Les papes, malgre la diversité de leurs caractères, suivirent avec une étonnante harmonie la même ligne de conduite pour maintenir leur pouvoir.

Innocent III développa avec un déplorable succès les plans d'Hildebrand (1198-1216.) Dans le concile de Latran, qu'il convoqua, les évêques souscrivirent à toutes ses propositions. Il parlait des rois et des empereurs comme de ses serviteurs. Il les frappait de l'excommunication et prononçait l'interdit contre leurs sujets. On a de la peine à croire quelle terreur ces anathèmes répandaient parmi les peuples. Quand un pays était frappé de l'interdit, le service divin était suspendu ; tout portait une empreinte de malédiction et de douleur. On ensevelissait les morts hors des cimetières consacrés, sans aucun chant ni prière, les mariages se célébraient auprès des tombeaux ; il était défendu de se saluer dans les rues. Ce fut ainsi qu'Innocent III enleva le royaume d'Angleterre à son roi légitime, appelé pour cela *Jean sans terre :* le pape en fit présent au roi de France, puis le rendit

à Jean, lorsque ce malheureux prince eut fait soumission au pape et lui eut promis de payer un impôt annuel.

L'an 1215, au quatrième concile dit de Latran, tenu à Rome sous la présidence de ce pape, le clergé romain proclama hautement son horreur pour la liberté de conscience, et érigea en principe l'extermination de ceux qu'il appelait *hérétiques*. Voici un fragment des décrets pris par cette assemblée d'adversaires de Christ et des Chrétiens évangéliques : « Que tous les pouvoirs séculiers (les magistrats civils), de quelque charge qu'ils soient revêtus, soient avertis et amenés et, s'il le faut, contraints par censure ecclésiastique à prêter publiquement serment que, comme ils désirent être tenus et réputés pour fidèles, ainsi, pour la défense de la foi, ils s'efforceront sincèrement et selon leur pouvoir, d'exterminer (1), dans les contrées soumises à leur juridiction, tous les hérétiques désignés par l'Eglise. Que chacun, dès qu'il sera revêtu de quelque autorité, soit spirituelle, soit temporelle, soit tenu de prêter ce serment. Que si quelque seigneur temporel, requis et averti par l'Eglise (2), négligeait de purger son pays de cette pourriture hérétique, qu'il soit excommunié par le métropolitain et les autres évêques provinciaux ; et s'il refusait de satisfaire dans l'année, qu'il en soit donné avis au sou-

(1) Et non pas *éclairer*.

(2) Ce mot signifie toujours, dans le style romain, le clergé, le pape, les évêques et les prêtres.

verain pontife, afin que celui-ci délie ses vassaux du serment de fidélité envers lui, et donne son pays à des catholiques, pour que ceux-ci, après en avoir exterminé les hérétiques, le possèdent sans aucune opposition et le maintiennent dans la pureté de la foi (1). » — Aussi longtemps que les papes purent disposer de la force armée et diriger à leur gré le pouvoir des rois, ils suivirent l'exécrable maxime formulée par le pape *Innocent*, bien indigne du nom qu'il portait.

Ce fut cet Innocent III qui fonda l'affreux tribunal de l'Inquisition. La persécution fut dès lors érigée en système contre quiconque s'écartait de la foi de l'Eglise du pape; les tortures les plus barbares furent mises en œuvre avec la cruauté la plus raffinée contre de prétendues erreurs. Tout homme qui était assez téméraire pour ne pas rester attaché au symbole de l'Eglise romaine, était arrêté et traduit devant l'Inquisition. S'il ne voulait pas se rétracter on le suspendait d'abord par les pieds à deux poutres, et un dominicain lui disait : « Avoue, mon fils, avoue. » S'il persistait, on lui liait les mains et l'on attachait un énorme poids à ses pieds; on le laissait dans cet affreux supplice jusqu'à ce qu'il poussât un cri de douleur, que ses bourreaux s'efforçaient de couvrir par de bruyantes moqueries. Puis les valets recevaient l'ordre de faire jouer la corde au moyen d'une poulie pour élever et

(1) *Sacrorum conciliorum collectio*, par l'archevêque Mansi. *Venetiæ*, 1778, tome XXII, p. 987.

cent VIII eut seize enfants illégitimes pendant son pontificat. Le pape Alexandre VI fut un monstre de cruauté et de libertinage. Il mourut d'un poison qu'il destinait à quelques cardinaux. Jules II troubla, par ses guerres, l'Italie entière et plusieurs autres pays. On vit souvent deux ou trois papes à la fois se disputer la tiare (1). En un mot l'histoire entière ne nous offre aucune dynastie plus souillée d'infamies que le gouvernement des papes.

CHAPITRE XXXII.

ANSELME. — BERNARD DE CLAIRVAUX.

(1033-1153.)

On aime à détacher ses regards de l'affligeant spectacle qu'offrait alors la chrétienté, pour les arrêter sur quelques fidèles serviteurs de Dieu qui brillaient comme des flambeaux au milieu d'un siècle plongé dans le mal. Au sein même de l'Eglise romaine, on rencontrait des hommes pieux qui, sans être exempts des superstitions de leur époque, étaient de fidèles témoins de la vérité et n'avaient pas perdu le trésor de grand prix, la foi au salut gratuit en Jésus-Christ. Anselme, archevêque de Cantorbéry, et Ber-

(1) Couronne du pape.

nard, abbé de Clairvaux, étaient du nombre de ces humbles enfants de Dieu restés attachés au culte de Rome. Nous avons d'autant plus de joie à en retracer le souvenir que nous avons dû signaler en toute vérité les idolâtries du papisme.

Anselme naquit à Aoste, en Piémont, l'an 1033. Sa mère, Ermemberge, paraît avoir jeté la première, dans le cœur de l'enfant, la semence de la piété. Il éprouva de bonne heure le désir de se consacrer au service du Seigneur, et, selon l'usage de ce temps-là, d'entrer dans un ordre monastique. Son père, homme du monde, s'y opposa de toutes ses forces. Anselme, fuyant les persécutions de l'auteur de ses jours, s'expatria et parcourut pendant trois ans la Bourgogne et la France. Il s'arrêta au couvent du Bec; plus tard il se rendit à celui de Caen, en qualité de prieur. Sa réputation se répandit bientôt en Normandie, en France et en Flandre. Après la mort de l'abbé du Bec, les vœux des moines l'appelèrent à la tête de leur abbaye. Il céda, non sans quelque hésitation, à leurs désirs, et s'adonna particulièrement à la méditation de la Parole de Dieu, à l'éducation et à la conversion des moines. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, auprès de l'évêque de Cantorbéry, il fit admirer la sagesse des exhortations qu'il adressait aux personnes de tout âge et de toute condition. « Christ seul est la vérité, » disait-il sans cesse. « Christ est notre justice. » — L'an 1093, il fut élu archevêque de Cantorbéry, où il mourut l'an 1109. Quoique uni de cœur à la cour de Rome, il sut

pourtant conserver une grande indépendance de caractère et puiser toute sa force et toutes ses consolations dans la doctrine vitale de l'Evangile de Christ. La vie monastique semble avoir été pour lui l'état le plus naturel. Aussi contribua-t-il beaucoup dans le synode tenu à Westminster, en 1102, à l'établissement du célibat des prêtres, si opposé à la lettre et à l'esprit de l'Evangile.

Bernard naquit à Fontaine, village de la Bourgogne, l'an 1091. Il montra dès ses plus tendres années un goût très-prononcé pour l'étude, et, ce qui valait mieux encore, une grande piété. A l'âge de vingt-trois ans, il entra dans le couvent de Clairvaux, près de Langres, en France, et fut revêtu de la charge d'abbé. On l'appela de divers côtés à l'épiscopat; il refusa toujours par humilité et par la conviction qu'il avait que le disciple de Christ ne doit pas aspirer aux choses élevées. Mais sa réputation de piété lui attira un grand nombre de disciples. Plusieurs d'entre eux parvinrent aux plus hautes charges de l'Eglise : l'un d'eux, Eugène (1), étant devenu pape, Bernard lui écrivit une excellente lettre dont nous aimons à consigner quelques fragments : « N'exige rien de l'Eglise pour toi, » lui disait-il; « mais si tu y es appelé, donne plutôt » ta vie pour elle. Christ t'a envoyé pour servir et » non pour être servi. Un successeur de saint Pierre » doit mettre en pratique ce divin précepte : Paissez » le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant

(1) Eugène III.

» sur lui, non par contrainte, mais volontairement; » non pour un gain déshonnête, mais par affection; » non comme ayant la domination sur les héritages » du Seigneur, mais en vous rendant les modèles du » troupeau (1). Quoique je doive maintenant te » donner le nom de *père*, je ressens cependant pour » toi tout l'amour et toute la sollicitude d'un père » pour son enfant. Lorsque je pense à ton élévation, » je crains une chute. Souviens-toi que tu es le suc- » cesseur de l'apôtre qui a dit : « Je n'ai ni or ni » argent (2). » Oh! puissé-je voir avant que je meure » l'Eglise de Dieu telle qu'elle était dans les premiers » temps, où les apôtres jetaient leurs filets non pas » pour amasser de l'argent et de l'or, mais pour » amener les âmes à Jésus-Christ! »

Plût à Dieu que tous les papes eussent eu de pareils conseillers et qu'ils eussent suivi ces sages et pieux avis! Eugène accueillit ceux de Bernard avec gratitude, et l'humble moine lui écrivit encore cinq lettres remplies des plus excellentes doctrines.

Ecoutez comment Bernard de Clairvaux dépeignait le clergé de son temps. « Regardez ces prélats, comme » ils marchent; vous les prendriez plutôt pour l'Epouse » (l'Eglise) qui a ses habits de noce, que pour ses » amis et ses gardiens. D'où leur vient cette grande » abondance de toutes choses, cet éclat de leurs » habits, ce luxe dans leurs meubles et leur table, » cet amas de vases d'or et d'argent, si ce n'est des

(1) 1 Pierre, V, 2, 3. — (2) Actes, III, 6.

» biens de l'Epouse, épouse qu'ils laissent pauvre, » nue, misérable, Epouse qu'ils devraient orner et » qu'ils dépouillent, qu'ils devraient garder et qu'ils » ruinent, qu'ils devraient défendre et qu'ils pros- » tituent; troupeau qu'ils devraient paître et qu'ils » dévorent? Où est, parmi eux, celui qui ne veille pas » plus à vider les bourses de ceux qui sont soumis à » ses soins qu'à les purifier de leurs vices? Où est » celui qui, par ses prières, apaise la colère du Sei- » gneur et annonce au peuple une année de récon- » ciliation et de pardon? Mais en vain nous arrêtons- » nous à parler de ces désordres : ceux qui en sont » coupables ne nous écoutent pas. Si je prends la » liberté de leur en écrire mon sentiment, ils ne » daigneront pas lire mes lettres, ou, s'ils les lisent, » ils se fâcheront contre moi, au lieu de se fâcher » contre eux-mêmes. Laissons donc là ces hommes » incorrigibles qui ne cherchent l'Epouse que pour » la vendre. »

C'est avec douleur que nous pensons qu'un homme tel que Bernard de Clairvaux attaquait dans ses prédications les Chrétiens appelés Vaudois, qu'il ne connaissait point. S'il eût connu leurs doctrines, leur foi, leur sainte conduite, se fût-il élevé contre eux? Faisons donc une juste part aux préjugés de l'ignorance, à la difficulté des communications dans ce temps-là, et nous trouverons dans Bernard, moine, un enfant de Dieu qui a vécu de la vie de Christ. Qui pourrait dire qu'il n'y eût pas, dans ces siècles d'apostasie presque générale, plusieurs âmes qui pouvaient en-

core démêler, à travers toutes les erreurs de Rome, la vérité qui sauve?

Bernard entra dans le repos des cieux, l'an 1153, âgé d'environ soixante-trois ans. Cent soixante couvents lui doivent leur origine. Celui de Clairvaux comptait de son vivant sept cents moines. Avant lui, il portait le nom de Cistercien; après sa mort, son ordre fut appelé de son nom, Bernardin. Peu avant de mourir il disait : « Il y a trois choses qui font toute » mon espérance : l'amour de Dieu en Jésus-Christ, » par lequel il m'a adopté comme son enfant; la » certitude du pardon et le pouvoir qu'a le Seigneur » d'accomplir pleinement ce pardon. C'est là le triple » lien qui ne peut être rompu et que le Seigneur » nous tend depuis le ciel sur la terre et par lequel » il nous introduit dans les parvis éternels. »

Ce pieux serviteur de Dieu, que nous ne quittons qu'à regret, avait une profonde connaissance des saintes Ecritures et dédaignait toutes les subtilités oiseuses des docteurs contemporains. Son cœur était navré de douleur à la vue des errements où l'Eglise romaine était tombée; mais il restait attaché à cette Eglise, parce qu'il croyait qu'elle avait encore retenu le vrai fondement qui est Christ. A ses yeux, les jeûnes, les actes de pénitence n'étaient point des voies de salut, mais des œuvres dont il fallait s'acquitter et que l'on pouvait accomplir par la foi en l'amour de Christ. Ainsi Luther a dit : « Si jamais il » y a eu un moine pieux et craignant Dieu, c'est bien » saint Bernard que je mets au-dessus de tous les

» moines et de tous les prêtres de la terre. Je n'ai » certainement rien lu de pareil à ses écrits. »

CHAPITRE XXXIII.

LES VAUDOIS : LEUR DOCTRINE, LEUR VIE.

(1073-1170.)

Nous avons déjà fait connaissance des Vallenses, qui servaient dans la paix leur Sauveur, au sein des Alpes italiennes. Ce n'était pas là seulement qu'étaient des Chrétiens fidèles, s'élevant en témoignage contre les erreurs de l'Eglise de Rome et condamnant par leur parole et par leur conduite les criminelles usurpations des papes : l'histoire nous apprend qu'il y avait en plusieurs autres lieux des confesseurs de la vérité. On les appelait ordinairement *Vaudois*. Cependant le nom de Vallenses était plus particulièrement appliqué aux Chrétiens évangéliques de l'Apennin : tandis que celui de *Valdenses* ou *Vaudois*, qui avaient la même foi que les premiers, était en général donné aux habitants du sud de la France. Au onzième siècle on disait déjà en proverbe dans l'Eglise romaine : « C'est un vaudois, il mérite donc la mort (1). » Un

(1) Il existe encore, dans le patois de quelques portions de la Suisse, une expression conservée intacte depuis cette époque : *lè on vauda*,

peu plus tard, le prieur de Turin, un de leurs plus ardents persécuteurs, disait à leur sujet : « On ne » peut déterminer l'origine de cette secte : il est ce- » pendant reconnu qu'elle ne remonte pas au delà » du neuvième siècle. » Un autre de leurs adversaires la fait remonter au sixième ou au septième siècle ; il croit que la secte des Vaudois (comme il l'appelle) eut pour fondateur un homme nommé Pierre qui vivait dans le pays de *Valdi*. Il est encore une autre version, mais qui ne contredit point les précédentes : c'est que les Albigeois, dont les principes étaient les mêmes que ceux des Vaudois, se détachèrent de l'Eglise romaine vers l'an 409, lorsque Alaric, roi des Goths, fixa sa résidence à Toulouse. Enfin voici comment s'exprime un de leurs principaux ennemis, au treizième siècle, et qui avait été précédemment un de leurs docteurs : « La secte des » Vaudois est la plus ancienne de toutes. Quelques- » uns assurent qu'elle date depuis Sylvestre Ier ; » d'autres prétendent qu'elle remonte aux temps » apostoliques. » Cette opinion est confirmée par un archevêque de Turin, aussi violent adversaire des Vaudois : « Il faut, » dit-il, « que Dieu ait eu de » puissantes raisons pour permettre à cette secte de » subsister depuis tant de siècles, et cela malgré les » efforts de toutes sortes de personnes armées du » plus grand pouvoir, qui ont vainement cherché, en

onna vaudaise, pour dire : *c'est un homme de rien, une méchante femme*.

» divers temps, à l'extirper. Ces sectaires ont tou-
» jours triomphé ; rien n'a pu les détruire. » Ce même écrivain attribue l'origine des Vaudois à un certain Léon, homme d'une grande piété, qui vivait du temps de Constantin le Grand, et qui se serait séparé de Sylvestre Ier, alors évêque de Rome, à cause de l'horrible ambition de ce prélat. Notre auteur ajoute que Léon se retira dans une contrée reculée, suivi d'un grand nombre de Chrétiens.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner la tradition répandue parmi les Vaudois, qui prétendent que ce sont les apôtres eux-mêmes qui ont fondé leur Eglise : on pourrait nous accuser d'esprit de parti. Il nous suffit de dire que leurs plus grands ennemis admettent que l'Eglise des Vaudois remonte aux siècles apostoliques : c'est, à nos yeux, une preuve évidente que le Seigneur s'est conservé un peuple au milieu des plus épaisses ténèbres, et que, tout comme aux jours d'Elie le prophète, il y avait toujours les sept mille qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal.

Ces fidèles témoins de la vérité portaient différents noms selon le pays et le temps où ils vivaient : on les appelait Albigeois, Léonistes, Picards, Arnoldistes ou les pauvres de Lyon. Au douzième siècle, on les nommait, en Allemagne, Cathari ou Cazarer (1), c'est-à-dire *purs*, parce qu'ils voulaient se garder purs des souillures et des abus de l'Eglise

(1) Du mot grec *katharos*, pur. C'est de ce mot que les Allemands ont fait celui de *ketzer*, hérétiques.

romaine. En Angleterre ils étaient connus sous le nom de Lollards, depuis qu'un fidèle de ce nom (qui fut brûlé à Cologne comme hérétique) eut prêché dans ce royaume les pures doctrines de l'Evangile. Au quatorzième siècle, on comptait plus de quatre-vingt mille Cathari ou Vaudois en Bohême et en Autriche. Vers le même temps on en trouvait en France, en Italie, en Sicile, en Dalmatie, dans la Croatie et l'Esclavonie, à Constantinople, en Grèce, dans la Bulgarie, dans la Livonie et la Pologne, en Flandre, en Angleterre et en Espagne. Leur séparation de l'Eglise romaine était plus ou moins tranchée. Au douzième siècle, les Albigeois formaient une Eglise fort nombreuse et tout à fait en dehors du papisme ; d'autres y restaient attachés extérieurement par crainte des persécutions ou par défaut de lumière. Il y avait naturellement entre eux divers degrés de connaissance et de fidélité, et quelques divergences de vue sur tel ou tel point de doctrine; mais ils étaient unanimes dans leur opposition aux erreurs du papisme. Voici un abrégé de la confession de foi des Vaudois du midi de la France; il nous fera mieux connaître les erreurs de l'Eglise romaine :

1° « Nous confessons que tout ce qui a rapport au salut doit être puisé dans les saintes Ecritures et non dans aucun ouvrage d'homme. 2° Il n'y a qu'un seul médiateur; c'est pourquoi nous ne devons pas invoquer les saints. 3° Nous regardons le purgatoire comme une fable. 4° Nous n'admettons que deux sacrements : le baptême et la sainte cène. 5° Nous

rejetons la messe et les prières pour les morts. 6° Nous rejetons les jours de fêtes, de jeûne, établis par les hommes, les ordres et institutions monastiques, les pèlerinages, et en général toutes les cérémonies religieuses qui ne sont pas prescrites par la Parole de Dieu. 7° Nous regardons comme une usurpation la suprématie du pape de Rome sur les autres évêques et ses prétentions sur le pouvoir civil; mais nous admettons les charges des évêques, des prêtres et des diacres. 8° Nous croyons que l'Ecriture prescrit l'administration de la cène sous les deux espèces. 9° L'Eglise romaine est cette Babylone qui est décrite dans l'Apocalypse de saint Jean; le pape est l'Antichrit et la source de toutes les erreurs où est plongée son Eglise. 10° Nous rejetons le trafic des indulgences et le célibat des ministres de l'Evangile. 11° Nous croyons que l'Eglise de Christ se compose de ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui en comprennent le véritable sens, et que c'est à cette Eglise que Jésus a remis les clés; aussi elle peut et elle doit chasser les loups de son sein et appeler de bons et fidèles bergers dont elle entend la voix et qui lui administrent les sacrements. »

Comme on le voit, les Vaudois, vrais Chrétiens primitifs, ne puisaient leurs croyances que dans l'Ecriture; chaque jour ils en nourrissaient leur cœur, priant et psalmodiant à Dieu au milieu même de leurs travaux. Les plus simples d'entre eux avaient une grande connaissance du Livre de vie; plusieurs savaient par cœur des livres entiers de la Bible. Cha-

que chef de famille exerçait dans sa maison un sacerdoce chrétien. Le père élevait ses fils, la mère ses filles, dans la discipline du Seigneur. Presque tous les Vaudois savaient lire et écrire, ce dont plusieurs prêtres romains étaient incapables. Leur conduite était simple, sobre et irréprochable; leur conversation était toujours assaisonnée de la Parole de Dieu. Ils vivaient du travail de leurs mains; l'humilité, la chasteté, la charité, étaient leurs plus beaux ornements. Ils s'appelaient toujours du doux nom de frère et de sœur. Fidèles et soumis aux lois, ils s'attiraient tellement la confiance de leurs voisins, que les nourrices et les domestiques vaudois étaient fort recherchés. Un de leur plus ardents adversaires, Sancho Reiner, ne leurs reprochait pas autre chose sinon que leur secte était la plus ancienne, et qu'ils étaient répandus en tout lieu. Il ajoutait que ces Vaudois avaient une grande apparence de piété, et ne haïssaient que les prêtres et l'Eglise de Rome; tandis que toutes les sectes s'étaient rendues abominables par leurs doctrines blasphématoires.

Les Vaudois entretenaient de leurs propres deniers leurs pauvres, leurs prédicateurs et leurs missionnaires; car il existait entre eux une véritable communion d'esprit, marque certaine que la vie de Christ régnait dans leur Eglise. Leurs pasteurs avaient coutume d'envoyer des évangélistes dans tous les lieux où ils avaient des frères, lieux dont ils avaient soin de tenir un compte exact. Ces missionnaires parcouraient deux à deux les Eglises. A leur arrivée dans

une ville ou dans un village, ils se rendaient chez leurs frères, dont ils reconnaissaient les maisons à certains signes placés à la porte ou sur les toits. Ils les fortifiaient en les entretenant de la Parole de Dieu, les encourageaient à endurer les persécutions, priaient avec eux et imposaient les mains aux laïques appelés à l'office d'anciens ou de diacres, chargés de l'administration des sacrements et de la prédication de la Parole. On appelait ces évangélistes *passageni* ou passagers, à cause de leur vie ambulante.

Un missionnaire vaudois allant de Cologne à Milan pouvait chaque soir être logé chez quelqu'un de ses frères, preuve certaine que les Vaudois étaient répandus sur presque tous les points. Ils entretenaient les uns avec les autres une correspondance très-active, et avaient pour cela des maisons de confiance à Gênes, à Florence, à Venise et ailleurs, lesquelles étaient comme autant de bureaux de poste pour les lettres et les messagers des Vaudois. Ces communications contribuaient puissamment à les affermir dans la foi et dans la piété.

CHAPITRE XXXIV.

PIERRE DE BRUIS. — HENRI. — WALDO. — PERSÉCUTION DES VAUDOIS.

(1050-1393.)

Il y eut donc de tout temps de fidèles témoins de

la vérité. Détachés des erreurs de Rome, se nourrissant du pur aliment de la Parole de vie, ils continuèrent, dans les siècles les plus ténébreux, cette longue chaîne des disciples de Christ. Flétris du nom d'hérétiques, poursuivis par de puissants adversaires, ils transmirent aux générations suivantes le bon dépôt de la foi. Parmi ces vrais héritiers de l'Eglise apostolique, au douzième et au treizième siècle, figurent, avec les Vaudois dont nous venons d'esquisser l'origine, trois hommes qui ont travaillé avec de grandes bénédictions dans la vigne du Seigneur : Pierre de Bruis, Henri et Waldo.

Pierre de Bruis était né, vers le milieu du onzième siècle, dans l'une des vallées vaudoises du Dauphiné, province confinant au Piémont. Il répandit la saine doctrine évangélique dans le Dauphiné, la Provence, le Languedoc et la Gascogne. Après vingt ans de travaux, il fut arrêté comme hérétique et condamné à la peine de mort par les agents du pontife de Rome. Il fut brûlé à Saint-Gilles, en Languedoc, l'an 1126.

Bruis avait pour compagnon d'œuvre Henri, Italien d'origine. Après avoir évangélisé quelque temps ensemble, ils crurent convenable d'étendre le champ de leurs travaux. Pendant que Bruis parcourait le Dauphiné et la Provence. Henri, traversant le Jura, se rendit sur les bords du Léman, à Lausanne, plongée, comme presque tout le reste de l'Europe, dans de profondes ténèbres. Quelques grains de la bonne semence furent jetés dans l'Helvétie, et de là le missionnaire passa, vers l'an 1110, dans Le Mans (Sar-

the). L'évêque Héribert lui permit de prêcher dans les temples. Le peuple accourait en foule; mais plus le peuple goûtait les paroles du messager de l'Evangile, plus aussi un clergé ignorant et corrompu voyait que son autorité allait en diminuant. Henri reçut bientôt l'ordre de se taire et de partir. Du Mans, il alla à Poitiers, puis à Bordeaux, à Toulouse, proclamant partout quelques-unes des vérités de l'Evangile qui mettaient à découvert les erreurs de Rome. En 1134, l'archevêque d'Arles le fit arrêter et conduire au concile de Pavie, qui le condamna comme hérétique.

Après quelque temps d'emprisonnement, Henri est relâché, parcourt le midi de la France, et rencontre un adversaire qu'on déplore de voir marcher sous une telle bannière, saint Bernard, abbé de Clairvaux. Le fidèle évangéliste tombe de nouveau entre les mains des prêtres. L'évêque de Toulouse le fait jeter dans les fers (1147), puis conduire au concile de Reims, qui le condamne comme hérétique. Henri meurt en prison, après avoir consacré plus de quarante ans au service de Jésus-Christ.

Pierre Waldo était un riche marchand de Lyon qui, dès l'an 1170, médita beaucoup les saintes Ecritures et se sentit pressé de faire part aux autres du précieux trésor qu'il y sut découvrir. Après avoir distribué tout son bien aux pauvres, il traduisit en français une partie de la Bible et des écrits des Pères de l'Eglise, et les répandit autant qu'il le put parmi le peuple. Il instruisit dans la pure doctrine de l'Evan-

gile sa famille, ses proches et tous ceux qui venaient le visiter, en les exhortant à vivre dans la sainteté. Plus il pénétrait dans l'intelligence des Ecritures plus il reconnaissait la profondeur de la décadence et des erreurs de l'Eglise dominante; plus aussi il élevait la voix pour les signaler.

Un tel champion de la vérité devait attirer les regards de l'adversaire. Dès que le pape Alexandre III eut appris que Pierre Waldo prêchait contre le papisme, il l'excommunia lui et ses adhérents. Waldo prit la fuite, et se retira en Picardie, et, bien que poursuivi de lieu en lieu, il prêchait partout avec de grandes bénédictions. Il termina sa course en Bohême par une mort tranquille. Ceux qui avaient cru par son moyen furent dispersés, comme étant le sel de la terre, dans tous les lieux de la chrétienté, et rencontrèrent çà et là d'anciens Vaudois qu'ils fortifièrent dans la foi. C'est ainsi que cette première persécution des Vaudois servit, comme celle du temps d'Etienne, à répandre au loin la semence de l'Evangile. De la petite pépinière de Lyon sortirent des milliers de plantes fertiles qui ornèrent cent jardins dans toute l'Europe.

Ces fidèles propagateurs de la foi primitive virent dans bien des lieux la semence porter ses fruits. Des ecclésiastiques, des nobles, des laboureurs, des gens de toutes les conditions ouvrirent les yeux à la lumière. La croyance au purgatoire, au sacrifice de la messe, l'adoration de la croix, les prières pour les morts, furent rejetées par un grand nombre d'âmes, qui re-

tournèrent aux vivifiantes doctrines du salut. Ces Vaudois, ces Pétrobrusiens, ces Henriciens, ces Albigeois (comme on les appelait ironiquement, du nom de ceux qui leur avaient annoncé la vérité, ou de celui des lieux où le pur Evangile prenait le plus de racine), ces Chrétiens apostoliques furent constamment une source d'angoisse et un objet de haine pour l'Eglise de Rome. Mais les plus sanglantes persécutions dirigées contre eux ne purent les détruire. En 1209, le pape Innocent III proclama une croisade contre les Albigeois et promis une indulgence plénière à quiconque voudrait y prendre part. Trois cent mille hommes, commandés par le comte Simon de Montfort, couvrirent pendant plusieurs années le pays des Albigeois. C'était à Toulouse, où le comte Raymond les protégeait, que ces fidèles étaient le plus nombreux. Louis VIII, roi de France, prit aussi les armes contre eux; Avignon fut détruit; tout fut mis à feu et à sang; en Picardie trois cents villages et châteaux furent réduits en cendres. On ne peut se faire une idée de la perfidie et de la basse cruauté dont ces braves confesseurs de la vérité furent victimes. La première persécution dura vingt ans et fit périr près d'un million de Vaudois.

Pendant que la France se couvrait du sang de ses enfants, les Vaudois habitant d'autres contrées, surtout en Italie et en Espagne, se voyaient exposés à toutes les horreurs de l'Inquisition. La plupart souffrirent le martyre du bûcher. C'était toujours le même Innocent III qui ordonnait ces massacres. Le

nombre des prisonniers était si grand que les cachots ne pouvaient plus les contenir et qu'il n'était plus possible de pourvoir à leur entretien.

Nous citerons quelques traits de ces guerres contre les Vaudois, afin de mieux apprendre à connaître ces fidèles Chrétiens et leur barbares ennemis. La garnison de Menerbe, sur les frontières de l'Espagne, était composée de Vaudois; le manque d'eau la contraignit à se rendre au légat du pape. Alors un prêtre romain se chargea de les engager à se soumettre à l'évêque de Rome. Mais dès qu'il eut commencé à les haranguer dans ce but, les Vaudois lui déclarèrent que toutes ses peines étaient inutiles. Là-dessus le comte de Montfort et le légat firent allumer un grand bûcher dans lequel cent quarante personnes des deux sexes furent jetées vivantes. Ces bienheureux martyrs chantaient des cantiques à la gloire de Dieu et le bénissaient de ce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Christ. Ils déclarèrent solennellement au comte qu'au jour des rétributions, lorsque les livres seraient ouverts, il ne pourrait subsister devant la justice de Dieu à cause de sa cruauté. De toute la population de Menerbe, il n'y eut que trois femmes qui, cédant aux instances des papistes, renièrent leur foi.

Les fidèles Vaudois rappelaient, par leur constance au milieu des persécutions, les beaux jours de la primitive Eglise. Des soldats inhumains ayant saisi un vieillard sexagénaire, lui lièrent les mains derrière le dos et l'attachèrent sur un banc; puis ils lui mi-

rent sur le ventre un scarabée couvert d'un vase ; de sorte que l'insecte pénétra jusqu'à ses entrailles et le fit mourir dans d'atroces douleurs. Un autre Vaudois, nommé Catelin Girard, montra aussi la plus admirable fermeté en face de la mort. Etant déjà lié au poteau pour être brûlé, il demanda à ses bourreaux de lui donner deux pierres, et dit, en les tenant dans ses mains : « Lorsque j'aurai mangé ces » cailloux, vous me verrez renoncer à la foi pour laquelle je meurs. » Puis il les rejeta loin de lui et entra dans le séjour de l'éternelle paix. Un ancien, nommé Arnold, fut conduit au bûcher avec neuf autres Vaudois, dont deux femmes. Leurs corps étaient déjà à moitié brûlés, lorsque Arnold les exhortait de la voix et plaçait ses mains à moitié rôties sur leurs têtes en disant : « Demeurez fermes dans la foi, car » vous serez aujourd'hui avec Laurent en paradis (1). » Raymond, comte de Toulouse, ne put s'empêcher de dire : « Je sais que je perdrai bientôt mes Etats et » mes sujets à cause de ces braves gens, mais je suis » prêt, non-seulement à me voir chasser de mon pays, » mais aussi à donner ma vie pour eux. »

Comme on le voit, les saines doctrines de l'Evangile avaient trouvé des défenseurs sur divers points de l'Europe : en Italie, en Piémont, en France, en Helvétie, en Angleterre, en Allemagne. Mais c'était surtout dans les vallées des Alpes et dans le midi de la France qu'elles avaient porté le plus de fruit. Les

(1) Laurent ou Laurence, voyez page 60.

chrétiens Vaudois occupèrent d'abord, du côté de la France, les vallées de Freyssinière, de Barcelonnette et de Vallouise : du côté du Piémont, celles du Pô, d'Angrogne, de Luzerne, de Saint-Martin et de Pragéla. Ceux de Vallouise commencèrent à être persécutés en 1238. On voit, par les registres d'Embrun, au quatorzième siècle, qu'on assignait régulièrement quelque somme d'argent « pour persécuter les Vaudois, » comme si ces atrocités étaient devenues une partie du service public. En 1348, l'archevêque d'Embrun fit raser une maison, en Vallouise, qu'un Vaudois avait achetée plus de cinq cents ans auparavant pour la consacrer au culte. Douze victimes de l'intolérance romaine furent saisies, conduites devant la cathédrale d'Embrun, la tête rasée, les pieds nus, une corde au cou; puis ces bienheureux captifs furent brûlés vifs.

Un inquisiteur, nommé Borelli, obtint du pape Grégoire XI des lettres adressées au gouverneur du Dauphiné, au comte de Savoie et au roi de France, pour engager ces princes à extirper des Alpes l'hérésie. La vallée de la Durance, Freyssinière, le Queyras et Vallouise furent, durant quinze ans, le théâtre des plus sanglantes persécutions. En mai 1393, quatre-vingts personnes de Freyssinière et d'Argentière subirent la peine du feu. Cent cinquante victimes, arrachées à Vallouise, furent dévouées au bûcher, et leurs biens devinrent la proie de l'évêque et des inquisiteurs. Les survivants, en petit nombre, ne furent pas infidèles à la foi de leurs pères. Ces Eglises éparses,

fortifiées par les orages, se préparèrent à souffrir de nouvelles persécutions.

CHAPITRE XXXV.

SUITE DES PERSÉCUTIONS DES VAUDOIS.

(1250-1532.)

Vers l'an 1400, les persécuteurs se jetèrent, au cœur de l'hiver, dans la vallée de Pragéla, en Piémont. A la vue de ces barbares, maîtres de leurs cavernes, les Vaudois s'enfuirent sur les hautes Alpes; les mères portaient leurs petits enfants dans leurs berceaux et conduisaient par la main ceux qui pouvaient marcher. Plusieurs périrent, soit par l'épée, soit par la faim. Cent quatre-vingts enfants furent gelés dans leurs berceaux; la plupart des mères de famille périrent bientôt après. A Vallouise, quatre cents furent étouffés dans leurs berceaux, ou dans les bras de leurs mères privées de vie, par la fumée d'un grand feu qu'on avait allumé à l'entrée de la grotte où ils s'étaient retirés. Les Vaudois de Pragéla et de Freyssinière, échappés à cet affreux massacre, se mirent sur la défensive, attendirent l'ennemi dans un défilé et le forcèrent à la retraite.

Vers l'an 1250, l'Inquisition exerça toutes ses cruautés contre les Vaudois d'Allemagne; mais ils re-

tinrent ferme leur profession : leurs docteurs déclaraient ouvertement que le pape était l'Antichrist et que si Dieu ne les avait pas envoyés en Allemagne pour y prêcher l'Evangile, les pierres mêmes l'auraient fait. « Nous ne prêchons pas un faux Evangile, » disaient-ils, « mais nous annonçons la rémission des péchés, telle que le Seigneur l'a enseignée dans sa Parole. »

Vers l'an 1330, un inquisiteur nommé Eckard, moine dominicain, leur fit endurer beaucoup de maux. Après avoir exercé contre eux toutes sortes de cruautés, sa conscience se réveilla et il chercha à découvrir les motifs de la séparation des Vaudois. Ceux-ci saisirent avec joie cette occasion de confesser leur foi. L'inquisiteur Eckard fut éclairé du Seigneur, s'unit à Christ, se joignit au peuple de Dieu et prêcha, comme l'avait fait Paul, cet Evangile qu'il avait tant persécuté. Eckard fut persécuté à son tour : ainsi s'accomplit toujours cette parole de l'Apôtre : *Tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ souffriront persécution* (1). Eckard fut brûlé vif à Heidelberg.

Nous pourrons nous faire une idée de l'aveuglement des ennemis du pur Evangile, par l'extrait suivant d'une lettre que l'un des plus modérés d'entre eux écrivait au pape : « Je sais, » disait-il, « que la populace, dans un excès de zèle et sans notre consentement, a saisi et fait périr dans les flammes

(1) 2 Tim., III, 12.

quelques-uns de ses sectaires. Ils montent sur le bûcher non-seulement avec patience, mais avec une grande joie. Je voudrais bien connaître, saint Père, d'où peut leur venir une telle fermeté, puisque ce sont des enfants du diable. » Que ce langage ne nous surprenne pas : les Vaudois furent persécutés non-seulement par des papes impies et par des princes aveuglément soumis au pontife de Rome, non-seulement par les membres corrompus du clergé et par une populace abrutie, mais aussi par un homme tel que le pieux Bernard de Clairvaux, dont nous avons déjà parlé. Quelle épreuve, pour la foi de ces fidèles Chrétiens, de compter parmi leurs persécuteurs un homme tel que Bernard, que toute la chrétienté regardait comme un oracle!

Les bûchers de l'Inquisition brûlèrent jusqu'à l'an 1488; dès lors le pape Innocent VIII jugea plus convenable de recourir à la force des armes. On leva une armée de dix-huit mille hommes contre les Vaudois; il s'y joignit un grand nombre de catholiques romains du Piémont, attirés par l'espoir du pillage. Mais les Vaudois, armés d'arbalètes et de boucliers de bois, occupèrent tous leurs défilés et repoussèrent l'ennemi, pendant que leurs femmes et leurs enfants étaient agenouillés pour implorer la protection de Dieu sur son peuple. Philippe, duc de Savoie, fut assez juste pour ne pas envisager comme une rébellion ce qui n'était qu'une légitime défense, et leur accorda une amnistie générale. On lui avait dépeint les Vaudois comme des espèces de monstres : leurs enfants, di-

sait-on, naissent noirs et velus, avec quatre rangées de dents; mais s'en étant fait amener quelques-uns à Pignerol, il se convainquit de ses propres yeux qu'on ne lui avait débité que des fables sur leur compte; dès lors il se déclara leur protecteur. Mais il paraît qu'il n'eut pas assez de pouvoir pour accomplir ses bonnes résolutions à leur égard; car la persécution dura jusqu'en 1532. Vers ce temps-là, les Vaudois du Piémont commencèrent à célébrer publiquement leur culte; le gouvernement en prit ombrage et appuya énergiquement toutes les mesures intolérantes et vexatoires des agents du pape. Mais les Vaudois se défendirent avec courage et succès : les prêtres romains durent évacuer le pays; la messe fut bannie des vallées du Piémont. La Bible entière fut imprimée en langue vulgaire : progrès immense, puisqu'en 1525 ils n'avaient eu qu'une traduction du Nouveau Testament et quelques livres de l'Ancien en langue vaudoise; encore n'étaient-ce que des manuscrits.

On les avait aussi calomniés auprès de Louis XII, roi de France. En 1501, la cour de Rome, d'où partait toujours le mot d'ordre des persécutions contre les vrais Chrétiens, sollicita ce prince à faire une croisade contre les Vaudois du midi de ce royaume. Ce bon prince se fit informer non de leurs croyances, mais de leurs mœurs. Les rapports qu'on lui présenta les dépeignant comme des hommes d'une conduite réellement chrétienne et comme des sujets paisibles, le roi s'écria : « Ils sont meilleurs Chrétiens que

nous. » Il fit aussitôt casser les procédures que des seigneurs fanatiques et d'aveugles évêques avaient commencées contre ces fidèles disciples de Christ.

Les traits que nous venons de tracer des Eglises vaudoises suffisent pour nous convaincre qu'elles méritaient aussi bien le nom d'Eglises évangéliques que celles que la Réformation a fait naître. Des milliers d'entre eux, après avoir scellé de leur sang leur foi en Christ, chantent maintenant les louanges de l'Agneau. Nos frères qui ont cru avant nous, nous offrent un beau modèle à suivre. Quoique morts, ils parlent encore.

CHAPITRE XXXVI.

HISTOIRE DES FRÈRES DE BOHÊME.

(863 - 1394.)

La Bohême reçut l'Evangile de la Grèce au neuvième siècle. Deux moines, Cyrille et Méthodius, originaires de Thessalonique, furent envoyés, en 863, de Constantinople en Bulgarie pour y prêcher Jésus-Christ. La sœur du roi de Bulgarie avait appris à connaître l'Evangile, pendant qu'elle était captive à Constantinople. De retour dans sa patrie, elle avait obtenu de son frère qu'il invitât des missionnaires de cette ville à se rendre auprès de lui. C'est ainsi que les

messagers de la Bonne Nouvelle eurent facilement accès à la cour du roi de Bulgarie. On dit que Méthodius était un peintre fort habile et que son talent lui concilia bientôt l'amitié du roi, qui l'invita un jour à peindre le sujet le plus effrayant qu'il lui fût possible. Méthodius, n'oubliant pas l'objet de sa mission, représenta le jugement dernier : ce tableau produisit un tel effet sur le roi, que, saisi d'une sainte frayeur, il résolut de se faire baptiser. L'exemple du prince trouva beaucoup d'imitateurs parmi ses sujets. Dès lors le christianisme se répandit bientôt dans tout le pays. Les deux missionnaires parcoururent la Bohême et la Moravie, où ils prêchèrent avec tant de succès, que Borzivoy, duc de Bohême, demanda le baptême, en 867, et qu'une nombreuse communauté chrétienne se forma dans les deux pays. Membres de l'Eglise grecque, ces évangélistes n'admettaient ni l'autorité du pape de Rome ni les erreurs du culte papiste. Dans les siècles suivants, la papauté fit tous ses efforts pour s'établir en Bohême : un évêque romain y fut établi, et les Eglises grecques du pays, tout en conservant leur liberté, coururent de grands dangers, exposées qu'elles étaient à la séduction et aux coups de l'intolérance. Elles furent puissamment soutenues, dans cette périlleuse lutte, par l'arrivée des Vaudois chassés de France, vers la fin du douzième siècle, et qui fondèrent en Bohême plusieurs Eglises qui avaient leurs règlements et leurs ministres particuliers, et entretenaient de douces communications avec leurs frères d'Italie. Mais dès le milieu

du quatorzième siècle on ne toléra dans ce pays que la religion romaine; tout autre culte fut interdit. Les Bohémiens attachés au rite grec, contraints de se cacher pour servir le Seigneur, s'assemblaient en secret dans leurs maisons, dans les forêts et les cavernes et au milieu des plus grands périls. Plusieurs d'entre eux furent arrêtés, battus, pillés ou mis à mort; aussi n'osèrent-ils bientôt plus se rendre à leurs assemblées religieuses qu'en armes et en grandes troupes. Quelques-uns de leurs prédicateurs remportèrent la couronne du martyre. Nous ne citerons que Conrad Stiekna de Prague, Jean Mielecz de Moravie et Mathias Janowsky. Ce dernier, qui mourut en 1394, prédit un jour à Wenzel, roi de Bohême, en présence de plusieurs nobles, les guerres de religion qu'il y aurait en Bohême et les difficultés que son successeur Sigismond rencontrerait; il lui annonça la mort précoce de son fils et le gouvernement heureux, mais court, de la famille de Kunslad. « Sous le règne de cette maison, » continua-t-il, « on verra s'élever un peuple faible et sans armes, animé d'un grand zèle pour la vraie religion et qui s'accroîtra d'autant plus qu'il sera opprimé par ses ennemis. Mais un seul d'entre vous vivra assez longtemps pour être témoin de ces choses. » Celui dont il parlait était Wenceslas, qui parvint à un âge avancé et qui racontait souvent cette prédiction aux Frères. Peu de temps avant sa mort, Janowsky écrivit une prédiction semblable dans son livre sur l'Antichrist.

CHAPITRE XXXVII.

WICLEFF. — JEAN HUSS.

(1324-1415.)

Le plus éminent des prédicateurs de l'Evangile en Bohême fut Jean Huss, pasteur et professeur à Prague. En méditant avec soin les saintes Ecritures, il avait reconnu plusieurs des erreurs de l'Eglise romaine : le Seigneur l'amena à une pleine connaissance de la vérité, en lui faisant parvenir les écrits d'un docteur anglais nommé Jean Wicleff.

Wicleff naquit l'an 1324 ; c'était un homme connu par sa profonde piété et par son grand savoir. Il s'élevait avec force et courage contre les moines mendiants, les usurpations des papes et les grossiers abus de l'Eglise romaine. Il traduisit toute la Bible en anglais et en recommanda la lecture. Après avoir eu à lutter avec le clergé, il mourut en paix l'an 1384. Ses écrits furent en grande bénédiction dans son pays et ailleurs. Vingt-huit ans après sa mort, Wicleff fut condamné comme hérétique au concile de Constance, en 1414 ; le pape fit exhumer et brûler ses dépouilles mortelles. Mais à quoi servit un tel acte de fanatisme? Les doctrines de Wicleff, qui étaient celles de l'Evangile, vivaient dans le cœur de ses disciples,

Wicleffites ou Lollards, et les plus rudes persécutions ne purent pas les extirper. Les écrits de Wicleff répandirent une grande lumière en Bohême où les anciens Vaudois les accueillirent avec une vive joie. Jean Huss, surtout, s'en montrait le plus zélé partisan, lorsque l'archevêque Sbineck, de Prague, fit brûler publiquement ces écrits. Cet archevêque était si ignorant que, lorsqu'il entra en charge, il dut apprendre à lire; on comprend aisément qu'il condamna les ouvrages de Wicleff, pour se rendre agréable au pape, son maître : il n'avait jamais lu ses écrits et ne pouvait savoir s'ils contenaient quelque chose de dangereux. Aussi était-il fort peu respecté du peuple, ainsi que le prouve le petit sonnet suivant, que l'on fit courir dans la ville de Prague :

« Tu veux donc des Chrétiens te montrer le censeur !
Sans lire leurs écrits, aux flammes tu les livres !
Apprends à épeler, Sbineck, pour ton honneur,
Avant que de Wicleff tu condamnes les livres. »

Cependant Jean Huss s'attirait beaucoup d'ennemis en résistant à l'archevêque et en dévoilant les plaies qui rongeaient l'Eglise romaine. Le pape l'excommunia et plaça sous l'interdit tout endroit où il résiderait. Huss protesta contre le droit que s'arrogeait le pape de condamner les serviteurs de Christ, quitta Prague, prêcha dans les villes et dans les villages des environs, dans les forêts et dans les campagnes, et écrivit de bons livres et d'excellentes lettres à ses frères pour les fortifier dans la foi.

Pendant que ce fidèle serviteur de Dieu travaillait avec un nouveau zèle pour la gloire de son Maître, un concile général se réunissait à Constance pour porter, s'il était possible, quelque remède aux maux qui ravageaient l'Eglise, et, en particulier, aux désordres affreux que causaient les papes eux-mêmes. L'Eglise offrait l'affligeant spectacle qu'a dépeint le prophète Esaïe (I, 4-6) : « Ils ont abandonné l'Eter-
» nel ; ils ont irrité avec mépris le Saint d'Israël.
» Toute la tête est en douleur et tout le cœur est
» languissant. Depuis la plante des pieds jusqu'à la
» tête, il n'y a rien d'entier en elle. Ce ne sont que
» blessures, meurtrissures et plaies purulentes qui
» n'ont point été nettoyées ni bandées, et dont aucune
» n'a été adoucie avec de l'huile. » Depuis longtemps on voyait plusieurs papes et antipapes se disputer la tiare. L'un d'eux, appelé Jean XXIII, était un homme d'un caractère affreux. Ce fut à lui, toutefois, qu'on persuada de convoquer, en 1414, le concile de Constance où se trouvèrent réunis trente-quatre cardinaux, vingt archevêques, cent soixante évêques, deux cent cinquante abbés, l'empereur Sigismond, quatre princes électeurs, vingt ducs, quatre-vingts comtes et plus de sept cents chevaliers et autres nobles personnages. Le pape Jean s'y rendit, quoiqu'il prévît bien que cette assemblée ne lui serait pas favorable. En franchissant les montagnes du Tyrol, sa voiture ayant versé, il s'écria, en poussant un profond soupir accompagné d'un jurement : « Que
» ne suis-je resté à Bologne ! » Lorsqu'il vit de loin

la ville de Constance, il dit : « Voilà le piége où l'on » prend les renards! » Il comparut comme un criminel devant le concile, où l'on déposa contre lui une longue série d'infamies. Il fut forcé d'abdiquer le souverain pontificat. L'empereur Sigismond et la plupart des membres du concile furent tellement réjouis de cette abdication qu'ils entonnèrent aussitôt le *Te Deum*. Mais le pape n'avait nullement l'intention de tenir son engagement, et, quoique étroitement surveillé, il parvint à s'enfuir à Schaffhouse, déguisé en charretier. De Schaffhouse, il se réfugia à Lauffenbourg, puis à Fribourg en Brisgau. Là il fut arrêté, conduit à Constance et enfermé dans le même château où il avait fait jeter Jean Huss, qui s'y trouvait encore détenu. C'est ainsi que s'accomplit à son égard cette menace de l'Apocalypse (XIII, 10) : « Celui qui » mène en captivité sera mené en captivité. » Huss ayant été cité à comparaître devant le concile, en novembre 1414, avait obtenu de l'empereur un sauf-conduit, en vertu duquel il pourrait aller à Constance et en revenir en toute sûreté. Mais à peine y fut-il arrivé qu'on le jeta en prison, sous prétexte qu'on ne devait pas tenir parole aux hérétiques. Jean Huss s'y était attendu et était prêt à tout souffrir pour Jésus-Christ. Au milieu des ténèbres de son cachot, Jésus était sa lumière et toute sa consolation. Il rêva un soir qu'il avait peint l'image du Sauveur sur les murs de son Béthel (c'est ainsi qu'il appelait sa prison), mais qu'un étranger en avait effacé tous les traits. Puis il vit des peintres habiles rétablir cette précieuse

image, sous des traits bien plus beaux. Des prêtres et des évêques voulurent les effacer, mais ne le purent pas. Là-dessus Jean Huss s'éveilla plein de joie. Nous ne savons pas ce qu'il pensa de ce songe; mais l'œuvre des réformateurs qui vinrent cent ans après, nous en donne l'explication.

Plusieurs seigneurs de Bohême et même les états provinciaux de ce pays et de la Moravie, adressèrent des pétitions à l'empereur et au concile pour qu'on lui rendît la liberté : tout fut inutile. Après avoir comparu trois fois devant l'assemblée et qu'on l'eût sommé de se rétracter (ce qu'il refusa de faire, à moins qu'on ne le réfutât par les Ecritures), il fut solennellement déposé, dégradé de la prêtrise et condamné à mourir sur le bûcher. On lui mit sur la tête un bonnet de papier où étaient peintes des figures de démons; mais il fut joyeux de porter cette marque d'opprobre, pour l'amour de Celui qui avait porté pour lui une couronne d'épines. Lorsque ses juges prononcèrent contre lui ces affreuses paroles : « Nous » vouons ton âme aux diables de l'enfer; » il s'écria : « O Seigneur Jésus! je remets mon esprit entre tes » mains. C'est à toi que je confie mon âme, car tu » l'as rachetée! » Pendant qu'on le conduisait sur le lieu du supplice, il ne cessa de protester de son innocence devant tout le peuple. Arrivé près du bûcher, il se mit à genoux, et pria avec une telle ferveur, que plusieurs assistants dirent tout haut : « Nous ne » savons ce que cet homme peut avoir fait; mais » nous l'entendons maintenant adresser à Dieu d'ex-

» cellentes prières. » Il voulut encore parler au peuple, mais l'électeur palatin l'en empêcha et ordonna qu'on exécutât sur-le-champ la sentence. Alors Jean Huss s'écria à haute voix : « Seigneur Jésus, je souffre » humblement cette mort cruelle pour l'amour de toi » et je te prie de pardonner à tous mes ennemis. » On lui attacha le cou à un pieu avec une chaîne de fer et le dos avec des cordes mouillées, et l'on mit du bois et de la paille tout autour de lui. L'électeur s'approcha encore de lui pour le solliciter, comme on l'avait déjà fait tant de fois, à abjurer ses doctrines; mais le fidèle confesseur de la vérité répondit : « Ce » que j'ai écrit et enseigné, je l'ai fait pour sauver » les âmes de la puissance du diable : c'est avec joie » que je scelle maintenant mes doctrines de mon » sang. » Aussitôt l'électeur se retira et l'on mit le feu au bûcher; Huss se mit à chanter une partie de la *profession de foi* pour laquelle il donnait sa vie. Déjà les flammes l'enveloppaient, lorsqu'on l'entendait s'écrier : « O Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, aie » pitié de moi ! » Il voulut répéter ces paroles pour la troisième fois, mais le vent lui chassa la fumée contre le visage et lui coupa la parole. Cependant on le vit encore quelques instants remuer les lèvres et branler faiblement la tête. Le Seigneur venait de le recueillir dans son repos. Ainsi mourut ce bienheureux martyr, le 6 juillet 1415, à 11 heures du matin. Ses cendres furent jetées dans le Rhin. Un estimable écrivain suisse, H. Reuchlin, dit en parlant de cet événement : « Il y avait plusieurs prê-

» tres à Constance; ils ont brûlé le plus pieux de
» tous. »

CHAPITRE XXXVIII.

JÉRÔME DE PRAGUE. — ACHARNEMENT DE L'ADVERSAIRE.

(1415-1458.)

Jean Huss avait un ami nommé Jérôme, prédicateur à Prague, qui tenta vainement de l'assister durant sa captivité. Jérôme s'en retournait tristement de Constance à Prague, lorsqu'il fut arrêté comme hérétique et reconduit à Constance. On le jeta, chargé de chaînes, dans un sombre cachot de la tour de Saint-Paul. Là il fut lié à une poutre élevée, les bras et les jambes croisés et le visage tourné contre terre, de manière qu'il lui était impossible de s'asseoir. Il resta dans cette affreuse position trois cent quarante jours. Affaibli par ces horribles souffrances, Jérôme eut le malheur de renier sa foi et d'approuver la condamnation de Huss. Mais il se releva bientôt de cette chute et confessa la vérité dans un second interrogatoire. Aussitôt on le mena sur la place où Jean Huss avait subi le martyre, et y fut brûlé vif. La joie la plus pure brillait sur tous ses traits : il mourut en chantant la louange de Dieu. « Allume le bûcher, » dit-il
» au bourreau, remplis ton office devant moi. Si j'eusse

» craint la mort, j'aurais pu aisément m'en garantir. »

Une telle fermeté en face des bûchers confondait les ennemis de l'Evangile. Sylvius, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II, disait en parlant de Jean Huss et de Jérôme de Prague : « Ils montèrent sur le » bûcher comme s'ils se fussent assis à un festin : il » ne leur échappa aucune parole qui trahît quelque » crainte. On les entendit chanter des cantiques au » milieu des flammes et jusqu'à leur dernier soupir. »

Si les Chrétiens doivent bénir le Seigneur lorsqu'il suscite parmi eux des hommes tels que Jean Huss et Jérôme, ils ne doivent pas perdre courage en voyant ces fidèles serviteurs de Christ quitter cette vallée de misères. Car de tous les êtres qui peuvent être pour nous un sujet d'espérance, un seul nous est indispensable, et celui-là ne peut être ni brûlé à Constance, ni emprisonné à Rome. Vous savez de qui je veux parler; c'est de celui-là seul qui opère par le moyen de ses serviteurs tout le bien qu'ils font ; il ne dépend d'aucun d'eux et peut garder son jardin, lors même que ses ouvriers et ses portiers ne sont plus.

Tout fidèle serviteur de Jésus peut être comparé à l'arbre des Banians (Inde), dont les branches s'enfoncent dans le sol, deviennent de nouveaux troncs qui, s'environnant à leur tour d'innombrables rejetons, forment un nouvel arbre où les oiseaux viennent faire leurs nids. Jean Huss était mort, mais la cause à laquelle il s'était consacré n'avait pas péri ; sa mort ne fit que montrer combien ses prédications et ses écrits, ou plutôt combien l'Evangile comptait de dis-

ciples. Déjà un an après le martyre de Huss et de Jérôme (1416), l'évêque Jacob de Lodi, dans un discours plein de fiel qu'il prononça au concile de Constance, affirma que « le supplice du feu avait été trop » doux pour ces deux hérétiques dont les abomina- » bles doctrines avaient infesté l'Angleterre, la » France, l'Italie, la Hongrie, la Russie, la Lithuanie, » la Pologne, l'Allemagne et toute la Bohême. » Ne soyons pas surpris d'une si rapide propagation des doctrines de Huss, car ce n'était pas autre chose que celles de la Parole de Dieu, qui était toujours vivante chez les Vaudois et les autres fidèles répandus dans tous ces pays-là, et que la mort de Huss ne fit que ranimer d'une vie nouvelle. Depuis l'an 1417 à 1458 un grand nombre de disciples subirent le même supplice que lui, en divers lieux d'Allemagne; entre autres à Worms, à Spire, à Ratisbonne, à Berlin, à Magdebourg et à Stralsund.

CHAPITRE XXXIX.

L'ÉGLISE EN ALLEMAGNE. — LES TABORITES.

(1415-1424).

Cependant la nouvelle de la condamnation de Jean Huss était parvenue en Bohême et en Moravie : ses nombreux amis furent saisis d'une profonde douleur.

Les états de l'Empire écrivirent au concile une lettre signée de plus de cent chevaliers, pour protester de l'innocence de Huss et pour déclarer qu'ils étaient prêts à sacrifier leurs biens et leur vie au maintien de leur foi. Durant le premier moment de ferveur, les Chrétiens de Bohême mirent tout en œuvre pour honorer la mémoire du martyr ; ils voulurent même lui consacrer chaque année un jour de fête. Mais le gouvernement papal, toujours fidèle à sa maxime de poursuivre ce qu'il avait une fois commencé, se mit à persécuter les Hussites : excommunication, confiscation de biens, emprisonnements, toutes les armes ordinaires des papistes furent dirigées contre eux. Chassés comme des bêtes féroces dans les montagnes, ceux qui étaient pris étaient vendus comme esclaves. En peu de temps on en fit descendre jusqu'à seize cents dans les fosses des mines de Kuttenberg. En novembre 1419, on arrêta un ministre hussite, auquel on perça les mains avec une épée; puis il fut lié à un arbre par des cordes passées à travers ses plaies et brûlé vif.

Des traitements si barbares, joints à des menaces répétées d'une entière destruction, forcèrent enfin les Hussites à se mettre sur la défensive. En 1419, une troupe de prêtres romains se jetèrent sur les assemblées de ceux qui communiaient sous les deux espèces, et les dispersèrent de vive force. Alors le clergé des Hussites assembla ses partisans et se retira avec eux sur le sommet d'une haute colline où ils élevèrent une tente, en guise de chapelle, pour

y célébrer le service divin et y prendre la cène. Ils donnèrent à cette colline le nom de mont Tabor; ce qui les fit appeler *Taborites*. Dès que leur retraite fut connue dans les environs, on y vit accourir des fidèles de l'un et de l'autre sexe. Ils se partageaient en diverses sections pour écouter des prédications et pour célébrer la cène. On y compta un jour plus de quarante-deux mille communiants.

Tous les disciples de Jean Huss qui avaient rejeté les erreurs des papistes, et tous les Vaudois de la Bohême, se joignirent aux Taborites et se choisirent un chef nommé Jean Ziska, Bohémien, noble de naissance. Ziska était borgne dès son enfance et perdit l'autre œil, en 1420, au siége de la forteresse de Raby; ce qui ne l'empêcha pas d'être un brave général et de conduire souvent ses troupes à la victoire; mais, il faut le dire, il ne sut pas toujours rester dans les limites de la prudence chrétienne.

L'empereur Sigismond envoya contre lui en Bohême, l'an 1421, une armée de cent cinquante mille hommes, qui, tout le long de sa marche, ne cessa de vociférer contre Huss et les hérétiques. Tout Bohémien qu'ils faisaient prisonnier, lors même que ce n'était pas un Hussite, était jeté au feu sans miséricorde; car à leurs yeux tout Bohémien était nécessairement hérétique.

Un détachement de soixante cavaliers prit un jour, par trahison, le pasteur d'Arndostewiez, nommé Venceslas, homme pieux et généralement aimé, et le traîna à l'armée avec son vicaire, sous prétexte qu'ils

étaient Hussites. Le commandant les envoya à l'évêque qui, à son tour, les renvoya au général. Après qu'on les eut accablés de toutes sortes de mauvais traitements, on les somma, sous peine d'être brûlés, d'abjurer leur hérésie. Venceslas répondit avec une modeste franchise : « L'Evangile veut que le peuple » boive à la coupe du Seigneur : la primitive Eglise » nous en a donné l'exemple, et notre missel le pres- » crit. Effacez donc l'Ecriture ; anéantissez cet Evan- » gile. » A ces mots, un des soldats lui donna, avec sa main armée d'un gantelet de fer, un si violent soufflet, que le sang jaillit de tous côtés. Le lendemain on le mena sur un bûcher, ainsi que son vicaire, trois paysans âgés et quatre enfants de sept à onze ans, qui avaient confessé leur foi avec une grande fermeté. Les assistants les sollicitèrent encore une fois d'avoir pitié d'eux-mêmes et d'abjurer leurs hérésies pour sauver leur vie. Venceslas, comme un fidèle berger, répondit : « A Diéu ne plaise que nous » fassions ce que vous nous conseillez ! Nous sommes » prêts à souffrir une telle mort, non pas une fois, » mais cent, s'il était possible, plutôt que de renier » une vérité évangélique qui est aussi claire que le » soleil. » Alors les valets du bourreau mirent le feu au bûcher. Venceslas prit les enfants dans ses bras, comme un berger porte ses tendres agneaux, les serra sur son sein et chanta avec eux un cantique au milieu des flammes. Les enfants furent bientôt étouffés et Venceslas rendit l'esprit, s'étant ainsi montré fidèle jusqu'à la mort et prêt à recevoir la couronne de vie.

Je ne décrirai pas les guerres que les Taborites, commandés par Ziska, eurent à soutenir contre les puissantes armées de l'Empereur. On s'étonne de voir quelles grandes victoires Dieu leur accorda et de quelle terreur il frappa leurs ennemis. Les écrivains papistes eux-mêmes avouent qu'on ne peut concevoir comment de telles armées, composées de l'élite de l'Allemagne, se soient si souvent laissé battre et mettre en fuite, avant même qu'elles eussent aperçu un seul ennemi. Les Bohémiens ont fait preuve d'une admirable valeur, a dit l'un d'eux; car l'empereur Sigismond n'a pu les réduire, bien qu'il ait mis sous les armes presque la moitié de l'Europe. En voyant la belle et puissante armée que l'Empereur conduisit en Bohême, on ne peut assez s'étonner qu'une poignée de Bohémiens aient réussi à l'empêcher de s'emparer de la ville de Prague. Au commencement de la guerre ils n'avaient point d'armes, mais ils s'armèrent de fléaux et d'autres outils aratoires, de sorte que l'Empereur les appelait, par mépris, les batteurs en grange. Mais les blessures qu'ils faisaient avec de pareilles armes n'en étaient pas moins profondes. » Le cardinal Julien, légat du pape, fut deux fois témoin de la terreur qui saisit les princes et les généraux les plus braves, sans que les prières les plus pressantes pussent les engager à tourner la tête et à s'assurer qu'il n'y avait personne à leur poursuite. Une autre fois il les vit s'arrêter et reprendre quelque courage; mais tout à coup le bruit s'étant répandu que les Bohémiens s'approchaient, ils jetèrent leurs

armes et recommencèrent à fuir. Alors Julien s'écria, les yeux baignés de larmes : « Ah ! ce ne sont pas » les ennemis, mais nos péchés qui nous font ainsi » fuir ! » Le concile de Bâle reconnut aussi que la victoire des Bohémiens et la défaite des troupes impériales étaient l'effet d'un châtiment de Dieu. Quelques personnes les attribuaient à la magie. Mais Philippe Mélanchthon était convaincu que les anges de Dieu combattaient avec eux et remplissaient de terreur leurs adversaires.

CHAPITRE XL.

DIVISIONS PARMI LES CHRÉTIENS D'ALLEMAGNE. — CALIXTINS. — NOUVEAUX MARTYRS.

(1424-1471.)

Ziska mourut de la peste le 11 octobre 1424. Les Taborites lui donnèrent pour successeur, dans le commandement des troupes, Procope, qui était aussi d'une bravoure à toute épreuve. Mais un germe de division se manifestait parmi les disciples de Jean Huss. Le plus grand nombre ne demandait guère que l'usage de la coupe pour les laïques dans la célébration de la sainte cène. Le concile de Bâle (1431-1433) ayant adhéré à leur vœu à cet égard et à quelques autres moins importants, ils se déclarèrent satisfaits. On les

appela *Calixtins* (1). Mais ils reconnurent plus tard qu'on les avait trompés et que les promesses qu'on leur avait faites étaient loin d'être sincères. Le pape avait atteint son but, qui était d'affaiblir les Hussites en les divisant. Lorsque les Calixtins furent détachés des Taborites, ceux-ci devinrent la proie de leurs ennemis et eurent de cruelles épreuves à endurer. Enfin, en 1453, ils obtinrent du roi George Podiebrad le libre exercice de leur religion, choisirent des inspecteurs et assemblèrent des synodes généraux, dans le but d'examiner comment ils pourraient conformer toujours plus exactement leurs doctrines, leur vie et leur discipline à la Parole de Dieu et ramener en même temps leur culte à la pureté et à la simplicité de l'Église apostolique. Plusieurs Calixtins se joignirent à cette communauté, qui fut dès lors désignée sous le nom de *Frères de Bohême*.

Un violent orage éclata sur eux vers l'an 1460. Plusieurs furent brûlés vifs, mis à la torture ou écartelés; d'autres furent suspendus avec d'énormes poids attachés à leurs pieds et laissés dans cet état jusqu'à la mort; d'autres encore eurent les pieds et les mains coupés. Durant cette persécution, les frères habitant Lititz, envoyèrent de divers côtés des messagers pour exhorter les persécutés à la foi et à la patience. L'un d'eux, nommé Grégoire, neveu de l'archevêque, qui était promoteur des persécutions, arriva à Prague, résidence de son oncle, et convoqua les frères dans

(1) Du mot *calix*, coupe.

une maison, pour célébrer avec eux la sainte cène. Un juge, qui les favorisait secrètement, leur fit dire sous main qu'on était sur leurs traces et qu'ils devaient s'enfuir. Grégoire, pensant que des Chrétiens ne doivent pas s'exposer sans nécessité au péril, leur conseilla de se retirer. Les autres dirent : « Non, celui » qui croit ne fuira point : restons tranquilles et » attendons. » Quelques étudiants, bravant les tortures, disaient que pour eux la torture n'était qu'un déjeuner et le bûcher un dîner. Ils furent tout à coup arrêtés. Le juge leur cria depuis la porte : « Il est » écrit : tous ceux qui veulent vivre selon la piété, » souffriront persécution. Suivez-moi donc en prison » par ordre de l'autorité. » Sur le point d'être mis à la torture, presque tous ceux qui s'étaient vantés de braver la mort renièrent leur foi par crainte du martyre. Grégoire, appelé le patriarche des frères, ne se laissa point effrayer. Pendant qu'il était à la question, il tomba en défaillance et les assistants le crurent mort. A cette nouvelle, l'archevêque son oncle accourut à la prison et, fondant en larmes, il s'écria : « Ah! » mon cher Grégoire, plût à Dieu que je fusse à ta » place! » Cependant Grégoire reprit ses sens et obtint la liberté, à la demande de l'archevêque. Il raconta dans la suite qu'il avait vu, pendant son évanouissement, un bel arbre chargé de magnifiques fruits, sur lequel une multitude d'oiseaux s'égayaient en chantant et semblaient obéir à un enfant d'une grande beauté qui tenait une baguette. Près de l'arbre étaient trois hommes vénérables, qui en paraissaient

les gardiens, et dont il reconnut les traits, six ans après, dans les trois premiers évêques des frères. Ceux-ci tinrent, dans le village de Lotha, une assemblée composée de soixante et dix délégués des Eglises, prêtres, nobles, bourgeois et paysans de la Bohême et de la Moravie. L'assemblée s'ouvrit par le jeûne et par la prière; on élut par le sort trois évêques, savoir : Matthieu Convaldensis, Thomas Prizelaus et Elie Chizenov, hommes distingués par leur piété et leur savoir, et ceux-là même que Grégoire avait vus dans son évanouissement. Ce fut dès l'an 1467 que l'Eglise de Bohême et de Moravie fut appelée l'*Eglise des Frères-Unis* ou l'*Unité des Frères*.

Une nouvelle persécution ne tarda pas à éclater. Le roi George Podiebrad ordonna qu'on les saisît et qu'on les contraignît à renier leur foi. Les prisons de la Bohême et surtout celles de Prague furent bientôt remplies de ces Chrétiens : leur premier évêque y languit jusqu'à la mort du roi (1471). Les uns périrent de faim, d'autres endurèrent les plus affreux tourments. Ceux qui survécurent durent s'enfuir dans les plus sombres forêts et se cacher pendant le jour dans les cavernes. Ils ne faisaient du feu que la nuit, pour ne pas être trahis par la fumée. Quand la neige était tombée et qu'ils devaient sortir de leur retraite pour se procurer quelque nourriture, ils avaient toujours soin de marcher à la file, l'un après l'autre, et de mettre le pied sur les mêmes empreintes; le dernier traînait après lui une grosse branche d'arbre pour dérouter toutes les recherches.

CHAPITRE XLI.

PAIX ET ÉVANGÉLISATION DES CHRÉTIENS D'ALLEMAGNE. — CHATIMENTS DE LEURS ADVERSAIRES.

(1471-1517.)

L'archevêque et le roi George étant morts, la persécution cessa. Wladislas, originaire de Pologne, monta sur le trône. Sous son règne, les Frères-Unis jouirent d'une longue paix, dont ils profitèrent pour étendre le règne de Dieu. Dans ce but, ils envoyèrent de divers côtés des hommes éprouvés pour rechercher dans quel état se trouvait le royaume de Christ sur la terre, et pour s'enquérir s'il n'était pas des Chrétiens qui non-seulement confessassent Jésus de la bouche, mais encore s'efforçassent de le servir ; qui s'en tinssent attachés aux pures doctrines de la Parole de Dieu, et qui regardassent le pape comme l'Antichrist; en un mot qui pussent entrer en relation fraternelle avec eux, et leur être utiles à eux-mêmes par leurs instructions ou par leurs exemples. Ce fut en 1474 que les Frères-Unis firent faire pour la première fois ce voyage d'exploration. Quelques nobles se chargèrent des frais et obtinrent du roi des saufs-conduits. Les délégués traversèrent la Pologne et se dirigèrent sur Constantinople. De là ils se séparèrent. Lucas se chargea de visiter la Grèce et

l'Italie; Maressa Cocovécius, la Russie et les autres provinces esclavonnes; Martin Cabatrick, accompagné d'un juif pour interprète, parcourut la Palestine et l'Egypte; et Gaspar Marchius, la Thrace. De retour dans leur pays, ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils avaient cherché, mais qu'au contraire les Chrétiens semblaient s'être concertés pour s'abandonner à toute espèce de vices. On décida de convoquer un synode, afin de délibérer sur ce qu'il y aurait à faire pour ne pas encourir le reproche devant Dieu et dans leur conscience de s'être séparés de l'Eglise, et afin d'ouvrir une voie à leurs descendants. Le synode eut lieu l'an 1486; il fut résolu qu'en quelque lieu et à quelque époque que Dieu suscitât des docteurs et des réformateurs pieux, ils se joindraient à eux. Mais comme, à leur connaissance, il n'avait point encore paru de tels hommes, ils envoyèrent, trois ans après, Lucas et Thomas Germanus en France et en Italie, pour chercher s'il n'y aurait pas dans ces pays-là des Eglises fidèles. Hélas! la plupart des Chrétiens s'étaient détournés de la doctrine et de la vie de Christ! Ils rencontrèrent pourtant quelques âmes qui confessaient le Seigneur malgré les périls qui les entouraient; ils s'entretinrent avec elles de la foi qui leur était commune et les encouragèrent dans la bonne voie. Ils furent témoins des persécutions dont ces rares enfants de Dieu étaient les objets, entre autres du supplice de Jérôme Savonarole, qui fut brûlé vif en Italie. Ils eurent la douceur de voir en France plusieurs Vaudois fidèles qui les accueillirent

avec l'affection la plus fraternelle. Ce fut surtout à Rome qu'ils virent à quel point de décadence l'Eglise romaine était descendue. De retour dans leur patrie, ils firent leur rapport aux Frères, qui furent convaincus qu'ils n'avaient autre chose à faire qu'à prier ardemment pour toute la chrétienté, et à supporter avec patience et courage toutes les épreuves qu'il plairait au Seigneur de leur dispenser.

Durant la période de paix que Dieu accorda à l'Eglise des Frères, elle s'accrut d'une manière remarquable : plusieurs gentilshommes qui s'y joignirent ouvrirent des maisons de prières sur leurs terres. Vers l'an 1500 elle comptait déjà environ deux cents communautés. Mais l'ennemi s'ébranla et chercha à engager le roi de Bohême à leur ôter leur liberté. Quoique l'édit de persécution eût été bientôt révoqué, la Diète décida de nouveau de les extirper entièrement. Les évêques romains, dans le but d'obtenir l'adhésion du roi, persuadèrent à la reine que l'enfant qu'elle portait ne naîtrait pas vivant, si elle ne contribuait pas de tout son pouvoir à détruire cette secte des Picards (surnom donné aux Frères). La reine mit tout en œuvre pour entraîner son auguste époux dans cette voie de persécution; le roi n'ayant pas le courage de lui refuser, entra dans son cabinet, se mit à genoux, et pria le Seigneur de renverser ses projets, puisqu'il ne prenait point plaisir à répandre le sang innocent. Les ennemis des Frères triomphaient : mais écoutez quelle fut l'issue de la prédiction des évêques : quelques jours après, la

reine fut saisie des douleurs de l'enfantement et mourut.

Le chancelier Collowrat s'étant rendu à Krupka, au sortir de la Diète, envoya chercher le Seigneur de Colditsch, auquel il s'empressa de raconter, d'un air satisfait, les plans sanguinaires formés contre les Picards. Le seigneur de Colditsch se tournant vers un de ses domestiques, qui était un des Frères, lui dit : « Eh bien! qu'en penses-tu, Simon? les voilà tous » d'accord pour vous détruire; que va-t-il arriver? » Simon répondit : « Il y a quelqu'un qui, à ce que je » crois, n'est pas entré dans cette conjuration et sans » lequel on ne fera absolument rien. » — « Qui ose- » rait s'opposer à tous les états du royaume? » dit le chancelier avec colère. « Ce ne peut être qu'un traî- » tre à la patrie, un scélérat digne du même sort que » les Picards. » En disant ces mots il frappa sur la table avec violence. « Puissé-je ne jamais me lever » d'ici sain et sauf, » ajouta-t-il avec imprécation, « si on laisse en vie un seul de ces Picards. » Le serviteur répondit en élevant sa main vers le ciel : « C'est là-haut qu'est Celui qui peut renverser vos » projets. » — « Coquin, » reprit le chancelier, « tu » en feras bientôt l'expérience; » puis il voulut se lever de table pour se rendre à son château ; mais une douleur subite le força de se rasseoir : son pied se couvrit de pustules, et l'inflammation fit des progrès si rapides que tous les secours de l'art furent inutiles, et qu'il en mourut au bout de quelques semaines.

L'archevêque Bisek se rendait en Moravie pour pu-

blier les édits du roi. Forcé de descendre de son chariot, son pied s'accrocha quelques part et il se fit une fracture dont il mourut peu après. Un autre ennemi des Frères, nommé Radozky, voyageait sur un léger traîneau, ayant à ses côtés une fronde et deux javelots. Le traîneau ayant éprouvé une violente secousse, un des javelots s'enfonça dans ses reins, et il mourut trois jours après cet accident. — Puta de Synichow était à son château de Raby. Un violent orage étant survenu, il s'enfuit tout effrayé dans sa chambre et s'enferma à clé. Comme on ne l'en voyait point sortir, ses domestiques heurtèrent à la porte, mais ils ne reçurent point de réponse. La serrure ayant été forcée par un serrurier, quatre des principaux serviteurs entrèrent dans la chambre; mais les deux premiers reculèrent d'effroi, à la vue du cadavre de Puta, et firent faire aussitôt une bière qu'ils enduisirent de poix, afin que personne ne connût cet événement. —Le baron de Neuhaus, autre persécuteur, étant à la chasse, tomba de son chariot, se perça la hanche de sa pique et en mourut. Vers le même temps, un certain Augustin, docteur en droit, qui avait indignement calomnié les Frères auprès du roi et dans le public, par un affreux libelle, mourut subitement à Olmutz, à la suite d'un souper. Toutes ces morts soudaines et terribles des principaux ennemis des Chrétiens causèrent une vive sensation et donnèrent lieu à ce proverbe : « Quiconque est rassasié de la vie, n'a qu'à chercher querelle aux Picards; il n'aura pas plus d'un an à vivre. »

QUATRIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'A AUJOURD'HUI.

(1517—1869.)

CHAPITRE XLII.

LES TÉNÈBRES. — COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. — NÉCESSITÉ D'UNE RÉFORME.

(1517.)

Il est un livre qui est pour l'homme la source de toute véritable lumière, livre unique, don du ciel, où est écrite la volonté de notre Dieu, où l'homme apprend quelle fut son origine et quelles sont ses immortelles destinées ; un livre dicté par l'Esprit-Saint et où nous sont révélés l'alliance de grâce en Jésus-Christ, le culte qui lui est dû et la route que nous avons à suivre pour arriver à notre véritable patrie : ce livre, c'est la Bible. Dieu l'avait donné à l'homme pour qu'il le sondât et que la Bonne Nouvelle qui y est contenue parvînt à toute créature. La Révélation lui avait été donnée pure, entière, parfaite; il ne devait *rien*

y ajouter, rien en retrancher (1). Tel était l'ordre de Dieu pour tous les peuples en possession de ce divin trésor. Mais les hommes chargés de veiller sur ce précieux dépôt l'enlevèrent aux peuples et mirent à sa place leur propre parole.

Dieu avait dit à l'homme : « Enquérez-vous diligemment des saintes Ecritures (2) ; méditez vous-mêmes mes statuts. » Mais de prétendus docteurs dirent aux peuples : « Nous les sonderons pour vous ; tout ce que vous avez à faire c'est de nous croire sur parole ; voilà le symbole auquel il faut souscrire. » Ils allèrent même jusqu'à dire : « Nous vous interdisons la lecture de la Bible ; c'est assez que nous, prêtres, la lisions ; recevez-en l'interprétation de notre bouche. » Voilà la source des ténèbres qui couvraient alors presque toute la chrétienté. Au lieu de l'autorité de la Bible, on avait mis l'autorité de l'Eglise, c'est-à-dire du clergé : la Bible ne faisait plus entendre sa voix ; on n'entendait que celle du faux docteur. Pour s'approcher de Dieu, il fallait passer par le prêtre, qui s'était mis entre Dieu et le pécheur ; c'était la parole du prêtre, et non celle de Dieu, qui retentissait aux oreilles de l'affligé, et qui prétendait conduire les âmes dans la voie de la félicité.

Cette Bible qu'on avait ravie au peuple servait-elle du moins de nourriture à ses conducteurs spirituels ? La méditaient-ils peut-être dans la retraite de leurs couvents ? En faisaient-ils l'objet de leurs études et

(1) Deut., IV, 2. — (2) Jean, V, 39.

la règle de leur foi? Ah! s'il en eût été ainsi, ils auraient bientôt appris à sonder toute l'épaisseur des ténèbres qui les entouraient et ils auraient rendu aux peuples la loi parfaite de l'Eternel; mais l'apostasie était générale, et, à part quelques rares exceptions, les pasteurs étaient entièrement étrangers à la connaissance des saintes lettres et aux vérités chrétiennes. Il y avait bien partout des colléges de chanoines, des couvents richement dotés qui avaient été fondés pour former des hommes instruits dans l'Evangile de Christ; mais ces établissements n'étaient en général que l'asile de l'ignorance et de l'impiété. La tradition, c'est-à-dire le recueil des décrets des papes et des innovations apportées dans l'Eglise, et la lecture de quelques philosophes païens ou de quelques célèbres docteurs, faisaient l'objet unique de l'étude des ministres de la religion. Une foule d'entre eux n'avaient même jamais *vu* la Bible. Et c'étaient de tels docteurs qui venaient imposer au peuple leur propre symbole! C'étaient eux qui se donnaient comme les ministres de la vérité, comme les dépositaires des oracles de Dieu!

Les peuples marchaient dans les ténèbres : étrangers à la parole de vérité, comment auraient-ils connu les principaux éléments du christianisme, le vrai sens de ce mot, le *péché*, qui, bien qu'écrit sur la table de notre conscience, ne peut être réellement compris qu'à la clarté de l'Evangile? Le péché, cette révolte contre Dieu, cette plaie héréditaire et mortelle, que Christ seul peut guérir, quelle idée s'en

faisaient-ils? Hélas! ils en savaient ce qu'on leur en avait appris. Or, on leur avait enseigné à mettre une très-grande importance aux violations d'observances extérieures plutôt qu'à voir dans tout péché une transgression de la loi de Dieu. Un des docteurs de cette époque n'avait pas craint d'imprimer cette détestable maxime que la *pureté d'intention* peut justifier une action mauvaise en elle-même, ce qui était donner d'avance un sauf-conduit à tous les crimes. D'autres distinguaient les péchés en péchés *mortels* et en péchés *véniels*, en grands péchés et petits péchés, distinction que n'autorise aucune déclaration de la Parole et qui est diamétralement opposée à ce que l'Esprit-Saint nous enseigne à ce sujet.

Les hommes connaissaient-ils mieux la véritable voie du salut? Leur annonçait-on Celui qui est le chemin, la vérité et la vie, Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul comme Sauveur? Ah! c'est ici encore que nous trouvons de noires ténèbres. Le beau nom par lequel nous pouvons être sauvés était tellement défiguré, qu'il était devenu tout à fait méconnaissable. Ce n'était plus un salut gratuit et accompli par Jésus seul qu'on proclamait, comme aux beaux siècles de la primitive Eglise; ce n'était pas directement à Christ qu'on conduisait les âmes pour y trouver la paix, mais on les faisait passer par tant de détours, il fallait recourir à tant de prétendus saints et saintes, s'astreindre à tant de formes à la fois si vaines et si pesantes, que les pauvres âmes affamées de la justice, avides de la paix, ne pouvaient jamais la trouver.

Heureuses encore si, au sortir de cette vie de misères, elles avaient pu avoir l'assurance d'entrer aussitôt dans le séjour de l'éternelle paix! Mais non; le prince des ténèbres avait si bien su enlacer ses malheureuses victimes, qu'après la carrière la plus laborieuse et ce triste enfantement de pénitences, de macérations, de pèlerinages, d'ex-voto, d'invocations adressées à tous les saints, elles n'avaient d'autre perspective, au delà du tombeau, qu'une nouvelle carrière de tourments et d'infernales douleurs : le purgatoire les attendait; là, disait-on, elles devaient se purifier de tous les péchés dont leurs mérites n'avaient pu obtenir l'absolution. Ce n'était qu'après une longue et douloureuse expiation qu'on les croyait entrées enfin dans le repos des cieux.

On avait trouvé une voie plus commode et plus courte pour effacer ses péchés : c'est avec de l'argent qu'on pouvait obtenir grâce pleine et entière. Avec de l'argent donné à des vendeurs d'indulgences, tout homme recevait l'assurance que Dieu lui avait pardonné ses péchés quels qu'ils fussent. L'évêque de Rome, qui osait s'appeler le vicaire, le représentant de Dieu, avait envoyé de divers côtés ses impudents émissaires, et, abusant de la crédulité et de l'ignorance du peuple, il lui vendait le ciel. Pour chaque péché on payait tant; les fautes jugées graves exigeaient une somme plus forte que les autres; mais encore les vendeurs d'indulgences étaient fort accommodants. La croix, symbole précieux de la rédemption pour le Chrétien selon l'Evangile, n'était plus

qu'un objet d'aveugle superstition. La prière, ce cri de l'âme de l'enfant de Dieu, ne consistait plus qu'en vaines redites, qu'en mots inintelligibles pour la plupart de ceux qui les prononçaient. — Les temples, que la piété avait fondés pour y adorer Dieu en esprit et en vérité, étaient tout remplis de statues, de tableaux, d'images, devant lesquels se prosternait une foule cruellement abusée; plus les sens étaient frappés, éblouis, plus elle s'imaginait servir le Seigneur. Tout ce que le prêtre savait lui offrir, c'était de l'eau bénite, des reliques, et quelques paroles auxquelles elle ne comprenait rien. Le confessionnal ne s'ouvrait que pour river toujours plus les chaînes de ces malheureux esclaves de la superstition; le culte était emprunté en grande partie à celui de la Grèce païenne; l'idolâtrie papiste et l'idolâtrie des Gentils ne différaient guère que dans les noms de leurs dieux : l'une et l'autre sont en abomination à l'Eternel.

Quelles devaient donc être les mœurs publiques et les mœurs privées au milieu d'une telle aberration des esprits? S'il est permis de juger de la moralité d'un peuple d'après celle de ses conducteurs spirituels, les vices les plus honteux avaient envahi tous les rangs. Les monastères et les couvents, où les vertus chrétiennes auraient dû trouver un dernier et solide refuge, n'étaient en général que des lieux souillés d'une dégoûtante immoralité. La fainéantise, l'hypocrisie, l'intempérance, la haine, les divisions, l'avarice, l'impureté, fruit d'un célibat forcé, s'y

offraient sous toutes les formes. Des écrivains papistes, des contemporains dignes de foi, ne sont que trop unanimes pour attester qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau. Aussi pouvons-nous appliquer aux prêtres de ce temps-là ces paroles d'un prophète : *Voici, les sentinelles sont aveugles ; elles ne savent rien ; ce sont tous des chiens muets qui ne peuvent aboyer, qui ronflent, qui se tiennent couchés et qui aiment à dormir. Ce sont des chiens gloutons qui ne savent ce que c'est que d'être rassasiés, et ce sont des pasteurs sans intelligence. Ils se sont tous détournés pour suivre chacun sa voie : chacun jusqu'au dernier suit son avarice, et ils disent : Venez ; je prendrai du vin et nous nous enivrerons de cervoise et nous ferons demain comme aujourd'hui et même beaucoup au delà* (1). Ainsi s'était accomplie la prophétie d'un apôtre : *L'Esprit dit expressément que dans les derniers temps quelques-uns se révolteront de la foi, enseignant des mensonges par hypocrisie, défendant de se marier, commandant de s'abstenir des viandes que Dieu a créées* (2). Si telle était la vie des conducteurs, quelle devait être celle de la plupart de leurs ouailles?

Plusieurs cris s'élevaient, il est vrai, en faveur d'une réforme. Çà et là brillaient quelques rayons d'une céleste lumière. Mais ces faibles lueurs ne servaient qu'à mieux montrer la profonde noirceur des ténèbres dont les peuples étaient couverts. La plaie était profonde, mortelle. Une main divine pouvait

(1) Esaïe, LVI, 10, 11. — (2) 1 Tim., IV, 1-3.

seule la sonder et la guérir ; ni un homme ni aucune assemblée d'hommes ne pouvaient y apporter aucun remède. Il fallait une réforme, et Dieu la fit.

CHAPITRE XLIII.

LA LUMIÈRE. — RÉFORMATION EN ALLEMAGNE. — LUTHER.

(1517.)

La Bible avait été ravie aux peuples ; elle leur fut rendue.

Le concile de Constance avait fait brûler Jean Huss, mais le feu n'avait pu dévorer ses paroles : elles avaient germé dans bien des cœurs. Le seizième siècle venait de s'ouvrir, lorsque le Seigneur suscita de nouveaux témoins de la vérité, en tête desquels était un puissant serviteur de Jésus, le docteur Martin Luther.

Luther naquit à Eisleben, en Saxe, le 10 novembre 1483, et fut baptisé le 11 du même mois, jour de la Saint-Martin, dont il reçut le nom. Il montra de fort bonne heure beaucoup de goût et de disposition à l'étude. Son père, Hans Martin, pauvre mineur du village de Meura, près d'Eisenach, l'envoya à l'école de cette ville. Le jeune écolier gagnait sa vie en chantant de porte en porte, jusqu'à ce qu'une femme pieuse le reçut chez elle. Il entra à l'université d'Er-

furt en 1501 ; au bout de quatre ans, il fut placé dans le couvent des Augustins, afin de pouvoir y servir le Seigneur en paix. Mais la vraie paix lui était encore inconnue ; une profonde mélancolie s'était emparée de son âme. Il eut de rudes combats à soutenir, parce qu'il prétendait se sauver par ses œuvres, ne connaissant point encore le salut gratuit qui est en Christ. Le Seigneur avait placé près de Luther un vieux moine qui lui annonça Jésus, son amour et sa grâce ; dès lors Martin lut avec avidité la Parole de Dieu, qui répandit dans son cœur une lumière toute nouvelle ; le Seigneur lui donna la foi à la Bonne Nouvelle de ce salut, et par elle, la joie qui en est le fruit. En 1508 Luther fut appelé à la chaire de professeur dans l'école supérieure nouvellement fondée à Wittemberg : il y enseigna avec le plus grand succès.

Le Chef invisible de l'Eglise le destinait à livrer de continuels assauts au papisme. Cette sainte guerre commença l'an 1517. Le trafic des indulgences se faisait alors de la manière la plus scandaleuse. Un moine dominicain, nommé Jean Tetzel, parcourait toute l'Allemagne par ordre du pape et exerçait avec une impudeur inouïe cet infame métier. On n'avait qu'à lui donner quelque argent, et il remettait une lettre d'indulgence ; c'était une déclaration écrite d'une pleine rémission des péchés. L'unique but de Tetzel était d'amasser de l'argent. Le pauvre peuple se laissait abuser et séduire de toute manière. Bien des gens déploraient cet abominable trafic ; mais

personne n'osait se prononcer à haute voix, parce que Tetzel était placé sous la protection du pape. L'évêque Jean, de Meissen, voyant que le peuple accourait de toutes parts vers le vendeur d'indulgences, s'écria : « Oh! combien sont fous ceux qui » jettent leur argent dans une caisse dont ils n'ont » pas la clé! » Un moine franciscain, prêchant à Cologne, dit à ses auditeurs, pour leur faire sentir l'absurdité de ce trafic : « Ames fidèles, je vais vous raconter un nouveau miracle. Si l'un de vous a un demi-florin d'or, il peut acheter une indulgence qui le conduira droit au ciel; s'il n'a qu'un quart de florin, il peut encore acheter une partie du royaume de Dieu; mais s'il n'a point d'argent, il faut qu'il aille en enfer. N'est-ce pas un prodige nouveau qu'on ne puisse pas être sauvé sans argent? »

Lorsque Tetzel fut arrivé à Wittemberg et eut commencé à y débiter sa marchandise, Luther ne put garder le silence. Le 31 octobre 1517, il afficha, aux portes de la chapelle du château, quatre-vingt-quinze thèses, dans lesquelles il montrait toute l'absurdité des indulgences, offrant de disputer avec qui que ce fût sur ce sujet. Ces thèses se répandirent bientôt dans toute l'Allemagne et dans l'Europe entière. Chacun s'étonnait d'un tel courage; on n'avait jamais entendu un langage pareil.

Plusieurs circonstances avaient concouru à préparer les voies à la Réforme. Des milliers de Vaudois, de frères de Bohême et de disciples de Wicleff, avaient répandu abondamment la semence de l'Evangile. On

commençait à ouvrir les yeux sur la profonde décadence de l'Eglise. Les prédications se faisaient plus généralement que du passé, en langue vulgaire. L'étude des sciences et surtout de l'hébreu et du grec n'était plus vouée à un complet oubli. L'ignorance et la corruption des prêtres romains commençaient à être un sujet de mordantes railleries. Une découverte toute récente, celle de l'imprimerie, contribua surtout, en mettant le Livre de vie dans les mains du peuple, à renverser le crédit d'un clergé ennemi de toute lumière.

CHAPITRE XLIV.

IMPRESSION DE LA BIBLE. — LES THÈSES DE LUTHER. — DIÈTE DE WORMS. — LUTHER A WARTBOURG.

(1517-1534.)

Il existe chez les Bramines de l'Inde un proverbe qui dit : « Béni soit l'homme qui a inventé l'écriture ! » Nous pouvons bien en dire autant de l'inventeur de l'imprimerie. On croit communément que l'auteur de cette précieuse découverte est Jean de Guttemberg, de Mayence, et qu'il eut pour associés Jean Faust et Pierre Schœffer. Le premier livre qu'ils imprimèrent fut celui des Psaumes (1457). Faust imprima un grand nombre d'exemplaires de la

Bible à Mayence, puis se rendit à Paris, où l'art de l'imprimerie était encore inconnu. Le prix de ces Bibles, qu'il ne vendait que soixante écus, tandis que les exemplaires manuscrits en coûtaient cinq cents, causa un étonnement universel; et lorsqu'on vit qu'il produisait de nouveaux exemplaires, à mesure qu'il en écoulait, tout Paris fut en émoi; l'agitation redoubla quand on compara les volumes entre eux et qu'on reconnut qu'ils étaient parfaitement semblables. On cria au sortilége. La maison de Faust fut fouillée, et l'on y saisit un nombre considérable de Bibles. Alors il fut arrêté et condamné comme coupable d'avoir fait un pacte avec le diable, et l'on affirma que les lettres rouges dont ses livres étaient ornés avaient été écrites avec son propre sang. Mais quand il eut décrit le procédé dont il se servait, le Parlement de Paris lui rendit la liberté.

La première Bible latine fut imprimée en 1462; et la première Bible allemande, en 1467. Vingt ans après il existait des imprimeries dans presque toutes les principales villes de l'Europe, et bientôt des milliers de livres se répandirent parmi le peuple; de sorte que la science, qui jusqu'alors avait été le privilége exclusif de quelques savants, devint la propriété commune de toute la chrétienté. Lorsque, en 1228, le pape avait publié sa première bulle contre la propagation des saintes Ecritures, cette défense n'avait pu concerner que les gens riches et instruits, à cause du prix énorme des manuscrits de la Bible. Les Vaudois seuls avaient fait exception; car ils

étaient capables d'en faire eux-mêmes des copies. Mais dès qu'on put se procurer la Bible à bas prix, la défense du pape devint impuissante à retenir ceux qui désiraient la posséder et la lire.

La grande attention dont les quatre-vingt-quinze thèses de Luther avaient partout été l'objet, et le bon accueil qu'elles avaient reçu en beaucoup de lieux donnèrent une vive inquiétude au pape, qui envoya à Luther l'ordre de se rétracter. Celui-ci, bien qu'il conservât encore un profond respect pour le saint pontife, crut pourtant devoir refuser de le faire. Il demanda qu'on le convainquît d'erreur d'après l'Écriture, seul juge qu'il reconnût en matière de foi. Le pape ne voulut pas s'abaisser à condescendre au vœu d'un pauvre moine augustin; et, voyant que rien ne pouvait ébranler notre réformateur, il le frappa de l'excommunication (1520). Mais Luther, de plus en plus éclairé par la Parole de vie, contre laquelle il savait que toutes les foudres du pape ne pouvaient rien, résolut de rompre entièrement avec Rome : le 10 décembre 1520, il brûla la bulle d'excommunication et le droit canon, près de la porte de Wittemberg, en présence d'une foule d'étudiants et d'autres personnes.

Luther venait par là de se séparer du papisme, qu'il attaqua dès lors avec toujours plus de force. En 1521, il fut cité à comparaître devant la Diète assemblée à Worms, pour y être examiné en présence de l'Empereur. Quel moment que celui-là! Le souvenir du martyre de Jean Huss ne devait pas le remplir de

courage et d'espoir. Bien des gens lui conseillaient de ne pas se rendre à la diète; mais il n'hésita point. Toute sa force et toute sa confiance étaient en Jésus.

Il part donc pour Worms. A son arrivée à Erfurt, toutes les rues, toutes les maisons sont pleines de gens accourus sur son passage. Comme on lui représentait qu'il courait le même danger que Paul lors de son dernier voyage à Jérusalem, il dit : « Quand on » allumerait entre Wittemberg et Worms un feu qui » s'élèverait jusqu'au ciel, je voudrais également » comparaître devant la diète, au nom du Seigneur. » Arrivé près de Worms, on le sollicite encore de ne pas se présenter devant ses ennemis : « C'est à » Worms que je suis appelé, » répondit-il, « c'est à » Worms que j'irai, quand il y aurait autant de » diables qu'il y a de tuiles sur les toits. »

Il comparaît donc devant la diète : on l'exhorte à rétracter ses écrits et à répondre d'une manière brève et précise. Luther répond à haute voix : « Je ne puis ni ne dois rien rétracter, à moins qu'on ne me prouve par l'*Ecriture sainte* que je suis dans l'erreur. Car c'est être fou et bien malheureux d'agir en quoi que ce soit contre sa conscience. Voilà tout ce que j'ai à dire. Que Dieu me soit en aide. Amen ! » Les amis de Luther, entre autres l'excellent Frédéric, électeur de Saxe, admirèrent une si courageuse confession. Mais l'empereur Charles-Quint le déclara hérétique et le mit au ban de l'empire. Toutefois il permit au réformateur de s'en retourner en liberté.

Le 4 mai 1521, Luther étant parti de Môra, fut

arrêté par quelques cavaliers qui l'enlevèrent de la voiture, le mirent sur un cheval et disparurent avec lui. Après avoir couru par monts et par vaux, ils arrivèrent à onze heures du soir à Wartbourg, près d'Eisenach. C'était l'électeur Frédéric qui avait envoyé ces cavaliers et qui faisait mettre le réformateur en sûreté, jusqu'à ce que l'orage qui grondait sur sa tête fût passé. On le traita à Wartbourg comme un gentilhomme prisonnier, sous le nom de l'écuyer George; il laissa croître sa barbe et porta une épée comme un chevalier de ce temps-là.

Cependant Luther ne perdit pas son temps dans le château de Wartbourg. Il se mit à traduire la Bible en langue vulgaire; car il savait que c'était là le moyen le plus efficace de répandre la connaissance de la vérité parmi le peuple. Il entreprit courageusement cet ouvrage difficile et pour lequel il manquait de toute espèce de secours. Mais, aidé du Seigneur, il acheva bientôt la traduction du Nouveau Testament, que toute l'Eglise d'Allemagne n'a cessé de considérer comme un trésor. Il écrivit aussi ses commentaires sur les évangiles qu'on lisait dans l'Eglise romaine; cet ouvrage a été en grande bénédiction. Au bout de dix mois, informé des troubles qui s'étaient élevés parmi ses disciples à Wittemberg, il quitte sa retraite de Wartbourg, sans consulter l'électeur. Arrivé dans cette ville, il s'efforce d'y rétablir la bonne harmonie et achève, avec le concours de quelques amis versés dans les langues anciennes, la traduction de toute la Bible. Sa version fut imprimée en un volume l'an 1534.

Le plus célèbre de ses collaborateurs se nommait Philippe Mélanchthon ; né à Bretten, ville du grand-duché de Bade. Il était également remarquable par sa science et par sa piété ; et la grande douceur de son caractère servit plus d'une fois à modérer l'ardeur de Luther.

CHAPITRE XLV.

PROGRÈS DE LA RÉFORME. — MORT DE LUTHER. — PAIX D'AUGSBOURG.

(1519-1555.)

Les pures doctrines de l'Evangile que prêchait le réformateur se répandirent promptement partout au moyen de ses nombreuses publications, en particulier par son grand catéchisme, par son abrégé du même ouvrage et par ses cantiques. Ses disciples et ses amis travaillaient aussi à la propagation de la vérité. Partout on prenait parti ou pour le pape ou pour Luther. Déjà en 1519, un légat du pape parcourant l'Allemagne, faisait la remarque que, sur quatre personnes, il en trouvait toujours trois qui se prononçaient pour Luther et seulement une pour le pontife de Rome.

La Réforme fit de grands progrès en Saxe sous l'électeur Jean. La lumière pénétrait peu à peu dans les

masses ; on reconnaissait et l'on rejetait peu à peu les abus ; on abandonnait les couvents ; des prédicateurs fidèles et éclairés prenaient la place de prêtres ignorants. La « nouvelle doctrine, » c'est-à-dire l'Evangile, fut accueillie avec joie dans la Poméranie, le Wurtemberg, à Bade, dans le Brandebourg, le Holstein, à Brunswick, à Clèves, dans la Silésie, la Bohême, la Lusace, le Mecklembourg et dans plusieurs autres villes et contrées de l'Allemagne. Le 4 mai 1526, les princes réformés formèrent à Torgau une confédération pour défendre la doctrine de Luther contre leurs ennemis, et le 19 avril 1529, ils firent une *protestation* commune contre les édits de la diète de Spire, qui les avait condamnés sans les entendre. C'est de cet acte qu'ils reçurent le nom de *protestants*. Les Chrétiens évangéliques présentèrent à la diète assemblée à Augsbourg, le 25 juin 1530, une confession (appelée confession d'Augsbourg) signée par trois princes électeurs, vingt ducs, vingt-quatre comtes, quatre barons et trente-cinq villes impériales et libres. La liberté de conscience leur fut enfin accordée en 1532.

Luther mourut à Eisleben le 18 février 1546, âgé de soixante-trois ans. Ses dernières paroles furent : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. Tu m'as racheté, ô Eternel, Dieu de vérité ! » Doué d'une fermeté inébranlable envers les grands de la terre, il était doux et simple avec les enfants. Il eut toujours, au milieu des plus grands périls, la confiance la plus profonde en son Dieu. Ce qui faisait l'excellence de sa

doctrine, ce qui l'a toujours rendue inestimable à la vraie Eglise évangélique, c'est qu'elle tendait à détruire toute confiance en la propre justice de l'homme pour établir comme seul moyen de salut, la foi à la miséricorde gratuite de Dieu en Jésus-Christ. Le nom de Luther et l'œuvre que Dieu lui a donné de faire vivront en Allemagne aussi longtemps qu'il y aura des Chrétiens qui resteront fidèles à la Parole du Seigneur.

La guerre éclata peu après la mort de cet illustre réformateur. Charles-Quint se mit à persécuter l'Eglise. Il eut d'abord d'heureux succès, et fit prisonnier le prince électeur de Saxe et le landgrave de Hesse. Mais Maurice, électeur de Saxe, releva l'espoir des réformés, et ses brillantes victoires mirent fin à la guerre. La paix fut conclue par le traité de Passau (1552). Ce prince étant victorieux, mais mortellement blessé près de Lunebourg, s'écria, à la vue des soixante quatre drapeaux qu'on lui apporta et qu'on avait pris sur l'ennemi : « Ah ! que sont ces vaines pensées de gloire sur le bord de la tombe ! » Enfin les protestants obtinrent pleine liberté de conscience par le traité de paix signé à Augsbourg en 1555.

CHAPITRE XLVI.

LA RÉFORMATION EN SUISSE. — ZWINGLE.

(1518-1528.)

Pendant que la lumière était remise sur le chandelier en Allemagne, le Seigneur faisait aussi son œuvre en Suisse. Ulrich Zwingle, né dans un village du Toggembourg, le 1er janvier 1484, relevait l'étendard de l'Evangile. Instruit, comme l'avait été Luther, par la lecture de la pure Parole de Dieu, il se sentit aussi pressé de combattre les effrayants abus que l'Eglise romaine nourrissait dans son sein. La même foi animait les deux réformateurs; placés l'un et l'autre sur le seul fondement qui puisse être posé, sur Jésus, l'Eternel Dieu, ils gémissaient, sans s'être entendus, à la vue des plaies profondes qui dévoraient la chrétienté. D'accord sur toutes les doctrines vitales de l'Evangile, ils ne différaient que sur la manière d'envisager la sainte cène. Zwingle n'y voyait que la commémoration de la mort de Christ. Luther croyait que le pain et le vin renfermaient consubstantiellement le vrai corps du Sauveur. Cette divergence d'opinions, dans le fond d'une légère importance, fut pourtant assez forte pour séparer les Chrétiens évangéliques en deux nuances tranchées, les luthériens et

les réformés. C'est encore sous ces noms que les Chrétiens séparés de Rome sont désignés aujourd'hui ; mais cette distinction s'efface de plus en plus.

Zwingle, d'abord curé à Glaris, fut, dix ans après, appelé à prêcher l'Evangile dans l'Eglise d'Einsiedeln, où se rendaient chaque année un très-grand nombre de pèlerins, pour adorer la Vierge Marie. Au bout de deux ans (1518), on le nomma prédicateur de la grande Eglise de Zurich, où il attira un très-grand concours d'auditeurs. Les uns n'approuvaient pas sa doctrine et disaient qu'elle serait la source des plus grands troubles ; d'autres se réjouissaient d'entendre annoncer purement le message de la paix. Tandis que Zwingle évangélisait la Suisse, les écrits de Luther y pénétraient de toutes parts, et étaient lus avec avidité. On vit bientôt un grand nombre de savants embrasser la pure doctrine de l'Evangile et la prêcher avec une franchise et une fidélité qui furent couronnées des plus heureux succès : nous ne citerons qu'Œcolampade, prédicateur à Bâle, Henri Bullinger, de Zurich ; et Berchtold Haller, de Berne.

La prédication de l'Evangile, en opposition si directe avec les erreurs du papisme, devait nécessairement trouver d'ardents adversaires parmi ceux qui étaient intéressés à les maintenir. En effet, le légat du pape et le pape lui-même firent tous leurs efforts pour arrêter les progrès de la Réforme ; les évêques de Lausanne, de Constance et de Bâle, écrivirent plusieurs mandements où ils représentaient les prédicateurs évangéliques comme des séducteurs et

des hérétiques dignes du plus affreux supplice, et la lecture de la Bible en langue vulgaire comme la source de toutes sortes de maux. Les moines firent tous leurs efforts pour soulever le peuple contre les réformateurs. Mais l'Esprit de Dieu animait ses serviteurs et les remplissait d'un saint courage pour braver tous les périls.

L'an 1520, on comptait déjà à Zurich plus de deux mille âmes attachées de cœur à la vérité. Les magistrats ordonnèrent, en 1523, qu'il y eût dans cette ville une dispute ou assemblée publique, dans laquelle les docteurs papistes et protestants exposeraient les divers arguments par lesquels chacun d'eux croyait pouvoir défendre la doctrine qu'il avait embrassée. En suite de cette dispute, le sénat et la bourgeoisie de Zurich décrétèrent que Zwingle continuerait à annoncer la pure doctrine de l'Evangile et que tous les autres ecclésiastiques ne proposeraient rien qu'ils ne pussent prouver par l'Ecriture. — Cette première dispute ne tarda pas à être suivie d'une seconde, puis d'une troisième, à la suite de laquelle les Zurichois abolirent quelques-unes des superstitions les plus grossières. En avril 1525, les images des saints disparurent des temples, la messe fut interdite et les magistrats ordonnèrent qu'on célébrât la sainte cène d'une manière conforme à la Parole. Bâle et Schaffhouse furent éclairés du même flambeau céleste vers l'an 1528 : la plus grande partie de la Suisse allemande secoua le joug de Rome et accueillit le pur Evangile de Christ. — Les petits cantons repoussèrent toujours avec une

aveugle obstination toutes les tentatives faites pour les amener à la Réforme.

CHAPITRE XLVII.

RÉFORME DANS LE CANTON DE BERNE ET LE PAYS DE VAUD.

(1523-1536.)

Pendant ce temps-là, Berchtold Haller prêchait à Berne les doctrines de l'Evangile. Ses efforts, d'abord timides, mais bientôt plus affermis, furent couronnés d'un éclatant succès. Dès l'an 1523, il fut ordonné à tous les prédicateurs de prêcher l'Evangile librement, mais de ne rien avancer que ce qu'ils pourraient établir par la sainte Ecriture du Vieux et du Nouveau Testament. Une dispute publique eut lieu à Berne en 1528 ; elle dura dix-neuf jours et eut les mêmes résultats que celle de Zurich. Le Seigneur y faisait son œuvre avec puissance : le papisme et ses erreurs firent place au culte en esprit et en vérité.

A cette époque, le territoire qui forme aujourd'hui le canton de Vaud était divisé en plusieurs petits Etats, tous placés sous quelque souverain étranger. Les villes et bourgs de Moudon, Yverdon, Morges, Nyon, Payerne, Cossonay, Granson, Sainte-Croix et les Clées, étaient sous la domination du duc de Savoie. L'évêque de Lausanne possédait Lausanne, Lutry,

Cully, Saint-Saphorin, Corsier, une partie de Vevey, Avenches et Lucens. — Les bailliages d'Orbe et de Granson étaient gouvernés en commun par les cantons de Berne et de Fribourg. — Les quatre mandements d'Aigle (Aigle, Ollon, Bex et les Ormonts) appartenaient au canton de Berne.

A la première apparition de quelques étincelles du vaste incendie qui détruisait en Allemagne l'édifice vermoulu du papisme, le pays de Vaud manifesta un profond attachement pour la religion de Rome. En 1525, les états assemblés à Moudon ordonnèrent de brûler les livres de Luther, et défendirent de parler de sa doctrine, sous peine d'être brûlé vif. Mais le Seigneur ne voulait pas laisser plus longtemps la Suisse romande plongée dans de telles ténèbres. Il en eut compassion et y envoya un de ses serviteurs, nommé Guillaume Farel, qui y prêcha la doctrine évangélique avec de grandes bénédictions.

Ce fidèle ministre de Christ naquit d'une famille noble à Gap, en Dauphiné, l'an 1489. Persécuté en France pour l'Evangile, il se retira à Strasbourg, de là à Bâle, puis à Montbéliard, où il parvint à établir la Réforme. Il se rendit ensuite à Berne, où il fit connaissance avec Haller, dont nous avons déjà parlé. Haller lui conseilla d'aller annoncer l'Evangile dans le gouvernement d'Aigle. Il s'y rendit, au mois de novembre 1526, sous le nom de Guillaume Ursin, et s'y fixa comme maître d'école. Il y répandit la bonne semence de la Parole, qui fut reçue par un grand nombre d'âmes.

L'opposition des prêtres, des magistrats et du peuple, n'arrêta point son courage ni ses travaux. Le conseil de Berne lui remit, au mois de mars 1527, une patente par laquelle il l'établissait pasteur à Aigle. Il prêchait aussi à Ollon, à Bex et dans quelques autres lieux du voisinage. Effrayés des progrès de la Réforme, les prêtres mirent tout en œuvre pour faire chasser Farel, qui dut quitter Aigle ; mais il y revint bientôt avec une lettre des seigneurs de Berne, portant « qu'on devait le protéger et lui faire une pension et que l'Evangile devait être prêché avec une entière liberté dans les quatre mandements, partout où on le souhaiterait. » L'opposition n'en fut guère moins grande : Farel eut encore à essuyer de mauvais traitements. Informé de cela, l'Etat de Berne envoya des députés à Aigle pour « régler les affaires de religion. » Les députés assemblèrent les quatre paroisses du gouvernement d'Aigle ; trois de ces paroisses, savoir : Aigle, Bex et Ollon, embrassèrent la Réformation à la pluralité des voix. La paroisse des Ormonts se prononça en majorité pour le culte romain ; néanmoins on leur ordonna de renoncer à la messe, d'ôter les images de leurs temples et de renvoyer leur vicaire : on eut beaucoup de peine à l'obtenir. N'en soyons point surpris : la conscience a des droits qu'il faut toujours respecter. Si l'on s'était borné à éclairer le peuple, à fonder des écoles, à faire prêcher l'Evangile, tout en laissant pleine liberté de part et d'autre aux papistes et aux réformés, l'histoire n'aurait pas à signaler une telle injustice. Il y avait injustice à forcer

la minorité à se conformer à l'opinion de la majorité. Quelque grands que soient les avantages que la Suisse ait retirés de la Réformation, ils ne sauraient justifier tout ce qu'une pareille marche avait de tyrannique et de contraire à la Parole de Dieu. Un zèle mal éclairé de la part de ceux qui embrassaient la Réforme ne souillait aussi que trop souvent la belle cause de la vérité. On brisait les images, on démolissait les autels avec une précipitation qui irritait toujours plus les papistes.

Cependant la Réformation ne ralentissait pas sa marche : Morat, Brienne, Le Vully, Granson, Orbe et les lieux environnants l'accueillirent avec joie. Farel, qui semblait se multiplier à mesure que la lumière se propageait, fut puissamment secondé par Pierre Viret, d'Orbe, et par quelques autres serviteurs de Jésus-Christ.

L'évêché de Lausanne était jusque-là resté presque tout à fait étranger à la Réforme. Le clergé, les magistrats et la généralité des habitants de Lausanne repoussaient avec horreur tout ce qui sentait le luthérianisme. Mais le Seigneur déjoue les plans les mieux conçus de la prudence humaine, toutes les fois qu'il veut établir son règne. La conquête du pays de Vaud par les Bernois, en 1536, ouvrit une large porte à l'introduction de la Réforme. Viret se rendit à Lausanne, à la prière de plusieurs Lausannois faisant partie de l'armée bernoise : il prêcha d'abord dans le temple de Saint-François, puis au couvent de la Madeleine, au milieu d'un grand concours de peuple.

L'agitation était à son comble dans tout le pays. Les esprits étaient partagés, indécis. La plupart se faisaient les plus étranges idées des principes religieux des réformateurs. Les uns (c'était le petit nombre) croyaient de cœur à la Bonne Nouvelle du salut prêchée par les ministres et devenaient des hommes nouveaux dans toute leur conduite. D'autres ne prenaient que l'écorce de la Réforme, n'allaient plus à la messe, mais n'allaient pas non plus à Jésus-Christ. Un fort grand nombre ne savait que croire et demandait d'être éclairé.

Le gouvernement de Berne, zélé partisan de la Réforme, se hâta de tout mettre en œuvre pour l'établir dans le pays de Vaud. Dans le but d'éclairer les esprits, il commanda qu'il y eût une dispute publique à Lausanne dès le 1er octobre 1536. On afficha à la porte des temples de toutes les paroisses un décret ordonnant à tous les ecclésiastiques de l'un et de l'autre culte d'assister à cette dispute, et à toutes les communes d'y envoyer des députés qui, de retour chez eux, pussent rendre compte de tout ce qu'ils auraient vu et entendu. Le décret contenait aussi dix thèses ou sujets religieux à discuter, préparées par Farel.

Les bornes de cet écrit ne nous permettent pas d'entrer dans les longs et intéressants détails que l'histoire nous a conservés sur la dispute de Lausanne. Nous ne pouvons en retracer que quelques traits. Le dimanche 1er octobre, la cathédrale de Lausanne s'ouvre à une foule immense ; on va discuter des matiè-

res entièrement nouvelles pour le peuple ; le pur Evangile, si longtemps méconnu, repoussé, y est publiquement annoncé par Farel, dans un discours d'ouverture propre à préparer les esprits ; les doctrines si longtemps vénérées du papisme vont être mises à nu ; toutes les plaies de l'Eglise romaine vont être sondées et découvertes ; la Parole de Dieu va reprendre ses droits ; car c'est dans cette sainte Parole que tous les orateurs devront puiser leurs arguments. Quelle révolution ! Quel spectacle imposant que celui-là !

Ecoutons d'abord les thèses qui doivent faire le fond de la dispute :

1o « L'Ecriture sainte ne connaît point d'autre voie de justification que celle qui est par la foi au sacrifice de Jésus-Christ, offert une seule fois. — 2o L'Ecriture ne reconnaît que ce même Jésus-Christ ressuscité des morts, monté au ciel et assis à la droite du Père, pour le chef unique, pour le Pontife ou Sacrificateur véritablement souverain, et pour le Médiateur et l'Intercesseur de son Eglise. — 3o La sainte Ecriture ne reconnaît pour l'Eglise de Dieu que ceux qui croient devoir leur rédemption uniquement au sang de Jésus-Christ, qui croient à sa seule Parole et qui s'y conforment. — 4o Cette Eglise, bien qu'elle ne soit connue que de Dieu, a cependant ses cérémonies que Jésus-Christ a établies, par lesquelles on la voit et on la reconnaît, savoir : le baptême et la cène du Seigneur. — 5o L'Eglise ne reconnaît point d'autre ministre que celui qui administre la Parole et les

Sacrements. — 6° L'Eglise ne reconnaît point d'autre confession des péchés pour en obtenir le pardon que celle qui se fait à Dieu, ni d'autre absolution que celle qu'on reçoit de Dieu, à qui il faut confesser ses péchés, puisque c'est lui seul qui peut les pardonner. — 7° Cette même Eglise ne reconnaît point d'autre service de Dieu que celui qui est réglé par la Bible. C'est pourquoi elle rejette tout ce fatras de cérémonies sans fin qui ne servent qu'à renverser la religion, comme les images et autres choses de cette nature. — 8° Elle ne reconnaît qu'un seul magistrat, laïque, établi de Dieu et nécessaire pour conserver le repos de l'Etat. Elle croit que tous sont obligés d'obéir à ce magistrat, tandis qu'il n'ordonne rien qui soit contre Dieu. » Les neuvième et dixième thèses condamnent le célibat des prêtres et la distinction des viandes.

La dispute dura sept jours; les principaux orateurs furent, du côté des réformés, Farel, Viret, Caroli et Calvin; du côté des catholiques, Blancherose, médecin, Drogy, vicaire, et Michod, curé.

Ce n'était pas assez de montrer l'erreur, il fallait établir la vérité. Dans ce but on établit des pasteurs dans toutes les Eglises auxquelles il fut possible d'en procurer. Peu à peu la lumière succéda aux épaisses ténèbres qui avaient couvert pendant si longtemps tout le pays.

Voyons maintenant comment se fit cette œuvre à Genève et à Neuchâtel.

CHAPITRE XLVIII.

RÉFORMATION A GENÈVE.

(1532 - 1536.)

Avant 1532, Genève était encore entièrement plongée dans les erreurs du catholicisme romain. Cette année-là, deux fidèles serviteurs de Christ, Farel et Saulnier, originaires du Dauphiné et ministres dans le canton de Berne, passant par Genève, y semèrent quelques grains de la bonne semence. Un petit nombre d'âmes la recueillirent avec fruit. Cette première assemblée évangélique excita un grand émoi parmi les prêtres. Ils firent amener devant leur conseil les deux prédicateurs, au milieu de beaucoup d'injures et de cris. « Viens ça, méchant diable de Farel, » lui dirent-ils, « que vas-tu faisant çà et là, troublant toute la terre? D'où viens-tu? Qu'es-tu venu faire ici? Qui t'a fait venir en cette ville? » — « Je ne suis point diable, » répond Farel; « j'annonce Jésus-Christ crucifié, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, tellement que celui qui croira en lui aura la vie éternelle; mais qui ne croira point sera condamné. A cette fin, je suis envoyé de Dieu, notre bon Père, ambassadeur de Jésus-Christ, et ne tâche autre chose sinon qu'on le reçoive par tout

le monde, et je suis venu en cette ville pour essayer s'il y a personne qui veuille ouïr, et je suis prêt de rendre raison de ma foi et de ce que je prêche, s'il vous plaît m'ouïr patiemment, et maintenir ce que je dirai jusqu'à la mort. » L'un des prêtres, se levant tout en colère, s'écria : « Il a blasphémé ; qu'avons-» nous plus besoin de témoins? Il est digne de » mort. Au Rhône, au Rhône! Il vaut mieux que ce » méchant Luther meure que de troubler ainsi tout » le peuple. » — Un serviteur du grand vicaire apprêtait son arquebuse pour tuer Farel; mais Dieu ne permit pas que son sang fût répandu : l'arquebuse se rompit. Les deux ministres, accompagnés de quelques amis de l'Evangile, purent à grand'peine sortir de là sains et saufs; ils s'embarquèrent et se rendirent à Granson où était Froment, ministre de Christ, qu'ils engagèrent à se rendre à Genève.

Froment était encore fort jeune; il n'avait que vingt-deux ans. Il part, remettant sa cause au Seigneur, et arrive à Genève le 1er novembre 1532. Il n'y connaissait personne. Ceux qui semblaient vouloir entendre l'Evangile étaient si intimidés par l'accueil qu'on avait fait à Farel et à Saulnier, qu'ils n'osaient faire connaître leurs vrais sentiments ni se réunir. Froment ouvre une école gratuite auprès du Molard; tout en montrant à lire et à écrire aux enfants, il leur annonce la Bonne Nouvelle. Plusieurs parents, enchantés des progrès de leurs enfants, vont écouter le maître d'école; les uns croient, d'autres le repoussent et le méprisent. « Que peut savoir ce petit

foulaton (insensé) ? » disaient ceux-ci au peuple. — Il se trouvait là quelqu'un qui répondit : « Ces fous vous apprendront à être sages. »

Cependant le nombre des auditeurs de Froment s'accroissait de jour en jour. Le 1er janvier 1533, une telle foule se jeta dans la salle où il prêchait, qu'il ne put pas y pénétrer. « Au Molard, au Molard ! » s'écrièrent-ils ; et ils le placèrent sur un banc en lui disant : « Prêchez-nous la Parole de Dieu. » Après avoir invoqué à genoux le secours du Seigneur, il se mit à prêcher sur Matth., VII, 15, 16. — Pendant qu'il prêchait, le grand sautier de la ville lui ordonna de se taire. « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » répond le courageux serviteur de Christ ; et il reprend son discours. — Cependant les prêtres s'étaient réunis en armes. Froment est obligé d'interrompre son sermon et de se retirer. Les prêtres l'auraient mis en pièces. Quelque temps après, il quitta la ville et alla à Yvonand (Vaud) ; mais l'Evangile qui avait été annoncé ne s'en alla pas avec lui. Plusieurs âmes étaient passées des ténèbres à la lumière ; d'autres, en grand nombre, reconnaissaient les erreurs du papisme et étaient prêtes à embrasser la vérité. Il y avait, parmi les premiers, un bonnetier, nommé Guérin, homme versé dans les Ecritures, qui présidait secrètement leurs assemblées, conjointement avec un ministre nommé Masnéri. C'est dans une de ces réunions qu'eut lieu à Genève la première cène selon l'institution du Seigneur. Mais Guérin fut banni.

Quelques réformés, voyant qu'aucun d'eux ne pouvait élever la voix qu'il ne fût aussitôt banni, allèrent à Berne implorer du secours. L'Etat de Berne écrivit au conseil de Genève pour l'engager à laisser prêcher librement l'Evangile. De là nouvelle irritation chez les papistes. Ils courent aux armes à l'instigation et à l'exemple des prêtres. Les réformés, au nombre de soixante, prennent aussi leurs arquebuses et se mettent sur la défensive. Leurs adversaires se comptent par centaines. Le sang va couler; un réformé, ami de la paix, ose faire entendre des paroles de paix et reçoit un coup de poignard qui le fait tomber raide mort. On allait en venir aux mains, lorsque arrivèrent des marchands de Fribourg (ville alliée de Genève). Ils adressèrent, en qualités d'amis et de combourgeois, de belles remontrances à l'un et à l'autre parti. Les réformés furent les premiers à leur prêter l'oreille. Les prêtres et leurs adhérents voulaient en finir par les armes. « Messieurs, » dirent les Fribourgeois, « nous vous en prions, ne soyez pas tant fiers; car si l'on venait à se battre, nous aimerions mieux être de leur côté que du vôtre; car ce sont autres gens que vous et en meilleur ordre pour gens de guerre que vous n'êtes. » — La paix fut signée le 30 mars 1533.

Mais les partis étaient loin d'être réconciliés. Les prêtres ameutèrent de nouveau le peuple : Fribourg et Berne envoyèrent des députés; les premiers pour soutenir l'ancien culte et pour demander justice d'un meurtre commis sur un Fribourgeois au milieu des troubles; les seconds pour demander la liberté de

conscience : en cas de refus, les députés bernois avaient ordre d'exiger des Génevois le paiement de la somme qu'ils devaient à l'Etat de Berne. Dieu voulait l'extirpation du papisme à Genève et faire briller dans cette ville un flambeau qui éclairerait au loin plusieurs nations de la terre. La cause de la Réforme venait d'y prendre un tel pied qu'il n'était plus possible de l'en chasser. Berne l'emporta dans Genève sur Fribourg. Voilà le jugement que nous portons nous, pauvres mortels, qui ne savons voir que les causes secondes ; remontons à l'Auteur de toute grâce et rendons-lui gloire.

Les réformateurs Froment, Farel et Viret étaient rentrés dans la ville. Berne leur donnait son appui. Le 1er mars 1534, une troupe de réformés courut prendre Farel et le conduisit dans la salle du couvent des Cordeliers. Ce couvent était à l'angle que fait la rue Verdaine avec celle de Rive ; on l'appelait aussi couvent de Rive, parce qu'il était alors situé sur le rivage du lac. C'est dans ces murs que la doctrine évangélique fut pour la première fois prêchée publiquement dans Genève. Les ministres, toujours soutenus par les députés bernois, y demeurèrent et y continuèrent leur œuvre. Ainsi la Réforme croissait de jour en jour, malgré les empêchements des adversaires. Les prêtres irrités et voyant le terrain s'ébouler sous leurs pieds, redoublèrent leurs efforts pour se défaire des prédicants (1). Ils tentèrent de les em-

(1) Nom donné aux ministres.

poisonner. Viret seul ayant mangé d'un potage mêlé de poison, faillit en périr. Mais le méchant fait une œuvre qui le trompe : l'atroce tentative des prêtres ayant été dévoilée, le crédit du clergé romain en reçut un rude échec. Ajoutez encore l'arrivée à Genève de plusieurs Français réfugiés à cause de leur attachement à la Réforme, et vous comprendrez que l'Eglise évangélique s'augmentait par les efforts mêmes que faisaient ses adversaires pour la détruire.

Genève eut aussi sa dispute publique : elle eut lieu le 30 mai 1535. Ce fut un cordelier, récemment converti, qui s'engagea à prouver publiquement que les dogmes soutenus par les papistes étaient contraires à la sainte Ecriture. Les conseils de la ville y assistèrent, pour que tout s'y passât en bon ordre. Le succès de cette dispute fut d'une immense portée pour la Réforme.

Pendant ce temps-là le duc de Savoie et ses partisans tentaient de rétablir l'autorité de l'évêque. Tous les mécontents s'étaient réfugiés à Peney, non loin de la ville, et de là exerçaient diverses hostilités contre Genève. Mais les troupes de Berne, qui venaient d'envahir le pays de Vaud et qui avaient déclaré la guerre au duc, entrèrent à Genève comme des libérateurs (1536).

CHAPITRE XLIX.

JEAN CALVIN. — THÉODORE DE BÈZE.

(1509-1605.)

Ce fut cette même année-là (1536) que parut pour la première fois, à Genève, un homme d'une chétive apparence, mais qui occupe le premier rang parmi les réformateurs français : cet homme est Jean Calvin, né à Noyon, en Picardie, l'an 1509. Il était donc encore bien jeune quand Luther et Zwingle soutenaient déjà de rudes combats pour la cause de la vérité. Ce fut un de ses parents, Robert Olivetan, qui l'amena à la connaissance de l'Evangile. Il apprit de bonne heure à connaître ce que le Seigneur avait déjà fait en Suisse et en Allemagne pour enlever les souillures de l'Eglise. Calvin faisait ses études à Paris, lorsqu'il reçut les premières impressions sérieuses qui décidèrent de toute sa vie. L'Eglise était tellement corrompue, que l'on donnait des bénéfices ecclésiastiques à des enfants, à des femmes, à des soldats, et que ces bénéfices se transmettaient souvent en héritage : Calvin jouissait des revenus d'une paroisse déjà à l'âge de douze ans. Il avait devant lui les plus belles perspectives d'avancement. Mais le Seigneur l'appelait ailleurs : son Esprit lui montra de bonne heure

l'effrayant contraste qui existait entre les enseignements de ses maîtres et ceux de l'Ecriture. Dégoûté d'aussi choquantes contradictions, il renonça à ses bénéfices brillants et aux avantages que ses talents et sa position devaient lui offrir. Avant qu'il eût atteint sa vingt-deuxième année, on le consultait déjà sur des affaires de la plus haute importance. Son grand savoir lui concilia l'amitié et la protection de Marguerite de Navarre, sœur du roi de France, qui désirait le fixer dans le royaume. Mais ses principes et son attachement à la Réforme lui avaient attiré un grand nombre d'ennemis. Il ne put plus rester à Paris. Bâle l'accueillit avec joie.

La doctrine de l'Evangile rencontrait partout de puissants, de nombreux adversaires; on calomniait les enfants de Dieu; on leur prêtait des opinions qui n'étaient point les leurs; ce qui engagea Calvin à écrire un exposé des doctrines des réformés, connu sous le titre d'*Institutions chrétiennes*, qu'il dédia à François Ier, roi de France, ardent persécuteurs des réformés de son royaume.

Après un court voyage en Italie, il rentra en France. Il avait l'intention de retourner à Strasbourg ou à Bâle, pour s'y établir définitivement. L'empereur d'Allemagne et le roi de France étaient alors en guerre. Les communications de l'un de ces pays à l'autre étant fort difficiles, Calvin fut obligé de passer par Genève, sans aucune intention de s'y arrêter. Farel et Viret étaient encore dans cette ville. Calvin leur ayant fait visite, Farel le pria de rester avec eux

et de se joindre à leurs travaux. Calvin refusa, et prétexta la nécessité où il était d'étudier encore davantage. Alors Farel lui dit avec une force et une gravité qui firent trembler le jeune étranger : « Je » vous déclare, de la part de Dieu, que, si vous ne » voulez pas travailler ici avec nous, à l'œuvre du » Seigneur, il vous maudira, puisque, prétextant vos » études, vous vous cherchez vous-même plutôt que » lui. » Calvin, qui ne cherchait qu'à connaître la volonté de Dieu, vit dans ces paroles un appel d'en haut. Il se fixa donc à Genève dès le mois d'août 1536. Les magistrats, heureux d'une telle acquisition, lui donnèrent la chaire de professeur en théologie, puis celle de pasteur, et lui conférèrent en même temps le droit de bourgeoisie.

Genève avait, il est vrai, réformé ses temples, renoncé à la messe et aux autres idolâtries romaines, mais il était peu de gens qui connussent le renouvellement intérieur par le Saint-Esprit. Plusieurs âmes, sans aucun doute, avaient pris au sérieux l'Evangile et vivaient dans la sainteté chrétienne, mais la masse avait gardé ses idoles favorites : l'impureté, l'amour du monde, les haines, le luxe; le péché, en un mot, que la Réforme devait bannir, régnait en maître dans le peuple. Les réformateurs en gémissaient profondément. Pour y porter remède, Calvin proposa une ordonnance disciplinaire d'après laquelle toute personne, riche ou pauvre, magistrat ou simple citoyen qui, malgré les avertissements reçus, vivrait ouvertement dans le péché et qui serait en scandale à l'Eglise, de-

vait être excommuniée (exclue de la sainte cène). Le Conseil et la bourgeoisie acceptèrent ce projet, et la discipline ne tarda pas à être exercée avec vigueur. Cette sévérité, tout à fait inouïe, ramena à Genève une grande pureté de mœurs, mais attira sur Calvin un violent orage. Beaucoup de gens, voulant passer pour Chrétiens et vivre en même temps dans les plaisirs mondains, ne pouvaient supporter la vue de l'homme qui cherchait à opposer une digue au torrent de la corruption générale. Un parti puissant se forma contre Calvin. Le Conseil, qui comptait plusieurs ennemis secrets de l'Evangile, céda aux sollicitations des partisans de la licence et bannit de la ville, en 1538, le célèbre réformateur, ainsi que Farel et Viret.

Il se rendit à Strasbourg, où il accepta une place de professeur ; mais son cœur était toujours attaché à sa patrie adoptive. On reconnut bientôt que le triste état où se trouvaient les mœurs publiques rendait nécessaire la marche qu'on n'avait guère fait qu'essayer : tous les vices reparurent. Calvin fut rappelé en 1541, après un bannissement de trois ans. Il retourna donc à Genève. « Voulez-vous que je reste dans votre ville ? » dit-il dans son discours au Conseil de la ville : « Eh bien ! chassez-en les péchés qui y règnent. Est-ce de bonne foi et sérieusement que vous m'avez rappelé ? Alors bannissez les vices avec lesquels je ne saurais vivre dans vos murs. Ce n'est point le pape, ce ne sont point les tyrans qui ravagent l'Eglise, mais ce sont les dissolutions, les parjures et

autres péchés semblables qui la souillent. Voilà les plus grands ennemis de l'Evangile. A quoi servirait-il d'écarter les loups, si les troupeaux étaient dévorés par des maladies contagieuses ? »

Malheureusement la discipline fut poussée, dans quelques cas, au delà des bornes que trace la charité chrétienne. Un déplorable mélange des peines civiles et des peines ecclésiastiques fit tomber dans de grands écarts. C'est ainsi qu'on fit décapiter Jacques Gruet, qui avait tenté de renverser la discipline de l'Eglise. — Michel Servet, médecin espagnol, fut brûlé vif, parce qu'il s'était déclaré l'adversaire des doctrines de la Réforme. Nous ne pouvons assez nous élever contre de pareils actes d'intolérance. Si Calvin y eut quelque part, ce qui n'est pas avéré, nous aurions une preuve de plus que les Chrétiens les plus éminents sont sujets à de grandes erreurs.

Genève était alors le refuge des réformés persécutés pour leur foi. On y voyait des Eglises italienne, anglaise, espagnole, française, uniquement composées de réfugiés. Les travaux et l'immense renommée de Calvin contribuèrent à faire de cette illustre cité le centre de la Réforme et un fanal qui répandait au loin sa précieuse clarté. Notre réformateur publia un catéchisme qui ne tarda pas à être traduit en anglais, en italien, en espagnol, en latin, en grec et en hébreu. Pendant les vingt-huit ans qu'il demeura à Genève, il travailla sans aucun relâche à l'œuvre de Christ. Doué d'une faible constitution, il vit bientôt son corps s'affaisser sous le poids de ses nombreux

travaux. Une maladie opiniâtre, accompagnée des plus vives douleurs, lui fit pressentir que le moment de son délogement n'était pas éloigné. Peu de jours avant de remettre son âme à son fidèle Sauveur, il fit appeler auprès de lui le Conseil et les pasteurs de la ville et les exhorta instamment à rester fermes dans la foi, dans la vigilance, dans l'amour et dans la paix. Il entra dans le repos réservé au peuple de Dieu, le 27 mai 1564, âgé de cinquante-cinq ans.

Théodore de Bèze, un des hommes les plus éminents du temps de la Réforme, naquit à Vézelai en Bourgogne, l'an 1519. Bèze fut ébloui et entraîné dans sa jeunesse par les vanités du monde. Mais le Seigneur, qui voulait en faire un serviteur d'élite, l'affligea d'une cruelle maladie, durant laquelle il fit vœu de se consacrer tout entier à l'avancement de la gloire de Dieu, si la santé lui était rendue. Bien différent de la plupart des malades qui, dès qu'ils sont guéris, oublient leur bonne résolution, Bèze, ayant recouvré sa première vigueur, quitta tout pour suivre Jésus. Afin de mieux rompre avec ses relations mondaines, il se retira, en 1548, à Genève, auprès des Chrétiens, qui l'affermirent dans la foi. Après un voyage qu'il fit à Tubingue, il fut appelé à la chaire de grec à Lausanne. Ses relations étroites avec Calvin furent bénies pour son âme. Ce fut à sa sollicitation que Bèze acheva la traduction en vers français des psaumes de David, qu'avait commencée Clément Marot. En 1559, il quitta Lausanne et se rendit à Genève, comme pasteur.

La France était alors vivement agitée par la Réforme. Une conférence eut lieu à Poissy, en 1561, dans le but de rétablir la paix. Le roi de Navarre et le prince de Condé demandèrent au Conseil de Genève de permettre à Bèze d'y assister. Ce fut lui qui la présida. Sa haute éloquence, son vaste savoir et son inébranlable fermeté contribuèrent beaucoup à mieux faire connaître les principes des Protestants, en butte à toute la haine et aux calomnies les plus atroces de leurs adversaires. Durant son séjour à Paris et dans les environs, il annonça, avec un zèle infatigable, la Bonne Nouvelle du salut. Il s'y tenait de nombreuses congrégations de réformés. Mais le clergé ne pouvait les voir de sang-froid. La persécution, qui semblait assoupie, se réveilla avec une effrayante intensité. En janvier 1562, on publia un édit en faveur de la tolérance religieuse, et néanmoins, le 1er mars suivant, plus de cinquante protestants furent massacrés à Vassy (Haute-Marne), au moment où ils célébraient leur culte. Bèze, saisi d'une profonde douleur, se plaignit au roi de Navarre, et lui dit ces paroles mémorables : « Sire, l'Église de Dieu est une enclume sur laquelle plusieurs marteaux doivent se briser. » — Durant les troubles des guerres civiles qui désolèrent la France, Bèze ne se lassa point de prêcher la paix et de proclamer la vérité telle qu'elle est en Christ. De retour à Genève en 1564, il remplaça Calvin dans les fonctions de modérateur de la compagnie des pasteurs. Ce fut dans cette ville qu'il termina, en 1605, sa laborieuse carrière, âgé de quatre-vingt-six ans.

Tout en appréciant hautement les travaux de Calvin et de Bèze, nous ne pouvons que reconnaître avec douleur que des erreurs graves en matière de discipline ont souillé et sans doute entravé leur œuvre. Ces pieux réformateurs, trop asservis en ceci à l'esprit de l'époque, pensaient et soutenaient que le magistrat doit sévir contre les hérétiques dénoncés par l'Eglise : c'était transporter une portion du papisme dans la Réforme et mettre dans les mains des magistrats protestants le glaive qui avait fait tomber tant de victimes.

« Les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles, » a dit un apôtre, « mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu pour renverser les forteresses et détruire tous les conseils et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et pour amener captive toute pensée à l'obéissance de Christ (1). »

CHAPITRE L.

LA RÉFORME A NEUCHATEL.

(1529-1550.)

Ce fut le même Farel, dont nous avons déjà décrit les pieux travaux dans le pays de Vaud et à Genève,

(1) 2 Cor., X, 4.

qui introduisit le premier les doctrines du pur Evangile dans le pays de Neuchâtel. Là, tout comme ailleurs, les ténèbres de la superstition romaine étaient noires et profondes. Le clergé était plongé dans l'ignorance et dans la débauche. Il mettait tout son savoir et tous ses soins à embellir les églises et à accroître le nombre des saints. Toute l'instruction donnée au peuple consistait en spectacles et en représentations dans les rues, de quelqu'une des Paraboles de l'Evangile ou du mystère de la Passion.

Farel arriva à Serrières, chez le curé, en octobre 1529. Ce curé, bien qu'ami secret de l'Evangile, n'osa pas laisser Farel prêcher dans le temple; ce fut près du temple que notre réformateur annonça la Parole. Beaucoup de Neuchâtelois étaient accourus pour l'entendre. Le bruit de tout ce qui se passait déjà dans le canton de Berne et ailleurs était parvenu dans les villes et villages du pays de Neuchâtel. On voulut aussi connaître les doctrines nouvelles à Neuchâtel même. Farel y fut comme entraîné par ceux qui l'avaient entendu à Serrières. Il y prêcha sur les places, aux portes de la ville, dans les maisons, avec les plus grandes bénédictions. Comme d'ordinaire, le Prince des ténèbres excita ses serviteurs contre le ministre de Jésus. « A l'eau, à l'eau! » crièrent quelques ennemis de la vérité; « jetons-le à la fontaine! » Mais les partisans de la Réforme le prirent sous leur protection et déclarèrent qu'ils goûtaient sa prédication. La semence était jetée : Dieu lui donna l'accroissement.

Plus elle croissait, plus l'adversaire rugissait. Neuchâtel fut bientôt divisé en deux partis. D'un côté étaient le gouverneur, les prêtres et leurs partisans; de l'autre, on voyait les bourgeois et le peuple. Berne, toujours zélée à répandre la Réforme, avait promis son appui à ceux qui la goûtaient. Leur nombre allait toujours en s'augmentant. « Pourquoi la Parole de Dieu ne serait-elle pas annoncée dans un temple? » dirent quelques amis du Seigneur. — « C'est vrai, » ajoutèrent d'autres. Aussitôt ils conduisirent Farel dans le temple de l'hôpital (1530). Les murs en étaient parés d'images et de tableaux; le réformateur y porta le premier les mains et tout fut bientôt enlevé. L'agitation fut grande chez le gouverneur et chez les chanoines. Ils se plaignirent à la comtesse (princesse du pays) de ce que les Neuchâtelois innovaient en religion, et prièrent les Bernois de les délivrer de la présence de Farel. Berne exhorta son ministre à se borner à exposer les vérités de l'Evangile. C'était tout ce que demandait le réformateur. Ses prédications continuèrent donc dans la ville et dans les environs. Jusque-là les réformés n'avaient que le temple de l'hôpital. Le 23 octobre 1530, Farel fit entendre à ses auditeurs qu'ils ne devaient pas faire moins d'honneur à l'Evangile que les papistes à la messe, et que, puisqu'on la disait dans la grande église, l'Evangile aussi devait y être annoncé. A ces mots, ils le mènent à la grande église, le font monter en chaire où il prononce un des sermons les plus entraînants qu'il ait jamais faits. Il y

développe les abus de l'Eglise romaine avec tant de force, et y montre si clairement la conformité de la doctrine qu'il prêchait avec celle des saintes Ecritures, que le peuple s'écrie tout d'une voix : « Nous voulons suivre la religion évangélique. » Aussitôt les images sont brisées, les autels renversés. Rien ne peut arrêter le torrent : le gouverneur veut faire entendre sa voix ; elle est étouffée par les cris d'une multitude lassée du joug qui l'avait si longtemps opprimée. La Réforme, ou plutôt l'Evangile pur, devait répandre ses bienfaits à Neuchâtel. On lit encore aujourd'hui, sur les murailles de l'église, ces mots gravés pour faire vivre à jamais le souvenir de cette mémorable journée : « L'an 1530, le 23 octobre, fut ostée et abolie l'idolâtrie de céans par les bourgeois. »

La ville de Neuchâtel avait reçu l'Evangile, mais la plupart des villages ne l'avaient pas encore entendu. Serrières, le premier, l'avait accueilli avec joie : le curé Beynon, converti par le ministère de Farel, avait dit à ses paroissiens : « Si vous m'avez appelé bon prêtre, vous me trouverez meilleur pasteur. » De Serrières, Farel tenta de porter la lumière évangélique à Corcelles, à Bevaix. Dans ce dernier lieu on l'écouta avec la plus religieuse attention ; mais le prieur et ses moines, aidés des gens de Boudry, cernèrent l'église pendant qu'il prêchait, le descendirent de chaire et le chassèrent après l'avoir accablé de coups. Néanmoins Dieu poursuivit son œuvre ; Valangin, Boudry, le Val-de-Travers, le Val-de-Ruz,



les Montagnes, se rangèrent peu à peu et malgré les plus vives oppositions sous l'étendard de l'Evangile.

CHAPITRE LI.

TENTATIVES DE LA RÉFORME DANS QUELQUES AUTRES PARTIES DE LA SUISSE.

(1529-1626.)

La Suisse romande presque tout entière venait d'embrasser la Réforme. Fribourg, Porrentruy, le Valais, Landeron et quelques villages mixtes du pays de Vaud, étaient les seules contrées qui ne fussent pas encore éclairées du flambeau de la Parole.

Déjà, au quinzième siècle, il y avait à Fribourg plusieurs Chrétiens dégoûtés des erreurs de l'Eglise romaine et recherchant avec ardeur la vérité. Ils ne se soumettaient plus aux ordonnances de Rome; on ne les rencontrait plus dans la foule prosternée aux pieds des images des saints. L'œil perçant et jaloux de l'intolérance ne tarda pas à les découvrir. Ils furent dénoncés à l'évêque comme hérétiques, et bannis à perpétuité. Mais dès que Zwingle proclama à Zurich les vérités de la Bible dépouillée de tout alliage humain, sa voix eut un grand retentissement à Fribourg. L'avoyer Pierre Falk, ami du réformateur zurichois, et même quelques membres du clergé de

la ville, applaudirent à ses pieux efforts et se montrèrent tout prêts à se ranger du côté de la Réforme. En 1522, des ministres fidèles allèrent prêcher à Fribourg ; plusieurs de leurs auditeurs les accueillirent avec joie. Mais le clergé et les autres partisans de Rome ne se donnèrent aucun relâche jusqu'à ce que ses symptômes de réforme fussent totalement détruits; ils employèrent, selon leur usage, l'emprisonnement ou l'exil. Les amis de l'Evangile, trop faibles encore pour confesser leur foi et pour la sceller de leur sang, furent contraints à un silence absolu. Il n'en fut pas de même dans le bailliage de Morat. Farel s'y rendit en janvier 1530 ; ses prédications, bénies de Dieu, dissipèrent les ténèbres du papisme. Berne, qui l'y avait envoyé, l'appuyait de toute son autorité. Ce fut alors que Morat, Chiétres, Meyri et quelques autres villages des environs embrassèrent les doctrines vivifiantes de l'Evangile. — Payerne et toute la contrée vaudoise limitrophe du canton de Fribourg furent longtemps en butte aux vexations de leurs voisins. En 1535, Berne dut envoyer des députés à Fribourg pour faire cesser ces mauvais traitements. Quand Viret arriva, en 1536, pour la première fois à Lausanne, le clergé, irrité contre le prédicateur et ses adhérents, et voyant que le Conseil de la ville fermait les yeux sur les progrès de « l'hérésie, » recourut à l'Etat de Fribourg pour implorer son assistance. Celui-ci s'empressa d'écrire au Conseil de Lausanne, afin de l'engager à chasser Viret et à demeurer ferme dans l'ancienne religion.

Farel tenta, en 1551, de porter l'Evangile dans la partie septentrionale de l'évêché de Bâle. Accompagné de l'ancien curé de Serrières, alors pasteur de cette paroisse, il se rendit dans ces vallées pour y jeter quelques grains de la divine semence. Mais l'évêque de Bâle, instruit de cette tentative, fit poursuivre les serviteurs de Dieu, qui furent forcés de se retirer. Ils eurent pourtant la joie de trouver des âmes disposées à recevoir le message de paix et d'entretenir avec elles une correspondance chrétienne. Quelques années plus tard (1554), Farel, quoique affaibli par le poids des années, mais toujours plein de zèle pour le service de son Maître, alla à Porrentruy dans le même but. L'adversaire ne l'y laissa point tranquille. Des moines, envoyés par l'archevêque de Besançon, s'élevèrent fortement dans toutes les chaires contre la Réforme. Le pieux ministre de Christ eut encore la douleur de voir ses efforts n'obtenir aucun résultat.

Il en fut de même à Landeron. Mais là le sang des serviteurs de Dieu fut répandu. Deux ministres, envoyés par le seigneur de Prangins, gouverneur de Neuchâtel, y furent assassinés en 1546. Les habitants repoussèrent constamment toutes les tentatives faites par la princesse de Neuchâtel (1), désireuse de les amener à la foi pure et simple de l'Evangile. Ce fut en vain qu'elle se rendit elle-même à Landeron et qu'elle ouvrit des assemblées religieuses dans sa pro-

(1) Mme de Longueville.

pre chapelle. Les bourgeois se soulevèrent, prirent les armes et invoquèrent le secours de Soleure, leur alliée. La princesse renonça à son projet par amour pour la paix, et Landeron et quelques communes adjacentes restèrent attachés au catholicisme romain.

Il était difficile que le Valais, confinant par sa partie occidentale au gouvernement d'Aigle, ne reçût pas quelques rayons de la lumière évangélique. Soumis à l'évêque de Sion, prince temporel et spirituel du pays, le Valais a néanmoins vu de bien près le jour d'une complète émancipation religieuse : peu s'en est fallu que la Réforme n'y ait été complétement établie. Les doctrines chrétiennes n'y furent point annoncées ouvertement d'abord, comme cela se vit ailleurs. Ce fut un pauvre berger qui, le premier, les introduisit dans le haut Valais. Thomas Plater, né en 1499 à Gronchen, près de Visp, quitta fort jeune ses montagnes, dans la compagnie d'une troupe d'écoliers mendiants, pour se rendre à quelque université d'Allemagne. Dévoré de la soif de s'instruire, il ne lui manquait que les moyens d'acquérir la science. Arrivé à Bâle, il se concilia bientôt la protection de plusieurs amis puissants, qui surent apprécier les talents dont le Seigneur l'avait doué. Ses rapides progrès dans les sciences et dans les langues anciennes lui ouvrirent l'entrée de l'université; il y fut chargé de l'enseignement du grec. Mais Plater avait fait une acquisition plus précieuse que toutes les autres : il avait reçu l'Evangile. De retour en Valais, il ouvrit son cœur à ses parents, à ses amis; il leur parla des

doctrines vivifiantes de la Parole de Dieu. La semence germa en secret. D'autres jeunes Valaisans quittèrent aussi leurs vallées pour faire des études ; les uns allèrent à Zurich, à Berne ; d'autres à Lausanne ou à Bâle, et plusieurs en rapportèrent des connaissances évangéliques. Les principes de la Réforme se répandaient peu à peu dans la cabane du pauvre et dans la maison du riche. L'évêque, qui s'était attiré la haine du peuple par son avarice et par son ambition, affaiblissait lui-même son pouvoir, tout en voulant en reculer les bornes. Le nombre des adhérents à la Réforme s'accroissait de jour en jour. Le bas Valais commençait aussi à secouer les chaînes du papisme. On s'y mettait à lire les saintes Ecritures ; on formait déjà de petites assemblées secrètes pour s'occuper des vérités du salut. Chose étonnante, tout se faisait sans bruit, sans éclat, au point que, l'an 1551, la diète du pays proclama la tolérance religieuse.

Mais les partisans de Rome et les prêtres prirent alors l'éveil. Ils mesurèrent avec effroi l'abîme qui, selon eux, allait engloutir toute la religion. Les prêtres s'agitèrent en tous sens et firent porter une loi qui déclarait exclu du droit commun tout Valaisan qui ferait profession publique de la foi nouvelle. Les Chrétiens réformés de Zurich avaient envoyé d'abondantes provisions de Bibles. L'évêque les fit brûler. On était déjà en 1560, c'est-à-dire assez loin de l'époque où la Suisse avait montré le plus d'ardeur pour la Réforme. Une vive réaction commençait à se manifester.

Le pays de Vaud, enlevé au duc de Savoie par les Bernois, était un objet d'envie pour ce prince. Brûlant du désir de rentrer dans ses droits, et secondé du roi d'Espagne et du pape, le duc avait résolu de s'ouvrir le passage des Alpes. Dans ce but, il fallait relever en Valais l'autorité épiscopale, et en extirper la Réforme. Des missionnaires catholiques furent envoyés dans le pays pour ranimer le zèle des partisans du pape. Des pères capucins s'établirent à Saint-Maurice, et plus tard, les jésuites, à Sierre et à Conche; et en 1592, la diète ordonna à tout Valaisan d'assister au culte catholique, ou de vendre ses biens et de quitter le pays.

D'un autre côté, La France agissait secrètement auprès des réformés par haine contre l'Espagne, mais nullement par amour pour la Réforme. Le roi d'Espagne agissait aussi à l'instigation du pape pour se maintenir un parti puissant contre les tentatives des réformés. Le pauvre peuple, trop facile à séduire, était ballotté par les menées de l'étranger et ne savait de quel côté se trouvait la vérité. Enfin les ténèbres se répandirent de nouveau sur tout le pays. Les lois qui condamnaient les hérétiques furent exécutées. L'an 1626, plusieurs d'entre eux préférèrent abandonner le sol qui les avait vus naître, plutôt que de renier leur foi, et allèrent se fixer dans le gouvernement d'Aigle, ou dans les montagnes de l'Oberland. Ainsi s'éteignit peu à peu la flamme de l'Evangile qui avait brillé sur le Valais pendant plus de quatre-vingts ans.

CHAPITRE LII.

LA RÉFORMATION EN FRANCE.

(1515-1546.)

Le soleil de justice venait aussi de luire sur la France. Ce beau pays, couvert des ténèbres du papisme, que d'ignobles intérêts tendaient à épaissir encore, reçut de bonne heure quelques reflets du flambeau dont l'Allemagne était éclairée. François Ier était sur le trône. Ce prince, né avec de brillantes qualités, ruina son royaume, aigrit par des supplices les querelles religieuses, protégea, il est vrai, quelques hommes de lettres, mais étouffa toute liberté de discussion, et proscrivit même un moment l'imprimerie que Faust venait de découvrir. Plus tard il s'en déclara le protecteur. La lecture des écrits de Luther commençait à éclairer les esprits sur les erreurs de l'Eglise romaine. Quelques exemplaires de la Bible, traduite pour la première fois en français par Robert Olivetan, suffirent pour apprendre à bien des âmes que l'on s'était éloigné des sources des eaux pures pour se creuser des citernes crevassées. La lumière de la vérité brilla sur divers points de la France à la fois. Paris, Meaux, Grenoble, Lyon et et une foule d'autres lieux reçurent et virent croître

les germes précieux de la semence divine. Les luthériens (c'est ainsi qu'on appelait les partisans de la Réforme), s'assemblaient en secret, dévoraient les saintes Ecritures et prouvaient par leur vie chrétienne que leur foi n'était pas un vain mot. Ils trouvèrent à Paris une protection puissante, Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier. Cette princesse ne se contentait pas de déplorer les abus de l'Eglise et de désirer une réforme : elle avait saisi pour son âme la vérité qui sauve. C'était en Jésus et en Jésus seul qu'était toute son espérance. Elle avait compris la Bonne Nouvelle d'un pardon tout gratuit. De là son amour pour le Seigneur et son zèle à arracher aux flammes des bûchers ses frères en la foi.

Le prince des ténèbres ne tarda pas à rugir à la vue des premiers symptômes d'une régénération religieuse de la France. Les docteurs de Sorbonne se montrèrent ses fidèles serviteurs. Marguerite de Valois venait de publier elle-même un ouvrage en vers intitulé *le Miroir de l'âme pécheresse.* Les docteurs, ayant remarqué qu'il n'était question dans ce livre ni des saints, ni du purgatoire, attaquèrent le royal écrivain et l'accusèrent d'hérésie en pleine chaire. On joua, au collége de Navarre, une comédie où Marguerite était représentée sous les traits d'une furie.

La ville de Meaux, à dix lieues de Paris, possédait un grand nombre d'amis de l'Evangile. Les dimanches et les jours de fête étaient employés à s'enquérir des

choses de Dieu. Des peigneurs et des cardeurs de laine, dont cette ville faisait un grand commerce, des manœuvres, des artisans de toute espèce, brûlaient du désir de connaître la voie du salut. On s'entretenait de l'Evangile dans les ateliers et au milieu des travaux des champs. Le réveil s'étendait dans plusieurs villages environnants. Les superstitions diminuaient de jour en jour; les œuvres de la foi glorifiaient Dieu. C'en fut assez pour que les Cordeliers et les docteurs de Sorbonne se réveillassent à leur tour, mais pour faire l'œuvre de Satan. Les Chrétiens furent poursuivis comme des malfaiteurs. Les uns furent brûlés, les autres furent fouettés ou bannis. Cependant il ne fut pas au pouvoir des ennemis de la vérité d'arracher la semence qui avait germé et pris racine dans les cœurs de plusieurs. Forcés de ne plus s'assembler publiquement, ils se réunirent en cachette, tantôt dans une maison, tantôt dans une forêt ou dans quelque autre lieu écarté. Le plus instruit dans la Parole exhortait ses frères; puis ceux-ci répandaient leurs cœurs devant Celui qui les avait rachetés. En 1546, voyant que l'Antichrist poursuivait ses ravages et qu'il n'y avait aucune réforme à attendre au sein même de l'Eglise romaine, ni de la part de ses chefs, les Chrétiens de Meaux se constituèrent en Eglise. L'exemple de l'Eglise française fondée depuis peu à Strasbourg les encourageait. Un simple cardeur, mais plein de la vie de la foi, Pierre Le Clerc, fut, après beaucoup de jeûnes et de prières, élu pasteur du troupeau. Cette Eglise, composée

d'une cinquantaine de membres, prit en peu de temps un tel accroissement, qu'il se rassemblait souvent jusqu'à quatre cents personnes accourues de la ville et des villages des environs. Un jour qu'ils étaient réunis pour servir en paix le Seigneur, le lieutenant de la ville et le prévôt accompagnés de soldats entrèrent dans leur assemblée : « Que font-là tant de gens assemblés? » demanda le lieutenant. « Vous le voyez, » répondit Le Clerc, qui expliquait dans ce moment-là la Parole de Dieu ; « attendez avec patience que nous ayons achevé. » — « Il vous faut venir en prison, » ajouta le lieutenant. « Allons où il plaira au Seigneur, » dit le ministre de Christ. Il se laissa lier sans rien dire, et tous les autres, au nombre de soixante-deux, en firent de même. Parmi eux était une jeune fille qui dit au lieutenant : « Si vous m'eussiez trouvée en quelque lieu déshonnête, vous vous fussiez bien gardé de me lier ainsi. » Le lieutenant lui imposa silence et fit conduire toute la troupe dans la prison de la ville. « C'était chose étonnante, » rapporte un écrivain contemporain, « que de voir une si longue procession d'honnêtes gens de tout âge et de tout sexe, qui, de bon gré, se laissaient mener en en prison par si peu de gens ; car il ne faut pas douter que s'ils avaient voulu se rebeller, ils eussent été secourus par leurs parents et leurs amis, qui les voyaient passer par les rues, tout joyeux et en chantant des psaumes, principalement le soixante et dix-neuvième : « *Les nations sont dans ton héritage : ton sacré temple a senti leur outrage.* »

Peu après, on les conduisit à Paris, liés sur des chariots comme de pauvres brebis. Quatorze d'entre eux furent condamnés à mort, après avoir eu la langue coupée. On les transporta à Meaux pour y subir leur condamnation. Toute sorte de manœuvres furent mises en jeu pour les faire renoncer à leur foi. Avant de les jeter aux flammes, leurs juges les firent conduire isolément dans les monastères dans le but d'ébranler leur constance. Dans le trajet de Paris à Meaux, deux docteurs de Sorbonne, montés sur deux mules, se tenaient près des chariots et les menaçaient de toutes les rigueurs de l'enfer, s'ils ne rentraient pas dans l'Eglise romaine. Pierre Le Clerc, fatigué de ces importunités, dit à l'un deux : « Retire-toi de nous, Satan, laisse-nous penser à notre Dieu ! » Tous ces fidèles témoins de la vérité donnèrent avec joie leur vie pour la confession du nom de l'Agneau là où il n'y a plus ni deuil, ni cri, ni péché. *Heureux ceux qui meurent au Seigneur !*

CHAPITRE LIII.

LA RÉFORME EN FRANCE (SUITE).

(1546-1674.)

C'est ainsi que la sagesse de Dieu était glorifiée dans ses enfants. A mesure que l'Evangile étendait

ses conquêtes, Rome dressait ses échafauds et allumait ses bûchers. A ses yeux la moindre infraction à ses rites, la plus légère déviation de son symbole, était une hérésie digne de mort. Les mêmes lieux qui avaient été arrosés du sang ou couverts des cendres des martyrs des premiers siècles de l'Eglise, devaient encore être témoins des martyrs de la Réforme. Ce n'était plus la Rome païenne, la Rome des Césars, qui versait le sang des enfants de Dieu; c'était la Rome des papes, de ces hommes qui se donnaient pour les vicaires de Jésus-Christ. Les prétendus successeurs de saint Pierre traquaient comme des bêtes féroces et faisaient mettre à mort ceux qui, comme ce grand apôtre, ne voulaient que Christ pour Sauveur. L'Antichrist était sur le trône, mais la vraie Eglise de Dieu s'édifiait de plus en plus. Ainsi se montrait, dans toute son infernale noirceur, l'œuvre de destruction de la grande Babylone qui régnait sur les rois de la terre et qui s'enivrait du sang des saints et des martyrs de Jésus-Christ (1).

La ville de Lyon, déjà si célèbre par ses martyrs du second siècle, eut encore la gloire de voir de fidèles disciples de Jésus proclamer jusqu'à la mort la vérité qui est en Christ. Cinq jeunes étudiants français (2) venaient de terminer leurs études à Lausanne et s'en retournaient paisiblement, l'an 1552, dans

(1) Apoc., XVII.

(2) Voici leurs noms : Martial Alba, Pierre Escrivain, Bernard Seguin, Charles Fabre, Pierre Navilhères.

leur pays, pour y annoncer Celui auquel ils avaient cru. A leur arrivée à Lyon, ils furent arrêtés et jetés dans des cachots infects, sans qu'on daignât leur dire les motifs d'un pareil traitement. Traduits devant l'official pour rendre raison de leur foi, ils donnèrent gloire à Dieu, en confessant courageusement son saint nom. Peu de jours après, on les conduisit devant une assemblée de moines, à qui ils remirent leur profession de foi par écrit. La fidélité, la candeur, le courage qu'ils déployèrent dans cette longue procédure, qui dura plus d'un an, ne firent qu'irriter leurs adversaires. Ils croyaient la Parole, rien que la Parole; ils rejetaient les erreurs papistes; c'en était assez pour être jugés dignes de mort. Aussi, le 16 mai 1553, ils reçurent la couronne de vie. On les condamna à être brûlés vifs « jusqu'à consomption entière de leur corps par le feu. » En marchant au lieu du supplice, ils s'exhortaient l'un l'autre à persévérer jusqu'à la fin et chantaient avec une ardeur et une joie que l'Esprit de Dieu seul pouvait leur inspirer, le psaume neuvième : *Sans cesse je te bénirai, Seigneur*. Arrivés sur la place des Terreaux, ils montèrent d'un cœur joyeux sur le tas de bois qui entourait le poteau, se donnèrent un dernier baiser fraternel et exhortèrent leurs bourreaux à se convertir à Christ. Les flammes enveloppaient déjà leurs corps qu'on les entendait encore se dire les uns aux autres : « Courage, mes frères ! courage, mes frères ! » et aussitôt leurs âmes furent recueillies dans le lieu de l'éternelle paix.

D'autres confesseurs de la vérité reçurent aussi la palme du martyre dans cette même ville de Lyon. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, que mentionner les noms de quelques-uns d'entre eux : Pierre Bergier, marchand, à Genève, accusé d'hérésie, c'est-à-dire de croire au pur Evangile, fut brûlé vif peu de jours après les cinq étudiants ; Mathieu Dimonet, négociant ; Denis Péloquin ; Louis de Morsac, gentilhomme bourbonnais ; Richard Lefèvre et plusieurs autres Chrétiens attachés de cœur à la Réforme, eurent alors la gloire de donner leur vie pour leur Sauveur.

Les protestants de France, poursuivis partout, avaient été plusieurs fois dans la cruelle nécessité de prendre les armes pour leur défense. La ville d'Orléans était devenue leur siége principal. La prise de cette ville fut suivie de celle de Rouen, de Lyon, de Tours et de diverses autres places plus ou moins importantes. La violence et la perfidie de leurs adversaires s'opposaient toujours à la paix. Enfin en 1568 les deux partis mirent bas les armes : la paix fut signée, mais elle ne fut pas de longue durée.

Les princes de Guise, maîtres du pouvoir depuis la mort de François Ier, aspiraient au trône. Ardents papistes, ils ne reculaient devant aucun moyen pour parvenir à leur fin. Les protestants avaient à leur tête deux princes alliés de la famille royale, Condé et Henri, roi de Navarre (1), et l'amiral Coligny. Au

(1) Plus tard, Henri IV.

moment où la cour de France, dirigée par l'ambitieuse et rusée Catherine de Médicis, donnait aux chefs des protestants les témoignages les plus flatteurs d'estime et d'affection, une horrible boucherie se préparait. On avait résolu d'exterminer en masse tous les réformés du royaume. Ce projet datait de plusieurs années. Des conférences secrètes à ce sujet avaient eu lieu à Avignon, entre la reine Catherine de Médicis et la cour du pape, et à Bayonne avec le duc d'Albe. Les catholiques avaient signé la paix, mais c'était pour déjouer tout soupçon, et pour mieux prendre toutes leurs mesures. L'illustre chancelier L'Hôpital, pénétrant les sourdes intrigues de la cour, s'était démis de sa charge. Il voulut pourtant tenter un dernier effort, éclairer Catherine et Charles IX sur les malheurs irréparables qu'ils préparaient à la France, et leur montra l'abîme où allaient les précipiter de criminels conseils. Ce fut dans ce but qu'il écrivit à la reine et au roi un long mémoire sur la nécessité de rétablir et de maintenir la paix avec les protestants. Tout fut inutile. Le massacre des réformés était arrêté; on n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater; elle ne tarda pas à s'offrir.

Les principaux personnages d'entre les protestants devaient s'assembler à Paris pour le mariage du roi de Navarre. La mère de ce jeune prince, Jeanne d'Albret, amie et protectrice des réformés, s'acheminait vers cette capitale, quand elle fut tout à coup frappée d'une maladie mortelle. On crut qu'elle fut empoisonnée. L'amiral de Coligny se rendit à Paris

pour cette fête. Le 22 août 1572, il fut blessé en plein jour d'un coup d'arquebuse. Le même jour il se tint, en cour, un conseil pour délibérer sur l'œuvre infernale qui allait s'accomplir. La nuit de la Saint-Barthélemy et l'heure de minuit furent choisies pour cette sanglante expédition.

L'heure arrive; la cloche du Louvre a donné le signal convenu. Cosseins, commandant des soldats qui gardaient l'hôtel de l'amiral sous prétexte de sa sûreté, se précipite sur lui avec sa bande. Le cadavre de Coligny est jeté par la fenêtre où l'attendait un des Guise. *Mort aux huguenots* (1) ! *Mort aux huguenots !* Tel est le cri qui retentit dans toutes les rues de Paris. Les ducs de Guise, d'Anjou et d'Aumale, et les principaux seigneurs papistes parcourent la ville à la tête des soldats altérés de sang, enfoncent les portes des maisons des réformés, les massacrent dans leurs lits, ou les poursuivent dans les rues et jusque sur les toits. La noblesse huguenote est surtout l'objet de leur sanglante expédition. Quelques seigneurs

(1) Voici l'origine la plus probable du mot *Huguenot*. Les Guise, princes de Lorraine, s'étaient emparés, comme nous l'avons dit, d'une autorité effrayante et aspiraient au trône; pour parvenir à leur fin, il fallait en arracher la famille régnante, celle de *Hugues Capet*. Les protestants, fidèles au précepte de l'Apôtre (Rom., XIII, 1-6), étaient attachés à la dynastie de Hugues Capet, qui régnait depuis près de six cents ans; en conséquence, on leur donna le surnom de *Huguenots* ou partisans de Hugues. — D'autres font dériver ce sobriquet du mot allemand *Eidgenossen*, confédérés; épithète donnée aux princes protestants d'Allemagne, unis entre eux pour maintenir le culte évangélique.

protestants étant réfugiés au Louvre, sous la sauvegarde du roi de Navarre, le roi Charles IX leur ordonne de quitter l'appartement du prince et de se rendre dans la cour du palais. Ils obéissent ; là on les désarme et on les massacre. Le monarque, lui-même, posté au balcon du palais, criait à ses soldats : « Tue, tue ! » et *canardait* avec une arquebuse les protestants qui traversaient la Seine. Toutes les maisons où l'on sait qu'il y a des protestants sont livrées au pillage : eux-mêmes tombent sous les coups de leurs ennemis. C'est une soif du sang des Huguenots qui est devenue contagieuse pour tous les âges ; les enfants traînent à la rivière d'autres enfants. Les massacreurs n'épargnent pas même les femmes enceintes ; ils leur ouvrent le ventre, arrachent l'enfant et le brisent contre la muraille. Paris est inondé de sang : car le massacre se prolongé plus de quinze jours.

Le signal avait été donné dans toutes les provinces ; Meaux, Troyes, Orléans, Toulouse, Rouen, Angers, Bourges, Lyon surtout, comptèrent des milliers de victimes. Tout ce que la rage a pu inventer de plus affreux fut mis en œuvre. Qui pourrait dire tout le nombre des martyrs ? On le porte à plus de cent mille ; mais il est impossible de savoir quelque chose de précis à ce sujet.

La joie que causèrent à Rome toutes ces exécutions fut si grande, que le pape Grégoire XIII se rendit en pompe à l'église et y chanta le *Te Deum*. Le soir, on tira le canon du château de Saint-Ange en signe de la plus grande réjouissance. Le cardinal de Lorraine,

un des plus ardents meneurs de cette effroyable tragédie, donna une somme de mille écus d'or au courrier qui lui annonça la mort de Coligny et des réformés. Bien plus, on frappa à Rome une médaille qu'on voit encore aujourd'hui; d'un côté est la tête de Grégoire XIII, et de l'autre, un ange exterminateur qui frappe les Huguenots; et pour exergue : *Massacre des Huguenots* (1572). La plupart des protestants qui survécurent s'enfuirent dans les contrées voisines, emportant avec eux leur industrie, et, ce qui était d'un plus grand prix encore, la salutaire influence d'une foi éclairée et vivante. Si les papistes exaltés se félicitèrent de leurs œuvres, les plus sages en portèrent le deuil. La malédiction de Dieu reposa dès lors sur la maison des Valois. Toute la race de François Ier fut balayée de dessus la terre. La mort de Charles IX surtout nous montre cette malédiction céleste le poursuivant jusqu'à la tombe. « Toutes les félicitations de la cour de Rome, » dit un écrivain célèbre (1) « les processions, les cantiques ne rendaient point de calme à son âme; on le voyait habituellement dans cet état de convulsion où l'avait jeté le son du premier tocsin; ses lèvres étaient tremblantes, sa démarche frénétique, ses yeux roulaient du sang. D'affreux souvenirs persécutaient sa pensée dans un lit toujours baigné de sang; il ne voulait et ne pouvait pas s'arracher de cette place. Souvent ses regards étaient égarés, comme ceux d'un homme qui

(1) Lacretelle, *Guerres de religion*, t. II.

se croit poursuivi par des ombres vengeresses. Il répétait encore par habitude des blasphèmes dont il accompagnait toutes ses paroles; puis il implorait la miséricorde de Dieu. Ses tourments redoublaient lorsqu'il sentait sa mère (Catherine de Médicis) approcher de son lit. Il ne goûtait un peu de soulagement que dans les entretiens qu'il avait aveo sa nourrice ; elle était protestante, et il avait empêché qu'elle ne fût comprise dans le nombre des victimes de la Saint-Barthélemy. » Ce malheureux prince mourut le 30 mai 1574, dans d'horribles convulsions. Il n'avait pas atteint sa vingt-quatrième année.

CHAPITRE LIV.

RÉFORMATION EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE. — MARTYRES DE TYNDAL, DE BROWN ET DE LAMBERT.

(1536-1553.)

Le sang des martyrs a toujours été la semence de l'Eglise. C'est ce que nous avons vu surtout dans les premiers siècles du christianisme et ce que nous retrouvons d'une façon particulière en Angleterre. Il est peu de pays où la Réforme ait recontré autant d'obstacles, où elle ait remporté d'aussi beaux triomphes. Vous n'avez pas oublié ce que nous avons dit de Wicleff. Vous savez qu'il traduisit la Bible en langue

vulgaire ; mais comme l'imprimerie n'était pas encore découverte au temps où il vivait, on fit plusieurs copies de sa traduction. Ces copies ne pouvaient être achetées que par les riches. Il en fut tout autrement lorsque la Bible fut imprimée en langue anglaise et répandue abondamment. La première édition imprimée parut en 1526 à Anvers. L'éditeur se nommait Tyndal. L'adversaire se déchaîna bientôt contre cette pieuse entreprise : ceux qui l'importèrent en Angleterre furent, aussi bien que les acheteurs, condamnés à être conduits par la ville de Londres, à cheval, le dos tourné contre la tête de leur monture et ayant leurs livres liés autour du corps. Tyndal fut arrêté par trahison, en 1536, conduit en Flandres, étranglé et brûlé. Sa constante et dernière prière était celle-ci : « O Dieu, ouvre les yeux au roi d'Angleterre ! » Peu après, ses deux collaborateurs furent brûlés vifs, l'un en Angleterre, l'autre en Portugal.

Un prêtre romain disait un jour à Tyndal : « Il » vaudrait mieux être privé de la loi de Dieu que » des décrets des papes. » — « J'en demande pardon au pape et à ses décrétales, » répliqua Tyndal : « Si Dieu me donne vie seulement pendant quelques années, je verrai qu'un enfant tiré de la charrue connaîtra bien mieux les saintes Ecritures que moi, quoique j'aie fait quelques études et que je sois prêtre. »

Ecoutons encore le récit du martyre de quelques autres enfants de Dieu en Angleterre. — Un jour un Chrétien nommé John Brown, assis à côté d'un prê-

tre dans une barque, à Gravesand, ayant fait connaître qu'il lisait le Nouveau Testament, et ayant parlé contre la messe, fut, peu de jours après, arraché à sa famille et à ses amis et jeté en prison, sans que ceux-ci pussent savoir dans quel lieu on l'avait transféré. D'après les ordres des prélats Wurham et Fischer, on mit ses pieds nus sur un charbon ardent, dans l'espoir qu'il renierait sa foi. Mais il fut puissamment soutenu, et endura cet affreux martyre avec une admirable constance, pendant qu'un des prêtres brûlait la Bible devant lui. Environ deux mois après son arrestation, sa domestique le trouva un soir dans son cachot, les pieds brûlés jusqu'aux talons; elle apprit qu'il devait être brûlé vif le lendemain. Son épouse alla vers lui et passa toute la nuit à ses côtés. Il lui raconta tout ce qu'il avait souffert et la supplia d'élever ses enfants dans la crainte de Dieu. Il fut en effet jeté sur un bûcher le jour suivant. Voici ses dernières paroles : « O Dieu, je remets mon esprit » entre tes mains. C'est toi qui m'as racheté; toi, ô » Dieu fidèle dans tes promesses ! »

En 1519, sept martyrs (six hommes et une femme) furent brûlés à Coventry. On les avait arrêtés sous prétexte qu'ils avaient appris à leurs enfants l'Oraison dominicale et le Décalogue en anglais. Ils furent conduits dans l'abbaye de Maxtof, à deux lieues de là, et leurs enfants furent jetés dans le couvent de Coventry. Le gardien du couvent, Stafford, leur fit toutes sortes de questions sur les leçons qu'ils avaient reçues de leurs parents et les exhorta à ne plus dire en anglais l'Orai-

son dominicale et le Décalogue, sous peine de subir le même supplice que leurs parents. Le dimanche des Rameaux, ceux-ci furent transférés à Coventry; les six hommes furent condamnés par l'évêque à être brûlés vifs; la femme fut acquittée.

Henri VIII régnait en Angleterre au commencement du seizième siècle. Il rompit avec le pape et se déclara le protecteur et le chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Despote pédant et sanguinaire, il s'arrogea un pouvoir illimité sur les consciences. Soixante et douze mille papistes et réformés furent par ses ordres jetés aux flammes. Il y avait à Londres un maître d'école, nommé Jean Lambert, qui avait écrit contre quelques erreurs de l'Eglise romaine. Cité devant l'évêque, Lambert en appela au roi. Henri, qui aimait à faire parade de son talent pour la controverse, résolut de disputer publiquement avec Lambert, rassembla toute sa cour et invita le pauvre maître d'école à soutenir ses thèses devant un pareil auditoire. Les évêques, furieux, ne répondirent rien à ses arguments. Enfin le roi lui demanda lequel il aimait le mieux, de vivre ou de mourir. Lambert lui déclara qu'il lui était impossible de renier la vérité. C'en fut assez pour le condamner au bûcher. Le feu qui le consumait n'ayant atteint que ses jambes et ses bras, deux des soldats qui le gardaient le percèrent de leurs hallebardes, pendant qu'il criait à haute voix : « Je ne veux que Christ! Je ne veux que Christ! » Après la mort de Henri VIII, le service divin se célébra en langue vulgaire, et le peuple put lire la Parole de Dieu.

Edouard VI, fils et successeur de Henri, aimait la Bible. Lorsqu'il fut couronné, on lui présenta trois épées comme signe de son triple royaume (1). Le roi dit qu'il manquait une épée. « Laquelle? » demandèrent ses courtisans; — « la Bible, qui est le glaive de l'Esprit, » répondit le prince; « cette épée-là vaut mieux que toutes les autres. »

CHAPITRE LV.

LA RÉFORMATION EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE. — FIDÈLES CONFESSEURS DE LA VÉRITÉ. — JEAN KNOX. (SUITE.)

(1553-1572.)

Cet heureux état disparut sous le règne de Marie, sœur d'Edouard. Cette impie princesse monta sur le trône l'an 1553; aussitôt les anciennes pratiques reparurent : le culte fut de nouveau célébré en latin; la lecture de la Bible fut interdite au peuple; quiconque était découvert détenteur d'une Bible anglaise ou d'un Nouveau Testament, était jeté en prison. Toutefois il y avait en divers lieux maintes personnes qui se réunissaient en secret pour servir Dieu en esprit et en vérité : plusieurs furent découvertes et condamnées à la mort. Malgré cela le nombre des

(1) L'Angleterre proprement dite, l'Ecosse et l'Irlande.

assemblées particulières s'accroissait, mais il y avait rarement une grande foule. Durant la persécution sous la reine Marie, les fidèles avaient cinq prédicateurs. L'un d'eux, nommé Rough, fut arrêté et conduit devant l'évêque de Londres; on l'accusa entre autres de ne pas croire à la transsubstantiation (1), d'avoir refusé de célébrer la messe et le service divin en latin; d'avoir correspondu avec les hérétiques bannis du royaume pour cause de religion, et d'avoir reçu des livres de leur part; on l'accusait encore d'avoir dit qu'il n'avait vu à Rome que peu ou point de bien, mais beaucoup de mal, etc. Dix jours après cette comparution (le 22 décembre 1557), il fut brûlé à Londres, avec une femme, membre de son troupeau, nommée Marguerite Méring. Le diacre Sympson avait aussi été arrêté; ses persécuteurs firent tous leurs efforts pour le contraindre à indiquer les autres membres de l'assemblée; mais Sympson resta ferme; le Seigneur était avec lui : il monta sur le bûcher le 28 mars 1558, avec deux autres disciples de Christ, Hough Fox et Jean Devenish, heureux de donner leur vie pour Celui qui les avait rachetés.

Thomas Tomkins, tisserand de Schornditch, remporta aussi la couronne du martyre sous le règne de Marie. C'était un homme de la plus profonde piété. Il avait coutume de prier avec tous ceux qui lui ap-

(1) Erreur des catholiques romains qui consiste à croire que le pain et le vin de la sainte cène sont le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ.

portaient du fil à tisser, et sa conduite était irréprochable. Il fut jeté en prison par les ordres de l'évêque Bonner, comme un ennemi de l'Eglise romaine. Durant six mois il subit diverses interrogations. L'évêque lui fit essuyer toutes sortes de mauvais traitements. Un jour il lui arracha une partie de sa barbe. Voyant que Tomkins n'était point ébranlé, il résolut de lui faire éprouver les avant-goûts de la mort. Dans ce but il réunit un grand nombre d'ecclésiastiques et fit venir le pieux prisonnier. Il y avait sur la table un grand cierge allumé. L'évêque prit la main de Tomkins et la tint longtemps sur la flamme; mais le fidèle confesseur de la vérité eut une nouvelle preuve de la force puissante que le Seigneur communique à ses enfants. Il tint ferme et ne manifesta pas même le plus léger signe de douleur. Il raconta dans la suite à un de ses amis combien son âme était soutenue pendant que sa main brûlait, et qu'il put rester presque sans bouger jusqu'à ce que les nerfs de ses doigts se contractèrent : le sang jaillit alors sur le visage d'un des prêtres, qui engagea l'évêque à relâcher le patient. Le bienheureux Tomkins fut brûlé vif sur la place de Smithfield, à Londres, le 16 mars 1555, à huit heures du matin. Il conserva la même paix et la fermeté la plus admirable jusqu'à son dernier soupir.

Cependant le Seigneur allait donner de meilleurs jours à l'Eglise d'Angleterre. La cruelle Marie venait de mourir. Un enfant de Dieu, nommé Barber, avait été conduit au lieu du supplice; il était déjà attaché

sur le bûcher; le bois était entassé sous ses pieds; le bourreau n'attendait que l'ordre d'y mettre le feu, lorsqu'on apprit la mort de la reine et l'ordre de suspendre toute procédure, jusqu'à ce qu'on connût les intentions d'Elisabeth qui montait sur le trône. Elle se déclara pour les protestants, et Barber fut rendu à la vie et à la liberté.

L'an 1558, la reine Elisabeth proclama la liberté religieuse si longtemps désirée. L'Eglise réformée d'Angleterre ne s'unit point aux réformés du continent, ni aux luthériens d'Allemagne : elle eut son organisation particuliere et adopta la forme épiscopale Trente ans plus tard, les puritains ou presbytériens (1), s'en détachèrent et formèrent des Eglises à part, à peu près telles qu'elles existent encore aujourd'hui. — La saine doctrine de l'Evangile fut portée en Ecosse par Hamilton, qui avait appris à la connaître en Allemagne. Il remporta la couronne du martyre; ses dernières paroles furent : « Seigneur Jésus, reçois mon Esprit! »

Jean Knox, né à Giffort, en Ecosse, en 1505, occupe une place considérable parmi les réformateurs du seizième siècle. Ardent et intrépide comme Luther, il montra plus d'esprit que de science et con-

(1) Appelés *puritains* parce qu'ils s'attachaient aux pures doctrines de l'Evangile, soit quant aux vérités, soit quant à la morale. Le mot *presbytérien* vient d'un mot grec qui veut dire *ancien*. Les presbytériens n'ont que des anciens ou pasteurs, et point d'*évêques* dans le sens que l'Eglise romaine attache à ce mot.

duisit la Réforme avec plus de méthode que le réformateur allemand. Une éloquence entraînante, une foi vive et profonde donnaient à ses paroles un charme qui captivait les cœurs. Il reçut les ordres de la prêtrise en 1530 et se livra à l'étude des Pères de l'Eglise, entre autres de Jérôme et d'Augustin. La lecture de la Bible lui fit embrasser, en 1535, les doctrines du protestantisme. Il était alors prédicateur à Saint-André. L'Ecosse était asservie à un clergé ignorant, mais puissant par ses immenses richesses et par la foi aveugle du peuple. Déjà avant 1524, on avait fait périr par les flammes un grand nombre de partisans de Luther dont les doctrines avaient si promptement été répandues partout. Knox ne tarda pas à être poursuivi à cause de la vérité qu'il venait de recevoir dans son cœur. Plein de courage pour confesser Jésus, il prêcha de bonne heure ouvertement contre le papisme. Le clergé romain s'en émut, s'assembla et interdit à tout ecclésiastique de traiter des matières controversées. Knox défendit sa cause, qui était celle de la vérité, et n'en publia pas moins clairement les saines doctrines de l'Evangile.

Fait prisonnier en 1547 par les troupes françaises qui combattaient pour Jacques V, roi d'Ecosse, Knox fut conduit en France et envoyé aux galères. Après deux ans de captivité, il se rendit en Angleterre, en qualité de missionnaire de l'Evangile. En 1551, il cumula cette place avec celle de chapelain du roi Edouard VI, et contribua puissamment à la Réforme anglaise. L'avénement de Marie au trône

d'Angleterre obligea Knox à s'enfuir à Genève (1554), où Calvin l'accueillit avec une vive joie. L'année suivante il retourna en Ecosse. Les partisans de la Réforme s'y étaient beaucoup augmentés, mais n'avaient pas encore rompu avec le catholicisme. Le réformateur redoubla de zèle, parcourut les villes et les campagnes et proclama partout le salut gratuit en Jésus-Christ. Le clergé papiste le cita à comparaître à Edimbourg en 1556. Un grand nombre de lords attachés à la Réforme voulurent l'accompagner. Knox comparut; mais au lieu d'exiger de lui une rétractation, les évêques le laissèrent prêcher, sans le troubler, dix jours de suite dans une maison particulière. Quoique Knox eût converti plusieurs personnages de la haute noblesse, il ne jugeait cependant pas sa patrie assez mûre pour une réforme générale. Il partit cette même année-là pour Genève, et y remplit le saint ministère auprès de la communauté anglicane. Mais à peine fût-il parti que les évêques d'Ecosse profitèrent de son absence pour le citer devant eux, et le condamnèrent par contumace (1) à être brûlé vif. — De déplorables guerres civiles éclatèrent en Ecosse entre les papistes et les réformés. Après plusieurs luttes sanglantes, le protestantisme y fut établi d'une manière stable. Dès 1560, Knox remplit à Edimbourg la charge de pasteur avec la franchise et la fidélité qui lui étaient propres. Enfin il fut recueilli auprès du Seigneur en 1572.

(1) Par défaut de paraître devant ses juges.

CHAPITRE LVI.

LA RÉFORME EN ITALIE.

(1530-1552.)

Vous savez que pendant que les hommes élevèrent la tour de Babel, Dieu les arrêta dans leur orgueilleuse entreprise en confondant leur langage, et qu'ils furent obligés de se disperser. Il y eut à l'époque de la Réformation une pareille confusion de langage dans l'Eglise romaine, afin que le papisme n'élevât pas plus haut la tour de Babel qu'il avait construite. La confusion, les ténèbres semblaient s'accroître à mesure qu'on approchait du centre même du catholicisme romain. Rome était un cloaque infect des plus affreuses abominations. L'Italie demandait une réforme. Les peuples les mieux à portée de voir la corruption de l'Eglise romaine accueillaient avec avidité les doctrines des réformateurs. Pendant que Luther relevait en Allemagne l'étendard de l'Evangile, quatre cardinaux et quatre autres prélats écrivaient au pape Pie III une lettre où ils exposaient la nécessité d'une réforme, et signalaient un grand nombre d'abus qui souillaient l'Eglise. « Puisque la ville de Rome, » disaient-ils en terminant, « est la mère de l'Eglise, la souveraine de toutes les Eglises de la terre, le culte divin et la

pureté des mœurs ne devraient-ils pas y briller plus que partout ailleurs? Mais, hélas! saint Père, tous les étrangers qui entrent dans l'église de Saint-Pierre sont scandalisés de voir l'ignorance et la négligence avec lesquelles les prêtres y disent la messe. L'impudicité y marche à tête levée; des ecclésiastiques de tout ordre, des cardinaux même, sont souillés des plus hideux péchés. Nous espérons que votre Sainteté a été élue de Dieu pour proclamer de nouveau le nom de Christ, qui est oublié parmi le peuple et parmi notre clergé, de manière que désormais Christ vivra dans nos cœurs, sera glorifié dans notre vie, guérira nos maladies, réunira sous une seule houlette toutes les brebis du Seigneur, et que ce beau nom détournera de dessus nos têtes coupables la colère et la vengeance divine prêtes à éclater sur nous (1). » — Cette adresse si remarquable n'eut aucun résultat. Un des auteurs de cette lettre, le cardinal Caraffa, succéda à Pie III, et, une fois assis (2) sur le siége apostolique, il la fit mettre à l'index (3). Mais la lumière de l'Evangile n'en pénétra pas moins en Italie. Les écrits de Luther s'y répandirent abondamment; on les lisait avec une extrême avidité. Mélanchthon écrivait au prince d'Anhalt : « Depuis la dernière foire, toutes les librairies font des envois en

(1) Ce fait est rapporté par des écrivains appartenant à l'Eglise de Rome.

(2) Sous le nom de Paul IV.

(3) C'est-à-dire il fit mettre cette adresse dans le catalogue des écrits déclarés hérétiques et qu'il était défendu de lire.

Italie, malgré les nouvelles bulles que le pape a lancées contre nous ; mais la vérité ne peut pas être anéantie. » Il parut, en 1530, une traduction du Nouveau Testament en italien par Bruccioli ; chacun voulut l'avoir, ainsi que les écrits publiés dans le sens de la Réforme. Un moine nommé Mollio de Montaltino, qui plus tard fut brûlé à Rome, disait : « Achetez le livre de Bullinger sur l'*Origine de l'erreur*. Si vous n'avez pas d'argent pour l'acheter, arrachez-vous l'œil droit et vendez-le, puis lisez ce livre avec l'œil gauche. » Dans plusieurs lieux et même à Faënza, ville des Etats du pape, il y avait, dans des maisons particulières, des prédications dirigées contre les erreurs de l'Eglise de Rome. Le nombre des *évangéliques* (1) s'accroissait de jour en jour. Le pape Clément VII écrivait : « Nous avons appris avec une vive douleur, par les rapports qui nous ont été faits, que, dans diverses provinces de l'Italie, l'hérésie luthérienne a infecté plusieurs membres de notre clergé, tant séculier que régulier, qui corrompent l'esprit du peuple par des prédications publiques, au grand scandale de tous les Chrétiens fidèles. »

On remarquait que de même que la peste est plus maligne en Italie qu'en Allemagne, à cause de la plus grande chaleur du climat, le luthérianisme s'y répandrait avec une force et une rapidité plus grandes, s'il venait à prendre quelques racines chez les Italiens

(1) C'est ainsi que s'appelaient ceux qui penchaient vers la Réforme ou qui l'avaient embrassée.

doués d'une imagination si ardente. Les faits ont démontré la justesse de cette remarque, et, selon toute vraisemblance, l'Italie, aussi bien que l'Allemagne, aurait secoué le joug de son antique superstition, si les moyens les plus violents n'eussent pas été mis en œuvre, pour y détruire les premiers germes de la semence évangélique. Tout semblait se préparer pour amener cet heureux résultat. A Bologne, par exemple, le nombre des protestants y était fort considérable, et Bucer, réformateur allemand, les félicitait, en 1541, de leurs progrès dans la vérité et de leur accroissement en nombre. En 1545, Alfiéri écrivait à une de ses connaissances en Allemagne, qu'un noble de Bologne était prêt à lever six mille hommes en faveur du parti évangélique, si l'on jugeait nécessaire d'entrer en campagne contre le pape.

A Imola, un moine prêchait un jour que le ciel s'achète par le mérite de nos bonnes œuvres, lorsqu'un jeune homme qui l'écoutait s'écria : « C'est un blasphème ! car la Bible nous dit que Christ nous a acquis la vie éternelle par ses souffrances et par sa mort et qu'il nous la donne par un pur effet de sa grâce. » Une discussion s'ensuivit entre le jeune homme et le moine. Celui-ci voyant que les paroles de son jeune antagoniste étaient mieux accueillies que les siennes, s'écria tout en colère : « Voyez ce jeune étourdi, qui est à peine sorti du berceau et qui prétend résoudre des questions qui ont embarrassé les plus savants théologiens ! » — Le jeune homme répondit : « N'avez-vous jamais lu ce qui est écrit :

De la bouche des enfants et de ceux qui tettent, Dieu a accompli sa louange? » Le prêtre, furieux et confus, se précipita hors de la chaire et fit conduire le jeune homme en prison. Il y resta longtemps; mais je ne puis vous dire quelle fut sa fin.

Une des causes qui contribuèrent à la propagation de la Réforme en Italie fut la guerre qui eut lieu dans la première moitié du seizième siècle. Il y avait bon nombre de protestants dans les troupes que Charles-Quint, empereur d'Allemagne, conduisit en Italie, ainsi que dans les corps auxiliaires suisses au service de François Ier, roi de France, qui lui faisait la guerre. Ces soldats parlaient très-franchement, aux habitants chez lesquels ils étaient logés, des matières religieuses; ils vantaient la liberté de conscience dont ils jouissaient chez eux. Tantôt on les voyait rire des fausses idées que les moines donnaient au peuple à l'égard des réformateurs; tantôt on les entendait faire les plus grands éloges de Luther et de ses compagnons d'œuvre; ou bien ils témoignaient hautement leur surprise de ce qu'une nation aussi intelligente que les Italiens se laissât plus longtemps conduire en aveugle par un clergé plongé dans la mollesse et dans le vice. Tout cela ébranlait les convictions des masses. Les déplorables démêlés entre le pape et l'Empereur ne pouvaient guère les affermir. La ville de Rome fut prise par l'armée impériale et livrée au pillage (1527). Le pape Clément VII fut assiégé au château de Saint-Ange, d'où il ne sortit qu'au bout de sept mois de captivité.

L'Italie comptait donc plusieurs fidèles disciples de Christ, affranchis du joug du papisme. Cependant l'adversaire n'était pas vaincu. L'Inquisition ralluma ses bûchers et dressa ses échafauds. Plusieurs protestants furent arrêtés, envoyés aux galères ou condamnés à une prison perpétuelle. D'autres furent bannis avec leurs familles ou s'enfuirent pour sauver leur vie. A Venise, on faisait sortir les prisonniers de leurs cachots, accompagnés d'un prêtre, et on les plaçait dans une gondole conduite par de vigoureux rameurs; un autre bateau attendait à quelque distance du rivage. Quand les deux embarcations étaient côte à côte, on jetait de l'une à l'autre une planche sur laquelle on faisait asseoir les malheureux prisonniers, garrottés et une grosse pierre aux pieds. A un signal donné, les gondoles se séparaient et les martyrs de la vérité descendaient aussitôt au fond de la mer.

CHAPITRE LVII.

LA RÉFORME EN ITALIE. (SUITE.)

(1553-1569.)

En octobre 1553, quelques évêques présentèrent au pape Jules III un projet tendant à arrêter les progrès de la Réforme. Voici un fragment de cette

pièce remarquable et authentique : « Il vous faut veiller avec soin et travailler, par tous les moyens en votre pouvoir, à ce qu'une aussi petite portion que possible de l'Evangile, surtout en langue vulgaire, se lise dans les pays soumis à votre domination. Que le peu qui s'en lit dans l'Eglise leur suffise, et qu'il ne soit permis à personne d'en lire davantage. Aussi longtemps, en effet, que les hommes se sont contentés de cette faible portion de l'Ecriture, vos affaires ont prospéré et vos maximes ont prévalu ; votre autorité temporelle et spirituelle a été, au contraire, en déclinant du moment où le peuple a usurpé le droit d'en lire davantage. C'est ce livre, après tout, qui, plus qu'aucun autre, a suscité contre nous ces troubles et ces tempêtes qui nous ont mis sur le bord de l'abîme. Et il faut bien avouer que si quelqu'un l'examine avec attention et compare ensuite en détail ce qu'il renferme avec ce qui se pratique dans nos églises, *il y trouvera de très-grandes différences, et verra non-seulement que votre doctrine est tout à fait distincte de celle qu'enseigne l'Ecriture, mais encore qu'elle lui est diamétralement opposée en plusieurs points.* Or, dès l'instant où le peuple, excité par quelqu'un de nos doctes adversaires, aura acquis cette connaissance, les clameurs ne cesseront contre nous que lorsque tout aura été divulgué dans le public et que nous aurons été rendus les objets de la haine universelle. C'est pourquoi il faut soustraire ces écrits aux regards du peuple, mais avec prudence et circonspection, de peur que cette mesure n'excite contre

nous des soulèvements et des orages plus dangereux encore que les premiers. » Tel était le langage de ces adversaires de l'Evangile, et le pape aurait sans aucun doute été fort disposé à suivre scrupuleusement leurs avis, si cela eût été possible. Il fit du moins tout ce qui était en son pouvoir. Un grand nombre de luthériens furent brûlés chaque jour à Rome, pendus ou décapités. Les cachots regorgeaient de prisonniers ; on dut en construire de nouveaux. Deux notables romains furent jetés en prison, et après avoir longtemps résisté, ils cédèrent et renièrent la foi pour obtenir leur liberté. Mais qu'en résulta-t-il? L'un fut condamné à payer 80,000 écus et l'autre 1,000, et tous les deux à une détention perpétuelle. Pendant tout ce siècle et par toute l'Italie, les cachots de l'Inquisition furent encombrés de victimes, et de temps en temps il s'ensuivait des exécutions capitales. Cependant, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y eut en Italie des partisans secrets de la Réforme; on vit même des Anglais papistes, qui étaient venus s'établir dans ce pays par zèle pour le papisme, s'y convertir à la foi des protestants; nous en citerons quelques traits.

Secundo Curio était né à Turin en 1503; il était le cadet de vingt-trois enfants, d'une famille noble, et demeura orphelin à l'âge de neuf ans. Son père lui avait remis une Bible copiée de sa propre main, Curio la lut et relut avec avidité : les écrits des réformateurs vinrent aussi peu à peu à sa connaissance; ce qui l'engagea à faire un voyage en Allema-

gne. Il fut arrêté en route et conduit en prison par l'ordre d'un prélat romain; mais ses parents intervinrent et il fut relégué dans un couvent. Il s'y mit à instruire les moines dans la vérité. Il y avait dans la chapelle du couvent une boîte placée sur l'autel contenant des ossements de saints, reliques pour lesquelles on avait une grande vénération. Curio, indigné d'une telle superstition, vida un jour le coffre de ces os et mit une Bible à leur place. Cela fut bientôt découvert; les soupçons tombèrent sur Curio, qui s'enfuit à Milan. De là il se rendit à Turin pour prendre possession de ses biens qui étaient restés entre les mains de sa sœur et de son beau-frère. Ceux-ci, préférant garder son bien, l'accusèrent d'hérésie et le forcèrent à quitter l'Italie. Curio se retira dans une petite ville de Savoie où il se fit maître d'école. Un jour il entendit un moine tonner du haut de la chaire contre les réformateurs et citer des passages défigurés du commentaire de Luther sur l'épître aux Galates. Curio avait fort heureusement cet écrit dans sa poche; après le service, il lut à l'assemblée les passages tels que leur auteur les avait écrits. Les assistants furent si indignés contre le moine qu'ils le chassèrent de la ville. Mais cette affaire ne tarda pas à venir aux oreilles de l'Inquisition : Curio fut arrêté, conduit à Turin, jeté en prison et mis dans des entraves de bois.

On écrivit aussitôt à Rome pour obtenir sa condamnation. Quelques jours après, le prisonnier, étant parvenu à s'évader, se rendit à Pavie. L'université de

cette ville l'accueillit avec joie ; il y desservit pendant trois ans une chaire de docteur. L'Inquisition ne l'y laissa pas tranquille; mais les étudiants et ses amis le prirent sous leur protection. Le pape étant parvenu enfin à l'en chasser (1543), Curio s'enfuit en Suisse. Il fut chargé de la direction du collége de Lausanne et y résida cinq ans. Peu après il retourna en Italie pour ramener sa femme et ses enfants. L'Inquisition, qui ne l'avait pas perdu un instant de vue, le découvrit à Passa, comme il y arrivait avec sa famille. Un jour qu'il était à dîner, un émissaire du pape entra tout à coup dans la chambre et lui ordonna, au nom du souverain pontife, de se constituer prisonnier. Plusieurs soldats étaient placés devant la porte. Curio, voyant qu'il lui était impossible d'échapper, se lève et s'approche de l'officier pour se rendre, oubliant, dans son premier trouble, de poser un grand couteau dont il s'était servi à table. L'officier, voyant un homme grand et robuste s'approcher de lui ainsi armé, a peur et recule dans un coin de la chambre. Curio, plein d'une présence d'esprit peu commune, profite de ce moment, se précipite vers la porte, et, sans donner aux soldats qui la gardaient le temps de l'arrêter, il va prendre son cheval à l'écurie et disparaît, avant qu'ils soient revenus de leur stupeur. Il reprit le chemin de la Suisse où les réformés l'accueillirent avec joie. Il fut vingt ans professeur à l'université de Bâle. C'est là qu'il mourut, l'an 1569.

CHAPITRE LVIII.

LA RÉFORME EN ITALIE. (SUITE.)

(1512-1567.)

Jean Craig naquit en Ecosse en 1512. Son père mourut peu après à la bataille de Flodden. Craig, dégoûté de l'Ecosse, alla en France en 1537, puis en Italie. Il entra dans un couvent à Bologne et y fut entouré d'une grande considération. Ayant découvert dans la bibliothèque du couvent un livre de Calvin, il le lut avec une profonde attention et se convainquit que l'Eglise romaine n'était pas la véritable. Craig ne craignait pas de parler de sa découverte à d'autres moines; mais cette confidence lui aurait coûté cher, si un moine âgé, son compatriote, ne lui eût fourni les moyens de sortir du couvent. Il entra comme précepteur chez un noble du voisinage qui penchait vers la Réforme. Au bout de peu de temps l'un et l'autre furent accusés d'hérésie, et, comme tels, arrêtés par les agents de l'Inquisition et conduits à Rome. Après neuf mois d'une cruelle détention dans un sombre cachot, Craig, étant demeuré ferme dans la foi, fut condamné, avec quelques autres Chrétiens, à être brûlé vif. Son supplice était fixé au 20 août 1559. Mais le pape Paul IV vint à mourir le 18, et

d'après un ancien usage, toutes les prisons de Rome furent ouvertes. Tandis que les détenus pour dette ou pour d'autres délits civils étaient mis en liberté, on reconduisit les hérétiques dans leurs prisons, jusqu'à ce qu'ils eussent la permission de choisir le genre de captivité qu'ils préféraient. Sur ces entrefaites il s'éleva une sédition dans la ville : Craig et ses compagnons d'infortune s'échappèrent et sortirent de Rome. Ils n'en étaient qu'à une petite distance, lorsqu'une troupe de soldats se mit à leur poursuite et les atteignit bientôt. En entrant dans la maison où Craig s'était retiré, le capitaine le regarda en face, le tira de côté et lui dit : « Ne vous souvient-il pas d'avoir secouru un soldat blessé aux environs de Bologne? » — « Non, » répondit Craig. — « Eh bien! je m'en souviens, moi, » dit le capitaine : « je suis cet homme à qui vous avez rendu secours. Dieu me fournit l'occasion de vous rendre votre bienfait. Vous êtes libre. Je dois arrêter vos compagnons; mais en considération de vous, je leur ferai tout le bien qui est en mon pouvoir. » En disant ces mots, le brave capitaine lui remet tout l'argent qu'il avait et lui donne d'excellents conseils sur les moyens de pourvoir à sa sûreté.

Craig, ayant pris congé de lui, le cœur pénétré de la plus vive gratitude, traversa l'Italie, en évitant les grandes routes, pour ne pas tomber entre les mains de ses persécuteurs. Il eut bientôt dépensé tout l'argent que l'officier lui avait remis. Un jour qu'il était assis au bord d'une forêt pour se reposer et pour ré-

fléchir sur sa position, il vit accourir à lui un chien portant une bourse dans sa gueule. Craig croyant que cet animal lui était peut-être envoyé par une personne malintentionnée, cachée dans le bois, se mit à le chasser; mais le chien refusa de s'en aller jusqu'à ce que Craig eût pris la bourse où il trouva assez d'argent pour continuer son voyage. Il se rendit à Vienne et prêcha devant l'archiduc d'Autriche, qui fut depuis empereur sous le nom de Maximilien II. Ce prince aurait bien voulu garder Craig auprès de lui; mais comme le pape continuait à le poursuivre, l'archiduc le renvoya avec un sauf-conduit. Craig arriva en Ecosse en 1560. Une absence de vingt-quatre ans lui avait fait presque entièrement oublier sa langue maternelle. Il prêcha en latin pour ceux qui savaient cette langue; au bout de quelque temps, il put annoncer l'Evangile au peuple et devint un des plus actifs collaborateurs de Jean Knox, dans l'œuvre du Seigneur.

Les Vaudois retirés en Calabre, au nombre d'environ quatre mille, endurèrent les plus horribles tourments. Forcés d'abandonner les villes de Santo, Risto et La Guardia avec leurs femmes et leurs enfants, ils cherchèrent un refuge dans les forêts et dans les cavernes, où plusieurs furent mis à mort par les soldats, et un plus grand nombre encore périt de faim et de misère. On saisit ceux qui survécurent, et on les mit à la torture pour leur faire avouer des crimes qu'ils n'avaient jamais commis. Etienne Carlino fut si violemment torturé que son ventre se déchira. Un

autre, nommé Verminelli, dut rester pendant huit heures sur un instrument de supplice appelé l'infernal, et demeura ferme dans la foi. Marzone fut fouetté tout nu avec des verges de fer, traîné dans les rues, puis achevé avec des torches allumées. Bernardin Conte fut enduit de poix et brûlé devant toute la foule. Soixante femmes furent appliquées à la torture et la plupart d'entre elles périrent en prison à la suite de leurs meurtrissures.

Voici comment un témoin oculaire, catholique romain, raconte les affreux traitements qu'on fit subir aux Vaudois de Montalto. « Je ne puis comparer qu'à une boucherie de brebis l'horrible supplice qu'on a fait souffrir aux Luthériens, ce matin, 11 juin 1560. Ils étaient tous entassés dans une maison comme dans une étable. Le bourreau entra, en prit un, lui couvrit la figure avec un mouchoir, le mena sur la place, le fit mettre à genoux et lui coupa la gorge avec un couteau. Puis il ôta le mouchoir et alla chercher une autre victime qu'il égorgea de la même manière. Quatre-vingt-huit périrent de la sorte. On ne pouvait supporter un pareil spectacle; je verse des larmes en vous l'écrivant. On a de la peine à croire avec quelle patience et quelle douceur ils endurèrent cette mort. Je frémis encore quand je me représente le bourreau entrant dans la maison, son couteau ensanglanté entre les dents, le mouchoir à la main, les bras couverts de sang, et amenant ses victimes les unes après les autres, exactement comme un boucher qui saisit les brebis qu'il a marquées pour être tuées.

Des chars enlevèrent aussitôt les cadavres de ceux qui avaient été écartelés ou pendus le long des grandes routes depuis un bout de la Calabre à l'autre. »

Un jeune homme nommé Samson fut précipité du haut d'une tour. Le lendemain, le vice-roi passant près de là vit ce malheureux étendu à terre et respirant encore, quoiqu'il eût tous les os brisés. Il lui donna un coup de pied à la tête et dit : « Ce chien vit-il encore? Qu'on le jette aux porcs pour leur servir de pâture! » Un écrivain napolitain de ce temps-là dit, en parlant de ces massacres : « Les uns ont été égorgés, les autres sciés ou précipités du sommet d'un rocher. Leur opiniâtreté passe toute idée : un père voyait périr son fils et un fils son père sans manifester aucune douleur; au contraire, ils paraissaient joyeux, disant qu'ils deviendraient comme les anges de Dieu! tant le diable, à qui ils s'étaient donnés, les avait aveuglés. »

On demandait à Paléario, réformé italien, quel était le premier fondement sur lequel doivent reposer toutes nos espérances de salut : « Christ, » répondit-il. — Et le second? demanda-t-on encore. — « Christ. » — Et le troisième? — « Christ. » — C fidèle disciple de Jésus disait à ses juges dans un mé moire qu'il leur adressa : « Je crois qu'aucun Chréti véritable ne peut, dans un temps tel que celui-ci, me rir paisiblement dans son lit. Etre accusé, traîné e prison, fouetté, pendu, cousu dans un sac et jeté au bêtes féroces, ce n'est pas encore assez; qu'on me r

tisse au feu, si seulement la vérité peut par là être mise au jour. » — Paléario fut condamné à être brûlé : supplice qu'il souffrit avec courage. Un autre Chrétien, nommé Bartoccio, fut brûlé vif à Gênes, en 1567. Il marcha au supplice d'un pas ferme et sans changer de visage. Lorsque les flammes l'eurent enveloppé, on l'entendit s'écrier : « Victoire! Victoire! »

CHAPITRE LIX.

LA RÉFORMATION EN ESPAGNE.

(1559.)

Avant la découverte de l'imprimerie, l'Espagne avait signalé sa profonde ignorance en faisant brûler les livres scientifiques qu'elle possédait. L'an 1434, la bibliothèque d'Henri d'Aragon fut jetée aux flammes, sous prétexte qu'elle contenait des livres sur la magie. Les manuscrits les plus précieux en arabe, en grec, en latin, en espagnol, furent réduits en cendre. Des prêtres ignorants ne pouvaient pas souffrir la lumière; plus les ténèbres étaient profondes chez le peuple, plus aussi il leur était facile d'exercer un pouvoir tyrannique sur les consciences. Cependant les hauts monts des Pyrénées n'empêchèrent pas aux doctrines de la Réforme de pénétrer en Espagne. Ce fut sous

le cinquième inquisiteur général qu'elles commencèrent à avoir accès dans ce pays. Un seul libraire de Bâle fit acheter à la foire de Francfort plusieurs centaines d'exemplaires des écrits de Luther et des autres réformateurs, et les envoya par Paris en Espagne. Julien Hernandez y introduisit aussi un grand nombre d'écrits évangéliques. Il fut arrêté, mis plusieurs fois à la torture et convaincu d'avoir importé dans le royaume un grand nombre de livres dans des tonneaux à doubles fonds qui contenaient un peu de vin de France. Après avoir souffert plusieurs tortures, il fut brûlé vif. Mais l'Evangile se répandit en peu de temps sur toute la surface du royaume, depuis la mer Atlantique jusqu'à la Méditerranée, et des Pyrénées au Portugal; il y aurait jeté de profondes racines si l'Inquisition n'eût pas employé, aussitôt qu'elle le put, le fer et le feu. Un des inquisiteurs disait à ce sujet : « C'était le moment : deux mois plus tard, il n'aurait plus été temps. » Des personnes de tout sexe, de toute condition montraient partout une ardeur étonnante pour les doctrines évangéliques ; ce ne fut qu'à force de vigilance et d'efforts soutenus que l'Inquisition parvint à comprimer cet élan presque universel. Ce fut une malheureuse femme, Maria Gomez, qui occasionna la première persécution. Elle était la ménagère d'un prêtre de Séville qui demeurait près du lieu où les protestants de cette ville s'assemblaient. Un jour, cette femme devint folle ; on l'arrêta, mais elle s'échappa et courut auprès des inquisiteurs, à qui elle découvrit tout ce qu'elle

savait au sujet des assemblées religieuses. Plus tard, ayant recouvré la raison, elle persista dans la profession de l'Evangile et subit le supplice du feu avec sa sœur et les trois filles de celle-ci.

Le 21 mai 1559 eut lieu à Valladolid le premier auto-da-fé (1). Dès lors on donna cet affreux spectacle, au moins une fois par an, dans les grandes villes. Les papistes mettaient sur la même ligne et jugeaient dignes du même supplice les protestants, les juifs, les mahométans, les adultères, les magiciens et en général les plus grands criminels; tous étaient destinés à alimenter les bûchers de l'Inquisition. Lorsqu'on parvenait à obtenir d'un condamné qu'il se rétractât sur le bûcher, on lui accordait la faveur de l'étrangler avant de le livrer aux flammes.

Un protestant, nommé Gonzalès, fut condamné avec ses deux sœurs à être brûlé vif. Les trois pieux auxquels on les avait attachés étaient à une petite distance les uns des autres; au moment où l'on alluma le bûcher, on entendit les sœurs s'écrier qu'elles persévéraient fermement dans leur foi. Leur frère, qui avait été bâillonné jusqu'alors, profita du peu de moments pendant lesquels il pût parler pour encourager ses sœurs et entonna avec elle le psaume CIX, qu'ils ne cessèrent de chanter jusqu'à ce que les flammes les étouffèrent.

Les inquisiteurs et tous les autres serviteurs du

(1) *Acte de foi*, c'est ainsi que ces pauvres aveugles appelaient le supplice du feu qu'ils infligeaient aux Chrétiens évangéliques.

Prince des ténèbres ne se donnèrent aucun relâche jusqu'à ce que la semence de l'Evangile eût été entièrement arrachée en Espagne ; il n'en resta aucune trace, visible du moins : mais que de nobles martyrs de la vérité y reçurent la couronne de vie !

CHAPITRE LX.

NOUVEAUX EFFORTS DE ROME CONTRE LA RÉFORME. — LES JÉSUITES. LA PROPAGANDE. LE CONCILE DE TRENTE. — GUERRE DE TRENTE ANS.

(1540-1648.)

Les échecs que le protestantisme avait causés à l'Eglise de Rome, malgré tout le sang que celle-ci fit couler, devaient lui rendre précieux tout ce qui tendait à réparer ses pertes et à soutenir le trône pontifical, si rudement ébranlé. Aussi accueillit-elle avec reconnaissance l'ordre des Jésuites, fondé en 1540 par un noble espagnol nommé Ignace Loyola, et dont le but était l'affermissement de l'Eglise de Rome. Le papisme possédait déjà différents ordres ou sociétés monastiques qui se distinguaient les uns des autres par leurs vêtements, leurs règles et les vœux qu'ils s'imposaient ; les uns portaient le nom de leur fondateur, comme les Bénédictins, les Franciscains, les Dominicains, les Bernardins ; ou bien ils prenaient celui de

leur résidence, comme les Carmélites, les Trappistes, etc.; d'autres encore s'appelaient Augustins, Capucins, noms dérivés d'autres circonstances. Tous ces ordres faisaient pour l'ordinaire trois vœux : ceux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance à leurs supérieurs. Ignace en ajouta un quatrième; savoir, une soumission illimitée et aveugle aux ordres du pape. Les Jésuites étaient déjà au nombre de mille, à la mort de leur fondateur (1556), et leur ordre s'accrut d'année en année. Plusieurs hommes zélés d'entre eux s'en allèrent dans des pays éloignés, tels que l'Inde, la Chine, le Japon, pour essayer d'amener des païens dans l'Eglise romaine en compensation des pertes qu'elle avait faites. Quelques-uns de ces missionnaires montrèrent une grande piété, beaucoup de dévouement et un courage extraordinaire, tellement qu'on ne peut lire sans émotion le récit de leurs travaux et de leurs souffrances. Le caractère dominant des Jésuites fut la fourberie, l'adresse et une ambition effrénée qui fut la cause de leur perte. Quelques-unes de leurs maximes sont profondément immorales et d'une impiété blasphématoire : ainsi l'un d'eux prétendait que Dieu peut défendre de l'invoquer et d'aimer le prochain, et recommandait le mensonge. Un autre disait que c'est assez d'aimer Dieu au moment de la mort. Vous concevez que des hommes qui pouvaient tenir un tel langage ne devaient être que d'ardents adversaires des Chrétiens.

On vit naître en 1622, dans le sein de l'Eglise romaine, une société appelée la *Propagande*, dont le

but était, comme l'indique son nom, de propager la foi de cette Eglise chez les peuples non catholiques romains, c'est-à-dire chez les protestants, les juifs, les mahométans et les païens, et de les faire passer sous la domination du pape; et il n'est sorte de moyens et d'artifices qu'elle n'ait employés pour parvenir à ses fins.

Elle établit à Rome un collége pour y former des missionnaires. L'Abyssinie, le Japon, la Chine, les Indes, le Paraguay et le Canada ont été leurs principaux champs de travail; dans plusieurs endroits ils sont parvenus à gagner de grandes masses de païens à l'Eglise romaine. Le grand jour de Christ pourra seul nous montrer si, parmi l'immense quantité de bois, de foin et de chaume, il se trouve quelque peu d'or ou d'argent (1).

Le catholicisme romain mettait tout en œuvre pour recouvrer ce qu'il avait perdu. Depuis longtemps on sentait le besoin de convoquer un concile pour corriger les abus existants : mais le pape, sous un prétexte ou sous un autre, avait constamment ajourné une telle assemblée, qui n'aurait fait qu'affaiblir son pouvoir. Enfin, après des renvois continuels, un concile s'assembla à Trente. Il dura dix-huit ans (1545-1563). Quelques abus peu importants furent corrigés; mais le résultat le plus clair qu'on en vit sortir fut une nouvelle coalition contre les réformés : on décida de combattre la Réforme par tous les moyens possibles.

(1) 1 Cor., III, 12.

Les partisans de Rome recoururent aux armes. Le roi d'Espagne forma le plan d'éteindre dans des flots de sang le protestantisme qui se répandait avec de grands succès dans les Pays-Bas. Le cruel duc d'Albe put se vanter d'y avoir fait périr dix-huit mille protestants. L'Allemagne fut ravagée pendant trente ans consécutifs (1) par le fléau de la guerre : c'en aurait probablement été fait de la Réforme, si Dieu n'eût suscité à ce pays un libérateur, dans la personne de Gustave-Adolphe, roi de Suède. En 1629, le parti papiste avait acquis un telle prépondérance, qu'un décret impérial ordonna aux protestants de rendre aux papistes tous les biens de l'Eglise.

Ce fut alors que parut le pieux roi de Suède : le 4 juin 1630, il se mit en campagne avec une armée peu nombreuse, mais pleine de bravoure ; et comme c'était au nom du Seigneur qu'il avait entrepris cette guerre, le Seigneur lui accorda son appui. Ce n'était point par des jurements et des promesses que Gustave-Adolphe animait ses soldats, mais par le chant des louanges de Dieu et par la prière ; et lui-même montrait en toute occasion une grande humilité et une bravoure à toute épreuve. Comme il venait d'entrer dans la ville de Kemberg, en 1631, une foule de gens s'assemblèrent devant la maison où il était logé. Un ecclésiastique vint lui dire que le peuple désirait vivement de voir le grand roi de Suède. Aussitôt Gustave descend dans la rue et dit à la foule : « Mes

(1) Depuis 1618 à 164 :

chers enfants, vous voyez en moi un grand pécheur de Suède, que de bonnes gens veulent bien appeler le grand roi de ce pays. » — Le 17 septembre 1631, il défit à Leipzig, avec de faibles troupes, l'armée ennemie commandée par le général Tilly, parcourut en vainqueur toute l'Allemagne et fut proclamé partout le libérateur des protestants. L'Empereur lui opposa le fameux général Wallenstein : après une longue suspension d'hostilités, les deux armées en vinrent aux mains près de Lutzen, le 16 novembre 1632. A la pointe du jour, d'épais brouillards couvraient tout l'horizon; Gustave fit célébrer à toutes ses troupes un service divin en rase campagne. On chanta le cantique de Luther qui commence par ces mots : « Notre Dieu est une haute tour. » Peu avant la bataille ce pieux roi dicta à son chapelain un cantique dont voici les premiers vers : « Ne perds pas courage, petit troupeau, quoique l'ennemi veuille te détruire. » La musique militaire en joua la mélodie devant le front de l'armée. Après que le roi eut ainsi rempli le cœur de ses soldats d'une sainte et ferme confiance en Dieu, il descendit de cheval et dit : « Maintenant, que la volonté de Dieu soit faite; qu'il nous donne de combattre aujourd'hui pour l'honneur de son nom ! » C'était neuf heures du matin. La bataille s'engage; deux heures après, Gustave est mortellement blessé d'un boulet et tombe de son cheval. Sa mort fut pour les siens le signal de la victoire : ils restèrent maîtres du champ de bataille.

Après la mort de Gustave-Adolphe, les Suédois

continuèrent à combattre pour les protestants d'Allemagne, jusqu'à la paix de Munster conclue le 24 octobre 1648. En suite de ce traité, les protestants obtinrent pleine liberté de conscience; mais l'Allemagne n'était couverte que de ruines : elle avait perdu plus des deux tiers de ses habitants. Des villages entiers étaient complétement déserts ou brûlés, et plusieurs villes ne purent jamais se relever de leurs ruines.

CHAPITRE LXI.

ÉDIT DE NANTES. — SA RÉVOCATION. — LES DRAGONNADES.

(1598-1685.)

Henri IV, roi de France, attaché d'abord à la Réforme, l'avait abjurée le 15 juillet 1593; mais, frappé des maux de l'intolérance et désireux de conserver l'affection des protestants qui avaient contribué à affermir la couronne sur sa tête, il publia le fameux édit daté de Nantes, du 13 avril 1598. Cette loi, conçue en quatre-vingt-douze articles, assurait aux protestants le libre exercice de leur religion et leur permettait de bâtir des temples dans les lieux où l'exercice de leur culte était toléré. « Tout seigneur de fief haut justicier peut avoir plein et entier exer-

cice de la religion prétendue réformée dans son domicile et dans ses autres maisons, pendant qu'il y demeurera seulement; tout seigneur sans haute justice pourra admettre trente personnes dans son prêche. » Il était dit encore qu'on n'enlèverait point aux protestants leurs enfants pour les faire élever dans la religion catholique, qu'ils chômeraient extérieurement les fêtes catholiques, que tous leurs livres de religion ne pourraient être imprimés ou vendus que dans des lieux où ils jouissaient de l'exercice de leur religion; qu'ils se soumettraient aux lois matrimoniales de l'Eglise catholique, et paieraient la dîme au clergé catholique, etc. Comme on le voit, la tolérance n'était pas bien grande; mais c'était déjà un grand pas de fait dans un pays où le sang des protestants avait été versé à grands flots. Dix-sept jours après la signature de l'édit, le roi leur abandonna pour huit ans les places de sûreté qui leur avaient été antérieurement accordées et promit de leur payer 80,000 écus par mois pour l'entretien des garnisons.

Quelque peu tolérant que fût l'édit de Nantes, il éprouva une vive résistance de la part du parlement de Paris. Il ne fut enregistré que l'année suivante. Dès lors la religion réformée reçut en France une existence légale. Les protestants, qui faisaient alors à peu près la douzième partie de la population, avaient sept cent quatre-vingts églises, quatre académies : Montauban, Saumur, Montpellier et Sédan; n'ayant pas d'écoles élémentaires, ils étaient

obligés d'envoyer leurs enfants à celles des papistes.

Cet état de paix ne fut pas de longue durée. L'édit de Nantes, tout en incorporant les protestants à la nation, avait créé un Etat dans l'Etat. Les réformés, trop jaloux peut-être de leurs droits politiques, n'avaient pas assez en vue leur sainte vocation de bourgeois et de citoyens des cieux. Des passions, des intérêts purement terrestres souillaient leur cause. Plusieurs n'étaient plus de simples et fidèles confesseurs de l'Evangile, mais des partisans d'une république fédérative et des adversaires du gouvernement établi. Leurs places d'armes leur donnaient une position qui leur devint fatale. Dès 1615 leur assemblée générale demanda qu'on réformât le conseil du roi, qui, selon eux, avait porté quelque atteinte à leurs droits. La guerre civile se ralluma. En 1622, Louis XIII, accompagné du connétable de Luynes, marcha contre eux et leur prit quelques places. Montauban et la Rochelle, après une longue résistance, durent céder aux efforts des troupes du roi.

A l'avénement de Louis XIV, les réformés ne formaient plus un parti politique en France : leurs places avaient été démantelées; les priviléges qui en faisaient un Etat dans l'Etat leur avaient été retirés. Mais Louis XIV, par un édit de 1643, leur avait accordé la pleine jouissance de leur culte. Il paraît certain qu'au commencement de son règne ce prince n'avait pas l'intention d'extirper la Réforme. Il voulait

observer les édits de tolérance que les protestants avaient obtenus de ses prédécesseurs, récompenser ceux qui rentreraient dans le papisme, mais n'exercer envers eux aucune rigueur nouvelle. Cependant ce fut dans les conseils de Louis XIV que naquit le projet de détruire le protestantisme en France.

L'Eglise évangélique sous la croix renfermait dans son sein de vaillants défenseurs des saines doctrines, en lutte avec les champions de Rome. Parmi les premiers nous mentionnerons le pasteur Jean-Claude, né en Rouergue en 1619. Doué d'une grande éloquence et d'un vaste savoir, il fut appelé au pastorat de Charenton, près de Paris. Il eut d'abord à combattre les erreurs des Jansénistes de Port-Royal, qui, tout en proclamant le salut par grâce, maintenaient à outrance les hérésies romaines (1668) ; puis Bossuet, le puissant athlète du Vatican (1678). La cour, le barreau, le peuple, la France entière était remuée par les efforts de la Réforme, ses martyrs, ses défaites et ses triomphes.

Tous les ordres de l'Etat déclamaient contre les réformés. Le clergé romain, qui s'assemblait tous les cinq ans, demandait toujours l'abolition de quelques-unes de leurs libertés. Les Jésuites employaient toutes les ressources de leurs intrigues et de leur pouvoir contre eux. On remplirait des volumes de tous les édits, arrêts du conseil du roi, donnés successivement depuis 1656 jusqu'en 1685, pour miner l'édifice de la religion réformée : démolition de temples protestants, défense aux ministres de prêcher

dans plus d'un lieu, autorisation aux garçons de quatorze ans et aux filles de douze ans de se convertir au catholicisme malgré leurs parents, interdiction aux protestants d'épouser des filles catholiques, tels furent quelques-uns des actes d'un pouvoir qui se mettait en état de guerre contre une partie de la nation. En 1663, on enleva aux protestants la moitié du fameux collége de Sédan ; cette moitié fut donnée aux Jésuites, qui ne tardèrent pas à envahir le tout. Les émigrations des protestants recommencèrent. En 1669, Colbert, ministre d'état, fit rendre un édit qui leur défendait, sous peine de mort, de sortir sans permission du royaume. En 1682, on décerna contre les émigrants la peine des galères perpétuelles. Enfin, le 22 octobre 1685, Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, et la France fut de nouveau arrosée du sang de ses enfants. L'édit de révocation portait défense aux réformés de s'assembler pour l'exercice de leur religion ; injonction à tous les ministres qui ne voudraient pas se convertir au papisme, de sortir du royaume ; ordre de baptiser et d'élever selon le rite catholique tous les enfants des protestants ; défense de sortir du royaume, eux, leurs femmes et leurs enfants, sous peine des galères perpétuelles. Comme une foule d'entre eux persévéraient dans leur foi à l'Evangile, on chercha à les ramener par la force dans le giron de l'Eglise romaine. Des soldats, des dragons devinrent les dignes auxiliaires d'un clergé fanatique.

Voici comment se faisaient ces prétendues conver-

sions : un évêque ou un curé se rendait, avec une troupe armée, dans les principaux lieux habités par des réformés. On assemblait aussitôt les familles notables, surtout celles qu'on croyait les plus faciles. L'évêque les sommait de rejeter l'hérésie et de rentrer dans le sein de la religion romaine. Pour l'ordinaire, un grand nombre cédaient à la frayeur ou se réservaient intérieurement de rester fidèles à la vérité, tout en feignant de renier la Réforme. Les réfractaires étaient livrés aux soldats qui avaient toute licence, excepté celle de les tuer. Il est impossible de décrire tous les affreux traitements qu'ils leur faisaient subir. La plume se refuse à retracer de pareilles horreurs. Ici on leur versait de l'eau bouillante dans la bouche; là on les exposait à l'ouverture d'un four embrasé; ailleurs on les suspendait par les parties les plus molles et les plus sensibles du corps. « Il n'y avait point de meubles précieux ou chez les riches marchands ou chez les personnes de qualité, » rapporte un écrivain (1), « que les dragons ne prissent plaisir à gâter. Ils ne mettaient leurs chevaux que dans des chambres de parade; ils leur faisaient litière de ballots de laine, ou de coton, où de soie, et quelquefois, par un barbare caprice, ils se faisaient donner le plus beau linge qu'il y eût, et des draps de toile de Hollande pour y faire coucher leurs chevaux. Ils avaient ordre de démolir les maisons des réfractaires; ce qui fut exécuté dans toutes les provinces. Si les officiers ne

(1) *Histoire de l'Edit de Nantes.*

partageaient par les excès de leurs soldats, du moins ils y applaudissaient. « N'est-ce pas une chose qui fait honte au nom chrétien, » disait alors un philosophe célèbre (1), « que pendant que votre soldatesque est logée dans les maisons de ceux de la religion, les gouverneurs, les intendants et les évêques tiennent table ouverte pour les officiers des troupes, où on leur rapporte, pour divertir la compagnie, tous les bons tours dont les soldats s'avisent pour faire peur à leurs hôtes et pour leur escroquer de l'argent? » Les ministres du Seigneur eurent surtout à endurer les maux les plus affreux. Traqués comme des bêtes fauves, forcés de se cacher dans les forêts, dans les cavernes, ceux qui tombaient entre les mains de leurs bourreaux étaient indignement massacrés ou traînés aux galères.

CHAPITRE LXII.

LA RÉFORME EN FRANCE DEPUIS LA RÉVOCATION.

(1685-1732.)

La révocation de l'édit de Nantes fut à la fois une grande faute politique et un affreux attentat. Les auteurs de cet immense crime crurent ouvrir à la

(1) Bayle.

France une ère de repos; ils la plongèrent dans le deuil et créèrent sa ruine. L'émigration lui enleva cinq cent mille protestants, quinze cent quatre-vingts ministres de la Parole, deux mille trois cents ouvriers, quinze mille gentilshommes. Les adversaires de l'Evangile, l'Etat et le clergé, s'emparèrent de dix-sept millions de propriétés confisquées à leurs légitimes possesseurs, chassés du pays de leurs pères. Le vénérable Claude fut au nombre des proscrits : le temple de Charenton, ainsi que des milliers d'autres, avaient été rasés. Claude se retira à la Haye, d'où il ne cessa de combattre dans le bon combat de la foi. D'autres pasteurs, courbés sous le poids des années, moururent en mer. Ancillon se retira à Berlin, où le suivirent trois mille six cents des membres de son troupeau, et y fonda l'Eglise française, qui y fleurit encore aujourd'hui. Plusieurs seigneurs de la cour de Louis XIV préférèrent aussi l'exil à l'apostasie. Le duc de Schœnberg passa en Portugal, d'où l'Inquisition le fit fuir en Hollande. Le célèbre amiral Duquesne, qui venait de jeter l'épouvante dans les flottes ottomanes, annonça au roi sa résolution de quitter la France, où il ne pouvait servir Dieu selon l'Evangile. « J'aurais voulu que vous ne m'empêchassiez pas de récompenser vos services, » lui dit Louis XIV. « Mais vous êtes protestant, et vous savez mes intentions là-dessus. » — « Sire, je suis protestant, c'est vrai, » répond le vieil amiral; « mais j'avais toujours pensé que mes services étaient catholiques. » — Le roi le retint à Paris. Le fils de Duquesne lui éleva un tom-

beau dans sa terre d'Aubonne (Vaud), et ce ne fut que longtemps après la mort de l'illustre amiral que le fils put y déposer les dépouilles mortelles de son père.

Les émigrés français trouvèrent partout du pain, du repos et un abri pour rendre leur culte au Dieu de leur salut. Les Chrétiens, que la faiblesse de leur foi ou le défaut de ressource retenait sur le sol natal, eurent à endurer toutes sortes de tourments. Les dragonnades ne faisaient que des hypocrites. Des milliers de réformés, qui avaient cédé sous les coups des dragons et des inepties des capucins convertisseurs, étaient, bientôt après, dévorés par le remords. Plusieurs avaient cru tranquilliser leur conscience en ne faisant que le signe de la croix, et éviter par là de nouvelles persécutions; mais, quand on les conduisit de vive force dans le temple romain, qu'on les contraignit à prendre l'hostie, plusieurs la crachèrent avec autant d'horreur que d'un poison ou d'un serpent. De là un redoublement de tortures. Un grand nombre furent jetés dans les galères comme de vils criminels. Ceux qui mouraient en reniant le papisme et en disant ne connaître pour Sauveur que Jésus-Christ étaient livrés à la voirie. Près d'Aigue-Mortes, un réformé, prisonnier pour sa foi, était attaché à un mort; quand on traînait le cadavre pour l'ensevelir, le vivant traînait la claie. Un de ces confesseurs de la vérité étant tombé évanoui, le soldat l'acheva avec son sabre et le jeta sur la claie avec l'autre cadavre. Dans un village près de Marennes,

une jeune fille meurt la veille de son mariage; son fiancé l'ensevelit pendant la nuit dans un lieu ignoré. Aussitôt, pour empêcher de tels enlèvements, on place près des voiries, des gardes qui repoussent les parents et les amis des morts : les chiens et les vautours purent seuls y avoir accès.

Ces prétendus convertis à l'Eglise romaine et qui n'avaient pu franchir la frontière, furent un objet d'embarras et de déception pour leurs persécuteurs. Le midi de la France surtout renfermait un grand nombre de ces troupeaux, veufs de leurs pasteurs et décimés par les flammes et par le fer. Les évêques eurent ordre de les pourvoir de prêtres. On vit accourir des hommes incultes, immoraux, qui prenaient la place de conducteurs éclairés et d'une conduite exemplaire. Nouveaux sujets d'irritations et de troubles.

Le fanatisme engendre souvent le fanatisme. A force de persécuter, de nier la conscience, les droits les plus chers à l'homme, celui-ci court le danger d'oublier que les armes des Chrétiens ne sont pas charnelles. Des imaginations ardentes, des esprits inflammables, privés de conducteurs sages, modérés et marchant sur les traces des premiers Chrétiens, peuvent quelquefois se jeter dans des écarts à jamais déplorables. C'est ce qui eut lieu surtout dans les Cévennes, où la Réforme comptait des milliers d'adhérents. Après l'expulsion, l'exil ou la mort de leurs fidèles pasteurs, quelques-unes de ces congrégations mutilées furent en proie à de tristes errements : l'exaltation, les divisions, des révoltes à mains ar-

mées prirent en quelques lieux la place d'une foi calme, ferme et tenue dans les bornes tracées par l'Evangile. La guerre civile désola ces contrées en 1702-1703.

Ne nous étonnons pas des écarts des Camisards (1). Préparés, provoqués par l'affreuse boucherie que Louis XIV et le clergé faisaient exécuter en France, ces excès auraient été évités au moyen de quelque tolérance. S'ils sont une tache dans une portion de l'Eglise évangélique au dix-huitième siècle, ils ne sauraient effacer ce qu'avaient de sublime le dévouement, l'abnégation, la foi de ces témoins de la vérité, qui préféraient mourir plutôt que de renier Christ. Les tourments les plus atroces étaient la part de tous les Cévenols qut tombaient dans les mains des prêtres. Langlade (2), archi-prêtre des Cévennes, se distingua dans cette cruelle guerre (1702). Il avait fait de ses maisons d'habitation, à Mende, à Saint-Germain, autant de prisons. Ses sbires lui amenaient chaque jour de nouvelles victimes : aux unes, il leur faisait fermer les mains sur des charbons ardents ; à d'autres, il enveloppait leurs doigts de laine imbibée d'huile, et l'allumait comme une lampe. Les prisonniers de l'archi-prêtre avaient d'ordinaire les pieds et les mains serrés dans des ceps, qui les tenaient courbés comme des animaux. Quelquefois il relâchait les hommes, mais à prix d'or; des femmes, mais au

(1) Ou Cévenols.

(2) Connu aussi sous le nom de du Chayla.

prix de leur vertu. Ce monstre, proconsul d'un Néron, plutôt que prêtre du Dieu de paix, exerça plus de vingt ans son despotisme sur les malheureux Cévenols. Une poignée de proscrits, arrêtés dans leur fuite pour Genève par les troupes de Langlade, sont jetés dans ses cachots. En vain leurs parents y accourent pour implorer leur grâce : leur bourreau reste inexorable. Mais peu de jours après, Langlade est assailli et massacré dans sa demeure par ceux-là même dont il avait foulé aux pieds la prière (1702).

La révocation de l'Edit de Nantes vit surgir des pasteurs dont la vie entière ne fut qu'un long martyre. On les nomma les pasteurs du Désert, parce que, privés de temples, ils convoquaient au péril de leurs jours les fidèles dans des lieux écartés pour rendre culte à Dieu. Parmi ces courageux confesseurs de la vérité, citons les suivants : Dombre, Mazel, Quet, martyrisés à Montpellier en 1690; Roussel, en 1691, Claude Brousson, condamné en 1698, au supplice de la roue et du gibet, etc. Tout leur crime était d'avoir prêché Jésus-Christ. Ces martyres se prolongèrent jusque vers le milieu du dix-huitième siècle. Preuve que ce n'est pas avec le feu ou avec le fer qu'on extirpe la vérité. Au milieu des plus violentes persécutions on vit toujours des hommes de foi appelés de Dieu à continuer son œuvre.

Un des restaurateurs du culte évangélique en France, sous le feu des arrêts de la cour et des foudres de Rome, fut Antoine Court, né dans le Vivarais (1696). Pasteur à Nîmes à l'âge de dix-neuf ans,

il est pressé de travailler à reconstituer l'Eglise réformée de France que les persécutions assaillaient de toutes parts. Il cherche à réprimer les écarts des Cévenols, et dans le but de préparer de dignes pasteurs, il fonde un séminaire ou école de théologie, en Suisse, à Lausanne (1728) (1), où se trouve une académie disposée à le seconder. Georges, roi d'Angleterre, les Etats de Hollande, les souverains protestants d'Allemagne, les cantons évangéliques de la Suisse lui prêtent leur appui. Antoine Court et ses frères de France mettent la main à l'œuvre : des jeunes gens, pieux et bien dévoués, sont tirés de la charrue, des ateliers, des bancs de clercs, pour aller se préparer, dans le séminaire de Lausanne, au laborieux ministère de la Parole : c'était une nouvelle pépinière de martyrs.

Quatre des premiers compagnons d'œuvre d'Antoine Court périrent d'une mort tragique. Un de ses compagnons d'œuvre, Barthélemy Claris, est saisi en 1732 près d'Uzès. On le conduit au fort d'Alais et l'on procède à son interrogatoire. Qui vous a élevé? — Mon père et l'un de mes oncles. — Comment êtes-vous entré dans le pastorat? — J'étais sur la Lozère ; un inconnu vint me prendre et m'introduisit en Suisse. Dans une ville dont j'ignore le nom, deux pasteurs m'imposèrent les mains. — Où résidez-vous? —

(1) Le séminaire français de Lausanne a servi dans les mains de Dieu, jusqu'en 1812, à la restauration et au maintien de la Réforme dans les Eglises de France.

Tantôt dans les villes, tantôt dans les bourgades, dans les métairies, dans les grottes, dans les forêts. — Indiquez-nous les lieux? — Je ne le puis; j'arrivais de nuit, je partais de même. — Le nom de vos hôtes? — Je l'ignore. — Le lieu de vos assemblées? — Au désert. — Le ministre est reconduit en prison. Son échafaud était dressé; mais les fidèles d'Alais lui font passer un ciseau de fer, au moyen duquel il parvient à faire une ouverture dans son cachot et à s'échapper des mains de ses bourreaux. Ce fidèle serviteur de Dieu poursuivit son ministère durant encore seize ans.

CHAPITRE LXIII.

ÉTAT INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE PEU APRÈS LA RÉFORME. — CONFESSIONS DE FOI.

Plus les Chrétiens se serraient auprès de Christ, source de toute lumière, plus aussi ils portaient des fruits de justice et d'amour à la gloire de Celui qui les avait rachetés. Mais, des divergences de vue divisaient les esprits et trop souvent des cœurs qui devaient s'aimer. Les Chrétiens séparés de Rome n'auraient dû porter qu'un seul nom, le beau nom de Chrétiens, de Chrétiens évangéliques, puisqu'ils s'accordaient tous à rejeter les ordonnances des hommes, pour ne puiser leur croyance que dans l'Evan-

gile de Christ. Mais il n'en fut pas ainsi. D'un côté étaient les luthériens, de l'autre les réformés. D'où cela venait-il? Ne reconnaissaient-ils pas tous le même Dieu, le même baptême, le même Sauveur? Oui, sans doute; mais ils se partageaient sur des questions secondaires, entre autres sur celle de la sainte cène. Les protestants d'Allemagne croyaient que le corps de Jésus-Christ était consubstantiellement présent dans la cène; les réformés, disciples de Calvin, rejetaient cette manière de voir. Déjà, du vivant de de Luther et de Mélanchthon, il s'éleva des disputes sur les doctrines du péché originel, du libre arbitre, etc. Après la mort de ces pieux réformateurs, on essaya en vain de rapprocher les esprits; on rédigea la formule de *concorde* dans laquelle sont exposées les doctrines luthériennes et qui sert encore de symbole aux luthériens de nos jours. Ils variaient aussi sur ce qui tient à la discipline, au culte, à l'organisation de l'Eglise, points sur lesquels l'Ecriture ne nous a pas laissé des données aussi positives que sur les points de morale et de doctrine.

Nous devons ajouter que quant aux questions fondamentales, il y avait harmonie complète entre eux : luthériens et réformés s'accordaient à repousser toute autorité humaine en matière de foi et à n'admettre, comme règle de croyance, que la Parole de Dieu; les uns et les autres rejetaient toute justice d'homme comme moyen expiatoire pour le péché, et, regardant Jésus comme l'Eternel Dieu, leur seule et parfaite justice, ils l'invoquaient comme leur unique

Sauveur; les uns et les autres s'accordaient à croire à la nécessité de la régénération du cœur par le Saint-Esprit et de la sanctification comme preuve et résultat de la foi.

Qu'on lise les confessions de foi des chrétiens évangéliques au seizième siècle et l'on s'assurera que, s'ils variaient sur des questions de peu d'importance, ils proclamaient tous d'une voix le pur Evangile que Dieu nous a donné. Ces *confessions* ou *déclarations de foi* furent faites à l'occasion des calomnies auxquelles les Eglises réformées ont été exposées et pour faire connaître les doctrines enseignées par les pasteurs et qui toutes étaient puisées dans la Parole de Dieu. Nous avons déjà dit que les protestants d'Allemagne présentèrent à l'empereur Charles V, en 1530, dans la diète d'Augsbourg, leur confession de foi, qui, à cause de cela, a conservé le nom de « Confession d'Augsbourg. » La ville de Genève en publia aussi une en 1536. La même année, toute les Eglises de la Suisse eurent, à Bâle, une conférence composée de laïques et d'ecclésiastiques instruits, pour faire une confession de foi commune. Trente ans plus tard, en 1566, les Eglises suisses en firent une plus étendue. Ce fut Henri Bullinger, pasteur de Zurich, qui la rédigea. Cette déclaration de principes fut adoptée par toutes les Eglises réformées de la Suisse comme l'expression de leur foi, et prit le nom de « Confession de foi helvétique. » Les Eglises de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Allemagne, de Pologne, de Hollande, de Hongrie, l'ayant examinée avec le plus

grand soin, l'approuvèrent comme exprimant fidèlement toutes les doctrines de la Réforme. — En 1559, les réformés de France composèrent leur confession de foi, qui fut présentée, en 1561, à Charles IX, dans le colloque de Poissy. L'Eglise anglicane exposa aussi la sienne.

Quoique la Réforme eût, par la bénédiction du Seigneur, dissipé bien des ténèbres, cependant tous ceux qui l'avaient embrassée n'avaient pas été *réformés, renouvelés* dans leur cœur ni dans leur conduite. L'œuvre n'était donc qu'extérieure pour un grand nombre d'entre eux. Luther disait : « Il y a peu de vrais Chrétiens. Plût à Dieu que la plupart d'entre ceux qui font profession du christianisme eussent autant de droiture que maint païen qui n'a d'autre guide que la voix de sa conscience ! » Un autre écrivain, auteur d'une histoire du seizième siècle, dit aussi : « Le défaut d'unité et de confiance mutuelle se remarque dans toute la chrétienté : le péché est à son comble : il y en a bien peu qui éprouvent une repentance véritable. » Ecoutez encore comment s'exprimait l'excellent André, écrivain allemand du dix-septième siècle : « Je voudrais retrancher et ajouter chez chacun quelque chose ; je voudrais que les princes eussent plus de piété et moins de prodigalité ; les magistrats plus d'indépendance et moins d'amour pour leurs propres intérêts ; les nobles plus de bravoure et moins d'impiété ; les théologiens une vie plus exemplaire et moins d'ambition ; les avocats plus de conscience et moins d'avarice ; les médecins

plus d'habileté et moins d'envie; les instituteurs plus de vrai savoir et moins de pédanterie: les gouverneurs plus de justice et moins d'incrédulité; les étudiants plus d'application et moins de mondanité; les pasteurs plus de vigilance et moins d'amour pour les biens de la terre. » Le pieux Scriver disait que l'Eglise ressemblait à un champ hérissé de ronces et d'épines, et offrant à peine çà et là quelques fleurs et quelques plantes salutaires.

Cependant le Seigneur suscita de fidèles défenseurs de la vérité; nous ne citerons en Allemagne que Jean Arndt, né en 1555 et mort en 1621; Jean Gerhard, André et Christian Scriver, dont nous venons de rapporter quelques paroles. Jacob Spener (1635-1705), né en Alsace, fut appelé comme pasteur à Francfort-sur-le-Mein. Dans le but de ranimer la piété, il tint chez lui d'abord, puis dans le temple, des assemblées familières d'édification ouvertes à chacun. Ces assemblées portèrent d'excellents fruits. Son exemple fut suivi dans presque toute l'Allemagne; mais il rencontra aussi beaucoup de contradicteurs.

Un des hommes dont les travaux ont causé le plus grand bien en Allemagne au dix-huitième siècle, c'est Hermann Frank, animé de la même piété que Spener, et fondateur de la maison des orphelins à Halle. Frank a été dans les mains du Seigneur un instrument puissant pour l'avancement du règne de Dieu; un grand nombre de ses élèves sont devenus de fidèles prédicateurs de l'Evangile, ou de pieux

maîtres d'école, annonçant les vertus de Celui qui les avait appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

CHAPITRE LXIV.

LES FRÈRES DE BOHÊME.

(1519-1565.)

Représentons-nous avec quelle joie un missionnaire placé dans une île éloignée voit arriver le vaisseau qui lui amène un compagnon de travail. Les frères de Bohême ressentirent quelque chose de pareil, lorsqu'ils apprirent pour la première fois avec quelle courageuse hardiesse Luther annonçait les saines doctrines de la Bible. Quarante ans auparavant ils avaient cherché partout des chrétiens animés du même esprit qu'eux. Déjà, en 1519, quelques pasteurs calixtins avaient écrit à Luther pour l'exhorter à persévérer dans la foi, et pour lui déclarer qu'ils reconnaissaient que sa doctrine était conforme à l'Evangile. Dans sa réponse, Luther les encouragea à s'affermir dans ce qu'ils connaissaient de la vérité, et les avertit de ne point se laisser entraîner dans l'Eglise romaine par quelques espérances illusoires ; puisque, s'ils ne tenaient pas ferme, ils se rendraient coupables de la mort de Jean Huss et de Jérôme de Pra-

gue. Les Frères de Bohême cherchèrent à se joindre à Luther, mais sans faire aucune concession à l'égard de leur discipline ecclésiastique. Luther voyait l'impossibilité de l'introduire alors dans l'Eglise protestante: c'est ce qui mit obstacle à une réunion complète. Ce fut en 1542 que ces Frères envoyèrent à Luther leur dernier message, afin de s'assurer s'il ne restait plus d'espoir d'introduire leur discipline dans les Eglises réformées d'Allemagne. Les députés étaient Jean Augusta, Georges Israël et quelques autres. Ils reçurent un fort bon accueil de Luther, à qui ils racontèrent les progrès que faisaient les doctrines protestantes chez les Hussites de Bohême et de Moravie; puis ils ajoutèrent que ces doctrines, ne renfermant pas d'instructions sur la discipline, ne tendaient à rien moins qu'à apporter du relâchement dans leur Eglise, dont plusieurs membres s'étaient séparés pour se soustraire au joug salutaire que la discipline leur imposait. « Pensez-vous qu'il soit bien, » demandèrent-ils, « de tolérer un tel abus de la liberté évangélique? » Luther répondit que le papisme n'avait pu être renversé que par l'abolition totale de la superstition et de l'esclavage de la conscience; mais que maintenant qu'il voyait que tout le monde retombait dans l'extrême opposé, c'est-à-dire dans un dangereux abus de la doctrine de la grâce, il était nécessaire de s'y opposer et de rétablir une discipline ecclésiastique : il ajouta que l'on s'occuperait sérieusement de cette affaire aussitôt que les circonstances le permettraient.

A leur départ, Luther leur tendit la main d'association et leur dit : « Soyez les apôtres des Bohémiens ; mes compagnons et moi désirons être ceux de nos compatriotes. Travaillez toujours à l'avancement du règne de Christ dans votre pays, suivant que les circonstances vous le permettront ; nous y travaillerons de notre côté, selon les forces que le Seigneur nous donnera. » Luther leur donna, de plus, le témoignage que, depuis le temps des apôtres, aucune communauté religieuse ne s'était autant approchée de l'Eglise apostolique que la leur. « Quoique ces frères, » disait-il, « ne nous surpassent pas en pureté de doctrine, ils nous sont supérieurs à l'égard de la discipline ; sous ce rapport ils font mieux que nous : c'est ce que nous devons avouer à la gloire de Dieu et de la vérité. Notre peuple allemand refuse de se plier sous le joug d'une discipline salutaire. »

Une nouvelle persécution éclata contre les Frères de Bohême en 1547, parce qu'ils refusèrent de s'enrôler dans les troupes que l'Empereur levait pour faire la guerre à l'électeur de Saxe. Les principaux d'entre eux furent mis en prison, quelques-uns battus de verges, d'autres condamnés à l'amende, au bannissement ou même à la mort. Leurs ministres furent l'objet d'une sévérité toute particulière. Ils furent réduits à se cacher dans les cavernes des rochers et ne purent pas toujours échapper aux poursuites de leurs ennemis. Plusieurs obtinrent aussi des délivrances extraordinaires. Un diacre, Paul

Bosang, avait été arrêté et conduit en prison. Là, ayant prié ardemment Dieu de lui rendre la liberté, il vit en songe un vénérable vieillard qui lui montrait un clou planté dans le mur de son cachot; s'étant éveillé, il trouva, en effet, le fer et s'en servit pour agrandir l'ouverture de la fenêtre, de manière que son corps pût y passer. Alors, accablé de lassitude, il se rendormit; mais il fut de nouveau averti par un songe qu'il était temps pour lui de prendre la fuite, s'il voulait échapper à ses persécuteurs. Il se laissa donc glisser dans le fossé, trouva les portes du jardin du château ouvertes, ainsi que le songe le lui avait annoncé, et courut se cacher dans une boutique vide, sur la place du marché. Mais il y succomba de nouveau au sommeil; alors encore il fut réveillé par la même voix, qui lui dit : « Pourquoi t'arrêtes-tu ici? Ne sais-tu pas que l'on te poursuit encore? » — Il se hâta donc de sortir de la ville et parvint à se réfugier en Prusse, où il mourut en 1551.

Un ministre dont nous avons eu déjà occasion de parler, Georges Israël, fut aussi condamné à une amende de mille florins (1). Son troupeau et d'autres amis s'offrirent à payer pour lui cette somme, mais il refusa, en disant : « Il me suffit d'avoir été pleinement racheté une fois par le sang de mon Sauveur; je n'ai pas besoin d'être racheté de nouveau. Gardez votre argent; il pourra vous être utile

(1) Environ 2,200 francs de France.

dans l'exil dont vous êtes menacés. » Toutefois Dieu le délivra d'une manière fort remarquable. Il put sortir de prison en plein jour, à la vue de ses gardiens, sous le vêtement d'un écrivain, la plume à l'oreille, du papier et un encrier à la main. Il put franchir tous les obstacles et se rendit en Pologne. — Jean Augusta, l'un des plus anciens de l'Eglise, avait été mis en prison avec Georges Israël. Ses bourreaux le mirent trois fois à la torture, le fouettèrent à plusieurs reprises et ne lui accordèrent pour toute nourriture qu'un peu de pain et d'eau, espérant ainsi lui arracher l'aveu des crimes dont ils l'accusaient faussement. N'ayant pu parvenir à lui faire avouer quoi que ce soit, ils le retinrent en prison pendant seize ans. Mais sa patience et sa fermeté, jointes aux ferventes prières qu'il adressait sans cesse au Seigneur, eurent enfin pour résultat la conversion de ses persécuteurs.

Cependant il s'était formé à Posen, ville de Pologne, une Eglise à laquelle Georges Israël avait été envoyé pour pasteur en 1551. Mais la haine de ses ennemis était telle, que déjà en 1553 il ne pouvait prêcher que dans des assemblées secrètes. Les Frères plaçaient devant les maisons où ils s'assemblaient des hommes de confiance qui devaient interdire l'entrée à toutes les personnes suspectes ou inconnues. Pour que la voix du prédicateur ou les chants du petit troupeau ne fussent pas entendus depuis la rue, on garnissait les fenêtres de coussins de lit. Malgré cela, l'évêque de Posen, Isbinsky, ayant

été informé de ces assemblées, aposta une quarantaine de scélérats et leur donna charge de livrer entre ses mains le pasteur Georges Israël. Celui-ci ne s'enfuit ni ne se cacha point, mais continua d'aller et de venir par la ville s'occupant de ses affaires, s'en remettant à la protection du Seigneur. Toutefois il mit en usage les moyens ordinaires que lui dictaient la raison et la prudence. Il changeait fréquemment de costume. Tantôt il était vêtu comme un gentilhomme, tantôt comme un voiturier, d'autres fois il avait l'habit d'un cuisinier ou d'un manœuvre. En allant visiter ses frères, il rencontrait souvent des hommes chargés de l'arrêter; mais leurs yeux furent tellement retenus qu'ils ne le reconnurent jamais. En général la haine était si grande contre les Frères, qu'on leur refusait jusqu'à la sépulture; aussi l'un d'eux ordonna-t-il, à son dernier moment, que son cadavre fût jeté dans un étang.

En 1565, le chancelier Joachim de Neuhaus alla à Vienne, pour demander à l'empereur Maximilien II de signer un décret ordonnant une entière destruction de l'Eglise des Frères; mais il est écrit : « Tenez conseil, il sera dissipé; parlez et votre parole n'aura point d'effet, car le Dieu fort est avec nous » (Es., VII, 10). Le chancelier obtint la signature de l'Empereur et se mit en route pour retourner en Bohême. Comme il traversait le Danube sur un pont de bois près de Vienne, une des arches du pont se rompit et le chancelier fut précipité dans le fleuve avec toute sa suite. Six cavaliers seulement purent se sauver à la

nage. L'un d'entre eux, jeune gentilhomme, fut si frappé de la protection que Dieu avait accordée aux Frères dans cette circonstance, que peu après il se joignit à leur Eglise. Etant parvenu à un âge très-avancé, il put rendre témoignage de ce châtiment de Dieu à la génération suivante. Il racontait que, pendant qu'il se sauvait à la nage, il aperçut le chancelier emporté par le courant; qu'il le saisit par sa chaîne d'or et le soutint jusqu'à ce qu'un bateau fût venu à leur secours. On le tira de l'eau, mais il était déjà mort; et le coffre qui renfermait le décret ne put jamais être retrouvé.

CHAPITRE LXV.

LES FRÈRES DE BOHÊME (SUITE.)

(1565-1732.)

L'histoire nous fournit des détails pleins d'intérêt sur l'état intérieur de l'Eglise des Frères à cette époque. Un ecclésiastique protestant, qui écrivait en 1559, s'exprime ainsi à leur sujet : « On trouve en Bohême une classe de gens connus sous le nom de Frères, de Picards ou de Vaudois. Ils s'interdisent tout excès de table ou de danse, ainsi que les jeux de cartes et de dés. Ceux qui enfreignent leurs règlements sont rejetés de leur communauté, après avoir

été avertis une ou deux fois, et ne peuvent y rentrer qu'après avoir donné des marques certaines et publiques de leur repentance. Dans les jours ouvriers, on ne voit point de fainéants parmi eux; le dimanche ils s'assemblent pour s'édifier par la Parole de Dieu. Plusieurs d'entre eux connaissent mieux les Ecritures que beaucoup de prêtres. Ils ont des personnes établies pour visiter les malades, les consoler et les soigner. Voyons-nous pareilles choses au milieu de nous? »

Voici ce que dit un autre écrivain pieux : « A mon retour de Strasbourg en Pologne, en 1581, je me détournai un peu et je passai par la Bohême, pour y visiter les Frères de Breslau et de Prague. Leur ancien se nommait Jean Caleph; c'était un homme grave, comme le sont tous les Frères. J'examinai tout avec soin, je m'informai de tous les détails de leur démarche : il me semblait que je me trouvais transporté dans l'Eglise d'Ephèse ou de Thessalonique ou dans telle autre Eglise du temps des apôtres. Là j'entendis de mes oreilles et je vis de mes yeux tout ce que nous lisons sur les premiers Chrétiens dans les épîtres apostoliques et dans les écrits des Pères de l'Eglise. »

L'avénement au trône de Bohême, en 1618, de l'électeur palatin Fréderic, prince réformé, fut le signal de la guerre de Trente ans. Ce prince étant trop faible pour s'opposer à l'empereur Ferdinand II, les protestants de Bohême furent exposés au ressentiment de l'Empereur pour avoir voté d'une manière

opposée à son désir. Tous les ministres évangéliques furent chassés de Prague, et bientôt après de toute la Bohême et de la Moravie. On purifia leurs temples avec de l'eau bénite; on battit à coups de verges les chaires et les tables de communion ; les coupes de la cène furent souillées; plusieurs milliers de Bibles furent brûlées sous le gibet avec d'autres livres religieux; les cadavres des protestants furent arrachés de leurs tombeaux et jetés à la voirie. Un grand nombre de personnes souffrirent la mort avec la foi et le courage des premiers Chrétiens; d'autres supportèrent avec joie la prison, les mauvais traitements et la perte de leurs biens et s'exilèrent volontairement dans d'autres pays.

La majeure partie de la noblesse quitta la Bohême et près de trente mille autres familles se dispersèrent dans la Lusace, la Saxe, le Brandebourg, la Prusse, la Pologne, la Hongrie et la Transylvanie, où leur nombre diminua beaucoup par suite des diverses épreuves qu'ils eurent à souffrir. Voici ce qu'écrivait à cette occasion Amos Coménius, évêque bohémien : « Le Seigneur a visité les Frères, comme par une tempête, et emporté, comme par une inondation nocturne, leur ancien jardin si fertile et si florissant. Il a permis que les chefs fussent jetés dans les fers et que leur sang fût répandu comme de l'eau. De plusieurs centaines d'Eglises qui faisaient leur bonheur et leur joie, il ne leur en est pas resté une seule. Les pasteurs ont été dispersés et les troupeaux livrés à des mercenaires. Ceux qui ont survécu à la persécu-

tion ont péri dans l'exil. Presque tous les ministres, les anciens, les évêques, les diacres et sous-diacres ont disparu, et je suis seul, à l'exception d'un collègue que j'ai encore en Pologne. » Ainsi il ne resta plus dans la malheureuse Bohême que quelques débris ignorés de cette Eglise, réduits à ne s'assembler que de nuit, dans les cavernes et les grottes, exposés à des angoisses et à des périls continuels.

Un de ces frères, Christian David, originaire de Moldavie, charpentier de profession, fit en Lusace la connaissance du comte de Zinzendorf, qui lui donna la permission de s'établir avec quelques autres Frères dans sa terre de Bethelsdorf. David s'y transporta en 1722, accompagné de quelques Frères qui amenèrent avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ils voyagèrent par des chemins détournés et arrivèrent sur les terres du comte, qui leur fit assigner un emplacement convenable sur une colline appelée le Hutberg. David planta sa hache dans un des arbres en s'écriant : « Ici le passereau a trouvé sa demeure et l'hirondelle son nid : tes autels, ô Eternel des armées ! » Le 17 juin 1722, ils abattirent le premier arbre pour construire la première maison de leur station, à laquelle ils donnèrent le nom de Herrnhut (1) ; marquant ainsi qu'ils désiraient y vivre sous la garde du Seigneur. D'autres vinrent les joindre depuis la Moravie, et Herrnhut s'agrandit tellement, que le 12 mai 1724, ils purent jeter les fondements de leur pre-

(1) Garde du Seigneur.

mière maison destinée aux réunions de prières. Ce fut là le chétif noyau de l'unité évangélique renouvelée des Frères de la confession d'Augsbourg. Leur constitution fut établie sur le modèle de l'ancienne discipline des Frères. Lors de leur première célébration de la cène, le 13 août 1727, l'Esprit de Dieu se manifesta d'une manière si sensible au milieu d'eux, que dès lors l'anniversaire de ce jour fut célébré comme l'époque la plus mémorable de leur histoire.

En 1732, le comte de Zinzendorf fit une visite à Herrnhut; dès lors il éprouva le désir de se consacrer au saint ministère, et fut ordonné évêque de l'Eglise des Frères, par l'évêque Jablonsky, à Berlin. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, qui arriva en 1760, il se dévoua tout entier au service de son Eglise, qui s'étendit beaucoup en Allemagne et dans d'autres contrées. Des établissements semblables à celui de Herrnhut se formèrent dans l'Allemagne, en Hollande, en Danemark, en Angleterre et en Russie; tous sont étroitement unis par une constitution commune et dirigés par un collége d'anciens. Il existe aussi des milliers de Chrétiens qui, bien qu'éloignés de ces divers établissements, leur sont unis en esprit et dans l'amour.

[illegible] sont péri dans l'exil. Presque tous les minis[illegible]
les anciens, les évêques, les diacres et sous-diac[illegible]
sont dispersés, et je suis seul, à l'exception d'un [illegible]
que j'ai encore en Pologne. » Ainsi il ne resta [illegible]
dans la malheureuse Bohême que quelques [illegible]
ignorés de cette Église, réduits à ne s'assembl[illegible]
de nuit, dans les cavernes et les grottes, exp[illegible]
des angoisses et à des périls continuels.

Un de ces frères, Christian David, origina[illegible]
Moldavie, charpentier de profession, fit en [illegible]
connaissance du comte de Zinzendorf, qui lui [illegible]
permission de s'établir avec quelques autres
dans sa terre de Bethelsdorf. David s'y trans[illegible]
1722, accompagné de quelques Frères qui a[illegible]
avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ils
rent par des chemins détournés et arrivèren[illegible]
terres du comte, qui leur fit assigner un em[illegible]
convenable sur une colline appelée le Hutb[illegible]
planta sa hache dans un des arbres en [illegible]
« Ici le passereau a trouvé sa demeure [illegible]
delle son nid : les autels, ô Eternel des ar[illegible]
17 juin 1722, ils abattirent le premier [illegible]
construire la première maison de leur [illegible]
quelle ils donnèrent le nom de Herrn[illegible]
[illegible] ainsi qu'ils désiraient y vivre [illegible]
Seigneur. D'autres vinrent les joindre [illegible]
[illegible], et Herrnhut s'agrandit [illegible]
[illegible]

[illegible]

…ière maison destinée aux …
…t là le chétif noyau de …
…ée des Frères de la confession …
…stitution fut établie sur …
…ipline des Frères. Lors de …
…tion de la cène, le 13 août …
…anifesta d'une manière si sensible …
…, que dès lors l'anniversaire …
…ré comme l'époque la plus mémorable …

…1732, le comte de Zinzendorf …
…: dès lors il éprouva le désir de se …
… ministère, et fut ordonné évêque de …
…, par l'évêque Jablonsky, à Berlin. Depuis …
… jusqu'à sa mort, qui arriva en 1760, il …
… tout entier au service de son Église, qui …
… beaucoup en Allemagne et dans d'autres …
… Des établissements semblables à celui de …
… se formèrent dans l'Allemagne, en …
… Danemark, en Angleterre et en …
…tement unis par une constitution …
… par un collége d'anciens …
… de Chrétiens qui …
… établissements, leur …

con-
…, en
crets
steur
…ersé-
…e de
Révo-
…pulsé

…ance,
…'aboli-
…litique
n'était
…is, par
…irent :
…sse paix,
…vez l'ou-
le porter
… États :
…testants ;
toutes les
vous assu-
culte chré-
…qu'en 1787 ;

…, a écrit une qua-
…ici comment il rai-
…né par les jésuites),
…pe Pie VII les a ré-
…es papes s'est trompé.

CHAPITRE LXVI.

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(1732-1789.)

La première moitié du dix-huitième siècle fut encore une période de souffrances pour les Eglises épurées par la Réforme. Nulle part encore, sauf dans quelques portions de l'Allemagne, la liberté de conscience n'était pleinement reconnue. Le papisme avait toujours ses bûchers allumés et ses échafauds dressés. Coalisés avec les rois de la terre, dont ils avaient si longtemps disposé des couronnes, les pontifes romains avaient mis tout en œuvre pour éteindre la lumière évangélique. Les rois de France, d'Espagne, les princes d'Italie, plusieurs des souverains d'Angleterre avaient prêté leurs armes à cette guerre impie contre les disciples du Christ. Mais le moment approchait où les troupeaux du bon Berger jouiraient enfin d'un peu de paix.

Les maux causés par l'intolérance étaient trop manifestes pour que des voix généreuses ne s'élevassent pas contre elle. Des écrivains célèbres levèrent l'étendard de la liberté de la pensée, de la liberté de la conscience, et attaquèrent la tyrannie du clergé romain et les maximes perverses des jésuites. Peu à peu la tolérance fut le mot d'ordre universel.

Le dernier ministre condamné à mort par contumace fut Béranger, exécuté en effigie à Mens, en 1767; le dernier emprisonné sous l'empire des décrets de la révocation de l'édit de Nantes fut le pasteur Broca, dans la ville de Meaux, en 1773. La persécution violente expira en 1774 avec le règne de Louis XV. L'ordre des jésuites, auteur de la Révocation, venait d'être aboli par le pape (1773) et expulsé de la plupart des royaumes de l'Europe (1).

A l'avénement de Louis XVI au trône de France, les Chrétiens évangéliques lui demandèrent l'abolition des lois persécutrices qu'une saine politique désavoue et que l'humanité proscrit. Rien n'était plus juste. — De leur côté, les évêques français, par l'organe de l'archevêque de Toulouse, lui dirent : « Sire, vous réprouverez les conseils d'une fausse paix, les systèmes d'une tolérance coupable. Achevez l'ouvrage de Louis le Grand. Il vous est réservé de porter le dernier coup aux calvinistes dans vos Etats : ordonnez qu'on dissipe les assemblées des protestants; excluez les sectaires, sans distinction, de toutes les branches de l'administration publique, et vous assurerez parmi vos sujets l'unité du véritable culte chrétien. » — Louis XVI ne se prononça qu'en 1787;

(1) L'abbé Tamburini, zélé janséniste, à Padoue, a écrit une quarantaine de volumes contre l'infaillibilité du pape. Voici comment il raisonne : « Le pape Ganganelli (Clément XIV, empoisonné par les jésuites), a supprimé les jésuites : il était infaillible; — le pape Pie VII les a rétablis; il était aussi infaillible; cependant l'un de ces papes s'est trompé. Donc l'infaillibilité des papes est absurde. »

jusque-là on ne pendait plus, on ne brûlait plus les Chrétiens détachés de Rome; mais ils n'avaient point d'état civil; vexés, à peine tolérés, ils subissaient les derniers reflets de ce foyer destructeur qui, durant des siècles, avait jeté ses malfaisants rayons sur le monde entier. En 1787, le trop faible roi de France porta un édit dont voici la substance et l'esprit : « Nous, Louis XVI, convaincu de l'inutilité d'un siècle de persécutions, et cédant à l'opinion publique qui vous protége, avons résolu, par nécessité plutôt que par sympathie, de reconnaître votre existence civile; en conséquence, dorénavant vos femmes et vos enfants seront légitimes, vos personnes respectées, votre culte toléré, votre commerce libre. Pour cette grâce royale vous serez assujétis au service de l'Etat et à l'entretien de la religion catholique, seule dominante; mais, du reste, vous demeurez à jamais exclus de toutes fonctions d'administration, de judicature, d'enseignement, et privés de tout moyen d'influence dans le royaume. En un mot, vous n'obtiendrez que ce que le droit naturel ne nous permet pas de vous refuser (1). »

Quelle réparation, après tant d'oppression et d'injustice! — La Constituante proclama enfin la liberté des cultes (1789), et dès lors ce grand axiome n'a trouvé en France pour adversaire que l'ultramontanisme : aussi longtemps que le pouvoir civil ne lui prêtera

(1) *Histoire des pasteurs du désert*, par Nap. Peyrat, tome II, p. 476.

pas son fatal appui, il sera impuissant, et ne se plongera plus dans le sang des serviteurs de Jésus-Christ.

CHAPITRE LXVII.

L'ÉGLISE ET LES MISSIONS.

(1517-1736.)

Quand le propriétaire d'un vaste jardin y revient, après une absence de plusieurs années, et le trouve dévasté et plein de broussailles, il est naturel qu'il s'occupe d'abord à le nettoyer avant de penser à l'agrandir. Telle fut à peu près la situation des réformateurs au seizième siècle. Ils avaient tellement à faire pour enlever les souillures qui, depuis des siècles, s'étaient accumulées dans l'Eglise, qu'il ne leur resta pas de temps pour s'occuper de la conversion de tant de millions de Païens qui n'avaient aucune connaissance du Sauveur. Il est vrai que Luther avait témoigné un vif intérêt pour cette œuvre; mais il ne put former aucun plan praticable. Ernest, duc de Saxe-Gotha, surnommé le Pieux, forma le projet de répandre dans d'autres contrées les doctrines de Luther. Il obtint le libre exercice du culte luthérien en Russie; il entreprit une correspondance avec le patriarche d'Antioche, et envoya, en

1663, un ambassadeur en Egypte, afin qu'il passât de là en Abyssinie. Il garda même assez longtemps à sa cour un prêtre abyssin, nommé Grégorio, pour se mettre en relation avec l'empereur d'Abyssinie. Cependant, avec tout cela, il n'obtint pas de grands résultats.

Ce fut le baron Justinien de Welz qui fonda la première société allemande pour la propagation de l'Evangile chez les Gentils. Il présenta aux Etats protestants de Ratisbonne, en 1664, une pétition qui renfermait des propositions relatives à l'évangélisation des païens. Cette démarche n'ayant eu aucun résultat, il fonda lui-même une société de missions, à laquelle il fit don de 28,800 florins, et il établit des écoles de missionnaires. Enfin il se fit consacrer lui-même au saint ministère, et partit avec quelques autres ministres pour les Indes occidentales, où il passa le reste de sa vie au milieu des païens. Quelques années auparavant, une pareille tentative avait été faite par les réformés de France, mais sans succès, pour fonder une mission en Brésil. En 1671, on fonda en Angleterre la Société pour la propagation du christianisme dans les pays étrangers, et, en 1700, la Société pour l'avancement des connaissances chrétiennes. Sur la fin du dix-septième siècle se forma la Société des Missions danoises et de Hall, qui envoya des missionnaires à Tranquebar, dans les Indes orientales. Les noms des missionnaires Ziegenbalg et Schwarz, au service de cette société, seront toujours chers aux amis de l'Evangile. En 1721, Jean Egède, ministre danois, fut porté par l'amour du Christ à visiter les rives

glacées du Groënland, pour y relever l'Eglise du Seigneur tombée en ruine dans le cours des siècles. Jean Elliot et David Brainerd travaillèrent avec un dévouement vraiment apostolique parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale.

L'esprit missionnaire se réveilla avec une force toute particulière dans l'Eglise renouvelée des Frères de Herrnhut. Le comte de Zinzendorf avait fait la connaissance à Copenhague d'un nègre de l'île Saint-Thomas (Indes orientales), lequel lui avait assuré que sa sœur, esclave dans cette île, entendrait avec joie la bonne nouvelle du salut. Cette circonstance donna occasion au comte, lors de son retour à Herrnhut, de recommander instamment à ses frères les malheureux païens. Les Chrétiens d'Allemagne, pleins de reconnaissance envers le Sauveur qui les avait délivrés de l'oppression, étaient, depuis quelques années, tout disposés à saisir les occasions qui s'offraient de le servir dans l'œuvre de l'affranchissement spirituel des païens; de sorte qu'ils embrassèrent avec joie l'idée que le comte leur suggéra. Le 21 août 1732, Léonard Dober et David Nitschmann, tous deux natifs de Moravie, partirent comme missionnaires chez les nègres de l'île Saint-Thomas; et le 19 janvier suivant, Christian David et Matthieu et Christian Stach s'embarquèrent pour le Groënland. En 1734, les Frères envoyèrent des missionnaires chez les Indiens de l'Amérique septentrionale; en 1735, à Surinam et à Berbice, dans l'Amérique méridionale; en 1736, chez les Hottentots de l'Afrique méridionale.

CHAPITRE LXVIII.

L'ÉGLISE ET LES MISSIONS (SUITE).

(1736-1869.)

Ces missionnaires n'étaient que d'humbles artisans ou des cultivateurs, ayant peu de besoins et habitués à une vie de fatigue et de peine. Il leur importait peu de savoir combien durerait leur voyage, s'il se ferait par terre ou par mer, dans un pays chaud ou froid. Leur unique but était d'amener des âmes à Christ; pour en gagner une seule, ils auraient volontiers donné leur vie. Ce zèle pour les missions ne fut pas comme un feu de paille qui ne dure qu'un moment. Après que le climat meurtrier des Indes occidentales eut enlevé en peu d'années jusqu'à vingt de leurs missionnaires, les frères de Herrnhut ne se lassèrent point de réparer ces pertes, et il se présentait toujours plus de nouveaux ouvriers qu'il n'en fallait. Jusqu'à l'époque actuelle, il ne manqua jamais dans cette Eglise d'hommes et de femmes, toujours prêts à partir comme messagers de la paix, quoique, de 1732 à 1832, pas moins de cent quatre-vingt-dix missionnaires des deux sexes aient trouvé la mort dans les îles danoises des Indes occidentales. Ce fut en 1754 que les Frères fondèrent la mission de la

Jamaïque, et en 1756, celle d'Antigoa. Ces missions ont porté des fruits abondants. En 1770, ils formèrent leur première station sur la côte du Labrador, et vers le même temps d'autres établissements furent fondés dans les îles occidentales appartenant à l'Angleterre.

Cependant ce n'est pas à beaucoup près tout ce que les Frères ont entrepris. Ils ont eu des missionnaires dans toutes les parties du monde, et partout ils ont cherché à allumer le feu sacré de l'amour du Sauveur; les revers et les épreuves ne les ont point arrêtés dans leur marche. Dans le commencement de leur séjour à Herrnhut, ils envoyèrent des missionnaires chez les Lapons de la Suède, aux nègres de la Guinée et de la Caroline du Sud, aux esclaves chrétiens d'Alger et aux juifs d'Amsterdam. D'autres furent envoyés dans l'île de Ceylan, à Tranquebar, dans les îles de Nicobar, aux Guèbres de la Perse, aux Coptes d'Egypte; ils ont même frappé aux portes de l'Abyssinie. Mais tous ces essais de missions et plusieurs autres n'ayant pas eu de succès permanents, durent être abandonnés. Toutefois, qui pourrait dire qu'ils ont été tout à fait inutiles? En résumé, de 1732 à 1832, les missionnaires des Frères ont occupé onze cent quatre-vingt-dix-neuf missionnaires, savoir, sept cent quarante hommes et quatre cent cinquante-neuf femmes. Aujourd'hui ils ont deux cent quatorze missionnaires répartis dans quarante-deux stations. Telle est la bénédiction que le Seigneur a accordée à une œuvre commencée dans la foi, il y a un peu plus d'un siècle,

par un petit troupeau d'exilés moraves. Le nombre de Groënlandais, d'Esquimaux, d'Indiens, de nègres, de Hottentots et de Cafres, qui sont placés sous la direction spirituelle de leurs missionnaires, s'élève actuellement à quarante-cinq mille.

La Société des missions wesleyennes, sortie du sein de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, a aussi donné une grande extension à ses travaux. Elle eut pour fondateur Jean Wesley et George Whitefield, deux ministres distingués, à qui l'Eglise épiscopale n'offrait ni assez de vie ni assez de nourriture, et qui insistaient avec une grande force sur la nécessité d'une vraie conversion rendue manifeste par une vie chrétienne. Les wesleyens se comptent par centaines de milliers et sont principalement répandus en Angleterre et dans les Etats-Unis. En 1790, on vit se former à Londres la Société baptiste des Missions et la Société des missions de Londres. Celle-ci envoya ses premiers missionnaires à Otahiti, celle-là dans les Indes orientales. Toutes deux ont considérablement prospéré, et la Société des missions de Londres a maintenant des messagers dans toutes les contrées de la terre. La Société épiscopale des missions d'Angleterre, fondée peu après, a jeté le filet de l'Evangile dans les quatre parties du monde. Une longue chaîne de sociétés affiliées en Angleterre travaille avec elle à la grande œuvre des missions. Toutes sont puissamment soutenues par la grande Société biblique anglaise, fondée en 1804, qui répand la Parole de Dieu en plus de cent soixante et dix langues et par millions d'exemplaires. L'Allemagne,

la France et la Suisse ont aussi pris une part active à cette œuvre d'évangélisation. Des écoles et des sociétés de missions ont été fondées à Bâle, à Barmen, à Berlin, à Paris et à Lausanne. Les Chrétiens des Etats-Unis d'Amérique ne se sont pas montrés moins actifs que ceux d'Europe; et les travaux continuels de toutes ces associations missionnaires excitent partout chez les païens un désir croissant d'entendre la Parole de vie. La Chine, si longtemps fermée à l'Evangile, a ouvert maintenant ses portes au messagers de la paix. L'Afrique commence aussi à être éclairée de cette douce et bienfaisante lumière. Les îles les plus éloignées entendent la voix du Dieu tout-puissant. On voit se lever l'aurore du beau jour où « toute la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent. »

CHAPITRE LXIX.

INCRÉDULITÉ ET SUPERSTITION.

L'homme a besoin d'une croyance quelconque : il faut qu'il croie à quelque chose. S'il n'invoque pas Dieu, il invoque le diable, ou se fait de soi-même sa propre idole. L'incrédulité et la superstition, qui semblent s'exclure réciproquement, n'existent pourtant jamais l'une sans l'autre. On sait que les plus fameux

incrédules qui se décorent du titre d'esprits forts, bien que professant, comme les Sadducéens, de ne croire à rien, pas même à l'existence de Dieu, se sont montrés aussi superstitieux et aussi craintifs que des enfants mal élevés. Il est certain que celui qui ne croit pas les vérités de l'Evangile a bien sujet de trembler. Mais de tels incrédules sont toujours punis de leur incrédulité par la superstition à laquelle ils ne peuvent échapper.

Durant les siècles ténébreux où le papisme régnait sur le monde presque tout entier, la superstition était à son comble; cependant, même alors, l'incrédulité comptait aussi bien des sectateurs. Il y eut des papes qui furent, ainsi que leurs ministres, de véritables incrédules. L'incrédulité se tenait alors cachée et n'osait pas se montrer ouvertement aux yeux d'une superstition universelle.

Quand la Réformation eut proclamé la liberté de conscience, l'incrédulité leva la tête; elle n'avait point à redouter les rigueurs que le papisme a toujours exercées contre ce qu'il appelait l'hérésie. Le même pays qui, aux sixième et septième siècles avait envoyé en Allemagne et en Helvétie les pures doctrines de l'Evangile, fut celui d'où leur parvint le poison de l'incrédulité; bien que cette plante vénéneuse croisse naturellement dans tous les terrains. Au dix-huitième siècle, des ouvrages impies, publiés en Angleterre, pénétrèrent sur le continent. Ils avaient pour auteurs des matérialistes, c'est-à-dire des hommes qui croient qu'un ouvrage peut exister sans ou-

vrier, ou bien des déistes, c'est-à-dire des ennemis du Dieu de l'Evangile, et qui s'étaient créé un Dieu à leur facon. En France, d'habiles écrivains, à la tête desquels était Voltaire, réunirent tous les efforts de leur génie et de leur esprit pour propager ces pernicieuses doctrines. *Ecrasons l'infâme :* tel était le mot d'ordre de ces ennemis du Seigneur. Savez-vous quel était pour eux cet infâme dont ils demandaient la destruction ? C'était aussi bien l'Evangile de Jésus-Christ que le pontife de Rome : ils confondaient, dans leur aveuglement, les effrayants abus de l'Eglise romaine avec les vivifiantes doctrines de l'Evangile. L'objet principal de leurs attaques était la divinité de Jésus-Christ et le pardon qu'il nous a acquis par sa mort. Vers la fin du dix-huitième siècle, les progrès de l'incrédulité furent tels, qu'en Allemagne, les ministres de Christ, chargés du précieux dépôt de la vérité, la reniaient du fond de leurs cœurs, et la combattaient ouvertemeut dans les universités et dans les chaires.

Le triomphe que les philosophes du dix-huitième siècle ont concouru à faire remporter à la cause de la liberté de conscience ne peut nous faire oublier les attaques directes de plusieurs d'entre eux contre l'Evangile de Christ. Si, d'un côté, ils ont rendu des services réels à cette cause sacrée, ainsi qu'à la société, en désarmant Rome, de l'autre, ils ont creusé un large lit au torrent de l'incrédulité et à tous les ravages qu'elle entraîne après elle.

La France en offre un exemple terrible ; elle a ap-

pris, à ses dépens, que l'on ne rejette pas impunément la Parole de la vérité. Le peuple français, si longtemps courbé sous le joug de la superstition, ne tarda pas à être victime du plus affreux débordement. Des centaines, des milliers d'individus furent moissonnés par la faux révolutionnaire; un grand nombre d'autres durent s'exiler du lieu qui les avait vus naître et allèrent terminer leurs jours sur un sol étranger. Les hommes placés alors au timon des affaires portèrent l'audace jusqu'à proclamer l'abolition du saint jour du Seigneur, osèrent déclarer par un décret public qu'il n'y a point de Dieu, et offrirent à l'adoration des peuples une femme infâme sous le nom de déesse de la Raison! Peu de temps après, cependant, un nouveau décret vint permettre d'adorer Dieu! On rapporte qu'à cette époque de lugubre mémoire, après une discussion qui eut lieu dans un club révolutionnaire à Nantes, le président demanda que les personnes présentes qui croyaient en Dieu levassent la main, et qu'il ne se trouva dans l'assemblée qu'une pauvre vieille femme qui eut le courage de le faire. On en revint pourtant à reconnaître l'existence d'un être suprême, mais bien différent du Dieu de la Bible, et l'on parla beaucoup de lui consacrer une fête solennelle. Un jeune garçon de Paris ayant commis un vol, sa mère lui dit : « Malheureux, qu'est-ce qui a pu t'induire à une telle action? » L'enfant répondit qu'il avait voulu se donner le plaisir de voler avant que Dieu fût remis à sa place; « car alors, » ajouta-t-il, « personne n'osera plus voler. » — Des brigands

étant entrés de vive force chez un riche propriétaire, à Blancart, s'emparèrent de sa personne, et l'ayant fortement garrotté et jeté par la terre, ils se mirent à le couvrir d'une grande quantité de sacs vides. Comme ce malheureux s'écriait qu'on allait l'étouffer, un des assassins proposa de le tuer. « Laissez-moi au moins le temps de recommander mon âme à Dieu, » s'écria l'infortuné. — « Comment ? » lui répliquèrent les brigands, « tu oses nous parler de Dieu ! ne sais-tu pas que la nation a déclaré qu'elle n'en voulait plus ? Tu es rebelle à la loi. » — Là-dessus ils le battirent impitoyablement avec leurs bâtons et le laissèrent mort sur la place.

Voilà quelques-uns des fruits de l'incrédulité. Que n'aurions-nous pas à vous dire si nous voulions les décrire tous ? « Maintenant donc, ô rois, ayez de l'intelligence ; juges de la terre, recevez l'instruction. Servez l'Eternel avec crainte et réjouissez-vous avec tremblement. Rendez hommage au Fils de peur qu'il ne se courrouce, et que vous ne périssiez dans cette voie, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. O qu'heureux sont tous ceux qui se retirent vers lui (1) ! »

(1) Ps. II, 10-12.

CHAPITRE LXX.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

(1800-1869).

Après avoir parcouru les dix-huit siècles que comprend l'histoire de l'Eglise chrétienne et avoir vu ses triomphes et ses épreuves, jetons un coup d'œil rapide sur l'état ou elle se trouve aujourd'hui.

C'est en général en s'avançant de l'orient à l'occident que les hommes ont peuplé la terre. Cette direction, qui est celle du soleil, est aussi celle que le christianisme a suivie. On n'est point encore fixé sur la question de savoir si c'est de l'Asie que l'Amérique a reçu ses premiers habitants : une ancienne tradition, que les découvertes modernes n'ont pu renverser, parle d'un antique royaume d'Atlantis que la mer Atlantique couvrirait de ses eaux, et qui aurait servi de point de jonction à ces deux continents. L'Asie, dont l'extrémité occidentale fut le point de départ de la lumière évangélique, demeure encore presque en entier dans les ténèbres du paganisme. Depuis que le brillant soleil de l'Evangile a poursuivi son cours vers l'occident, le croissant du mahométisme s'est levé sur la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure et la Perse. Le

petit nombre de Chrétiens que le glaive musulman n'a pu détruire, tels que les Grecs, les Nestoriens, les Arméniens et les Maronites du mont Liban, n'ont conservé qu'un christianisme de forme et sans vie. L'Arabie et une partie des contrées baignées par l'Indus et le Gange sont encore soumises au faux prophète. Le reste de la population des Indes orientales, jusqu'aux frontières de la Chine, suit le culte de Brahma et de Bouddha. Le paganisme sous ces diverses formes règne dans tout l'empire de la Chine, et depuis les hautes montagnes du Thibet jusqu'aux extrémités de l'Asie septentrionale, la religion du Lama exerce un empire absolu. Dans la partie méridionale du Thibet, cette idolâtrie semble une imitation du papisme; plus loin elle n'est qu'un amas des cérémonies les plus absurdes. Ainsi toute l'Asie, à l'exception de quelques contrées qui professent un christianisme mort, est couverte des ténèbres de l'idolâtrie. Ce n'est que sur les côtés méridionales que la lumière de l'Evangile commence à briller et que les pieux travaux des missionnaires sont parvenus à répandre, avec de réjouissants succès, la précieuse semence de la Parole de la Croix. Ces messagers de la paix ont encore à traverser bien des contrées ténébreuses avant d'atteindre les points lumineux qui existent en Syrie, en Perse, au pied du Caucase et sur les bords du lac Aral.

L'Afrique ressemble en quelque sorte à ce grand papillon appelé morio, dont les ailes toutes noires sont bordées d'un blanc éclatant. L'intérieur de ce

vaste continent est peuplé de tribus innombrables et inconnues, idolâtres ou mahométanes. Mais il est bordé sur ses côtes de plusieurs stations chrétiennes, d'où la lumière de l'Evangile tend à se frayer un chemin dans l'intérieur et à dissiper les ténèbres qui couvrent cet immense pays depuis des siècles. En Egypte et en Abyssinie on trouve encore, mêlés aux Mahométans, des Chrétiens coptes ou jacobites, chez qui les missionnaires européens s'efforcent de rallumer la vie spirituelle presque éteinte. Dans la partie méridionale, des messagers de Christ, dont le nombre s'augmente de jour en jour, s'avancent toujours plus dans la région des ténèbres, portant avec eux le flambeau de la Parole du salut. Sur la côte occidentale, le soleil de justice brille en plusieurs endroits. Enfin, dans l'Afrique septentrionale, jadis couverte de tant d'Eglises florissantes, deux flambeaux de la vérité ont été rallumés depuis peu. La conquête d'Alger par la France peut ouvrir dans ces contrées une large porte à l'Evangile et servir à y introduire les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Dans les Etats-Unis d'Amérique il se trouve encore quelques tribus d'Indiens qui sont païennes, et un nombre considérable de catholiques romains. La plus grande partie de la population est protestante, bien que divisée en vingt-sept dénominations différentes, et il y règne une entière liberté religieuse. Les îles des Indes occidentales se rattachent aux diverses communions chrétiennes. L'Amérique méridionale a été conquise à l'Eglise romaine, principalement par

les efforts des jésuites ; on rencontre cependant dans l'intérieur quelques tribus de païens. La plupart des îles de l'océan Pacifique ont reçu l'Evangile par le ministère de missionnaires protestants, et le règne de Christ y a remporté de belles victoires.

En Europe, nous pouvons espérer de voir l'antique et belle Grèce sortir de l'engourdissement où l'avait plongée le sceptre de Mahomet. Dans la Russie européenne l'Eglise catholique grecque est la religion dominante. Le papisme tient encore sous son joug une partie de la Hongrie et de la Transylvanie, la Dalmatie, l'Illyrie, l'Autriche et l'Italie, une grande partie de l'Allemagne méridionale, une portion de la Suisse, la Bohême, la Moravie, la Pologne, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Irlande. Mais la plus grande partie de l'Allemagne septentrionale et quelques portions de la méridionale, une partie de la Suisse et de la France, l'Angleterre et l'Ecosse, la Suède et le Danemark, ainsi qu'une partie de la Courlande, appartiennent aux diverses sections de l'Eglise réformée. Ainsi, la lumière de l'Evangile est encore loin d'être répandue sur tous les habitants de la terre. Et parmi ceux qui professent le christianisme, combien y a-t-il de vrais Chrétiens ? Celui-là seul le sait, qui sonde les cœurs et les reins. Dans tous les cas, que leur nombre est petit, si on le compare à la population entière du globe ! Et cependant le petit troupeau des enfants de Dieu, disséminés sur le vaste champ du monde, est le levain dont parle l'Ecri-

ture (1) et qui, tôt ou tard, fera lever toute la masse du genre humain.

CHAPITRE LXXI.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE. (SUITE.)

(1800-1869.)

Ce beau jour n'est pas encoce venu; mais nous en apercevons l'aurore : car jamais dans aucune autre époque, depuis les temps apostoliques, le Seigneur n'a fait briller, dans autant de lieux, le flambeau de sa Parole ; à aucune autre époque il n'y a eu autant de serviteurs de Dieu proclamant dans toute sa force la Bonne Nouvelle du salut ; à aucune autre époque la Bible n'a été répandue avec une telle abondance et chez tant de peuples divers; l'Evangile, depuis le premier siècle, n'a jamais remporté d'aussi beaux triomphes. Nous avons déjà signalé les travaux des sociétés de missions évangéliques. Le temps n'est pas éloigné où toutes les nations de la terre auront entendu le beau nom de Jésus et où se réaliseront les nombreuses prophéties sur l'établissement du christianisme dans tout le monde. Du sein même des

(1) Luc, XIII, 20, 21.

Eglises nouvellement fondées au milieu de peuples naguère idolâtres, sortent des instituteurs, des catéchistes, des évangélistes, des ministres de la Parole, qui, à leur tour, vont porter chez d'autres nations la lumière dont ils ont été éclairés.

Toutes les œuvres chrétiennes se touchent. Pendant que les sociétés de Bibles, de missions et de traités répandaient partout la semence de la vérité, de nouvelles institutions prenaient naissance et apportaient aussi d'inappréciables bienfaits. Qui pourrait décrire les excellents fruits qu'ont produits, et surtout que produiront les écoles du dimanche, les écoles enfantines, les asiles ouverts à l'enfance malheureuse et cette foule d'associations chrétiennes qui toutes tendent à un but unique, l'avancement du règne de Jésus-Christ? Toutes ces institutions sont l'œuvre de la foi : les pays où elles se sont montrées les premières sont précisément ceux où règne à un plus haut degré un christianisme vivant et pratique. Ce fut en 1785 et en Angleterre que l'on vit les premières écoles du dimanche exclusivement consacrées aux intérêts spirituels des enfants. En 1824, la Grande-Bretagne possédait déjà plus de sept mille cinq cents écoles de ce genre, placées sous la direction de soixante et quatorze mille six cent quatorze instituteurs non salariés et réunissant environ neuf cent mille élèves. Le nombre des personnes occupées tous les dimanches dans ces écoles, soit élèves, soit instituteurs et institutrices, s'élevait à près d'un million. Quel avenir aux yeux de la charité chrétienne! Vers

le même temps' (1824), les sociétés des écoles du dimanche de New-York et de Philadelphie présentaient un tableau des plus réjouissants. On comptait alors, seulement dans ces deux Etats, six cents écoles, cinq mille huit cent trente-neuf instituteurs et près de quarante-cinq mille élèves. Dès lors il s'est formé une société générale pour tous les Etats de l'Union et l'œuvre eut bientôt un accroissement des plus grands. En 1829, il y avait dans les écoles du dimanche d'Irlande plus de cinquante mille enfants et de sept mille adultes. Il s'est fondé de telles écoles dans plusieurs villes et villages de France, de la Suisse réformée, en Allemagne, en Danemark, en Suède; en un mot, dans tous les lieux où quelques âmes chrétiennes ont compris les paroles du Seigneur : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez point. »

L'Eglise chrétienne est le sel de la terre. L'Esprit qui l'anime et l'éclaire la rend propre à combattre la corruption où est plongé le monde et à féconder toute pensée généreuse. C'est au christianisme qu'est due l'abolition de l'infâme traite des nègres; ce sont des Chrétiens évangéliques, des Quakers, qui s'élevèrent les premiers, en 1727, contre cet abominable trafic et qui, les premiers, le proscrivirent, en 1774, dans la Pensylvanie. Mais pendant longtemps l'intérêt privé, l'amour de l'or, étouffa la voix de l'humanité, et ce ne fut qu'en 1807, par les efforts du pieux et vénérable Wilberforce et d'autres Chrétiens de l'Angleterre, que le commerce des nègres fut aboli et mis au

nombre des crimes les plus sévèrement punis. Cette abolition ne fut consacrée en France qu'en 1815. Ce n'était pas assez de proscrire cet exécrable trafic : il fallait rendre à la liberté les milliers d'esclaves arrachés à leur pays natal et courbés sous le joug de fer des colonies. Eh bien! ce sont encore des amis du Seigneur, des disciples de Celui qui est amour, qui ont sollicité avec instance et au nom de la religion l'affranchissement des esclaves. Leur cri a été entendu, et le 1er août 1834, l'esclavage a été aboli dans toutes les colonies anglaises, en vertu d'un acte du parlement.

Ne pouvons-nous pas aussi mentionner dans l'histoire de l'Eglise chrétienne les sociétés de tempérance, celles en faveur des détenus libérés et ces nombreuses associations de charité destinées à imprimer à l'exercice de la bienfaisance une marche plus éclairée et plus salutaire? Toutes ces œuvres ont pris naissance chez les peuples éclairés du pur flambeau de la Parole et sont des fruits de cet amour chrétien qui embrasse tout et qui ne se lasse jamais. La lumière du christianisme pénètre peu à peu partout et en tout : les institutions politiques et scolaires en ressentent de plus en plus les bienfaits. La liberté de conscience et des cultes, proclamée dans l'Evangile et pourtant si longtemps méconnue et proscrite, a pris la place qui lui appartient dans les codes de la plupart des nations protestantes : ses progrès et son triomphe ne sont assurés que là où le vrai christianisme a pris des racines profondes.

Enfin, portons nos regards en haut, et nous verrons la main du Chef de l'Eglise conduisant tout pour l'accomplissement de ses desseins, le salut éternel de ses enfants : il les rassemblera de toutes les extrémités de la terre. Pour lui, point de barrière qu'il ne renverse, point d'ennemis qu'il ne puisse vaincre. Les prophéties accomplies nous prêchent la fidélité et la puissance de notre Dieu : celles qui ne le sont point encore attendent leur jour.

CHAPITRE LXXII.

CONCLUSION.

Maintenant, chers lecteurs, que vous venez de voir dérouler devant vos yeux cette longue série des vicissitudes de l'Eglise chrétienne, fermerez-vous ce livre comme vous le feriez d'une histoire profane ou d'un livre de voyage? N'auriez-vous pas quelques enseignements précieux à recueillir!

Nous avons vu la croix de Christ renverser peu à peu les idoles des peuples. Toujours pur, inaltérable dans son essence, l'Evangile de Dieu, se frayant un chemin dans le cœur des hommes, a poursuivi ses conquêtes partout et aussi longtemps que de faux amis ne l'ont pas souillé de leurs mains téméraires, en le chargeant des haillons de la superstition. Le christianisme de la Bible est toujours le même,

parce que la Bible, donnée de Dieu, est aussi gardée de Dieu. Depuis les jours de saint Paul jusqu'à ceux de saint Augustin, des Vaudois, de Jean Huss, de Luther, de Calvin, de Knox, de Zinzendorf et jusqu'à aujourd'hui, les doctrines vitales de l'Eglise chrétienne ont toujours conservé leur divine efficace et leur ineffaçable empreinte. Tous les enfants de Dieu de toutes les époques, de tous les pays, de toute langue, de toute dénomination, ont cru au même Sauveur, ont tourné leurs regards vers la même patrie céleste. Marqués du même sceau, destinés au même héritage, ils ont tous adoré et servi Jésus-Christ l'Eternel Dieu, et le Saint-Esprit, comme leur seule Justice, leur seul Seigneur et Maître. Quelle conséquence en tirerons-nous? C'est que le christianisme biblique est immuable, perpétuel; « il ne se perfectionne pas » comme les sciences et les arts que les hommes ont découverts. S'il en était autrement, ne voyez-vous pas qu'il nous faudrait, chaque siècle, chaque année, chaque jour, chaque heure, une révélation dictée par le Saint-Esprit? Or le livre des Révélations est fermé; car il est écrit, à la fin des deux Testaments : « Je l'atteste à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : si quelqu'un *ajoute à ces choses*, Dieu fera venir sur lui les plaies écrites dans ce livre; et si quelqu'un *retranche aux paroles* du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part du livre de la vie (1). » Immutabilité des doc-

(1) Apoc., XXII, 18, 19.

trines du christianisme : tel est le premier enseignement que nous offre la lecture de cet écrit.

Nous avons assisté à des scènes de destruction et de mort ; nous avons vu à Jérusalem les efforts d'un Hérode et d'une magistrature impie et puissante dirigés contre les premiers disciples de Jésus ; nous avons vu les Chrétiens jetés aux bêtes féroces comme une vile pâture, nous avons vu les Néron, les Domitien, les Trajan, les Lucius Vérus, les Septime Sévère, les Maximin, les Décius, les Valérien, les Aurélien, les Dioclétien, presque tous les empereurs de Rome, prédécesseurs de Constantin, poursuivre avec une infernale persévérance leurs plans d'extermination. Pendant des siècles, les ténèbres de l'idolâtrie romaine ont couvert la chrétienté presque tout entière et semblaient devoir éteindre les derniers rayons de la lumière évangélique, qui brillaient çà et là sur le petit troupeau resté fidèle au bon Berger. L'Inquisition a allumé ses bûchers, dressé ses échafauds et mis à mort des milliers d'hommes qui ne voulaient croire qu'en Jésus-Christ. Plus tard l'incrédulité a distillé partout son pernicieux venin. Toutes les puissances de la terre se sont coalisées contre l'Eglise chrétienne. Et pourtant, voyez, elle est toujours debout; bien plus, elle recule ses limites et elle couvrira toute la terre. Ni la rage des empereurs, ni la sanglante intolérance des papes, ni les tortures de l'Inquisition, ni les fureurs des rois, ni les ruses de la politique, ni les attaques de l'impiété n'ont pu l'enlever de sa base qui est Christ, ni lui porter un

coup mortel. Quand le glaive ou le feu de la persécution éclaircissait leurs rangs, les Chrétiens, en entrant dans leur céleste patrie, léguaient à leurs enfants et à leurs frères l'indestructible héritage de la foi. — Second enseignement que nous présente l'histoire de l'Eglise de Dieu › Jésus-Christ est toujours avec les siens. Il l'avait dit avant de monter vers le Père : « Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. » Son Eglise est indestructible et éternelle.

Nous disons *son Eglise*, l'Eglise de Christ, et non l'Eglise telle que les hommes ont voulu la faire; car toutes les erreurs qui l'ont désolée ne sont le fait que de l'homme et périront comme l'homme. D'où sont venus les abus, les hérésies, les idolâtries, les abominations dont la chrétienté a été et est encore souillée? De ce que les hommes et surtout les docteurs se sont éloignés de la source pure des eaux vives pour creuser de leurs mains des citernes empoisonnées; de ce que la Bible n'a plus été lue ni crue avec l'humble docilité des premiers disciples de Christ; de ce qu'au Livre de Dieu on a voulu associer des livres d'hommes, et de ce qu'enfin on en est venu à substituer à la Révélation de Dieu les rêveries des hommes : de là tous ces affeux errements qui ont sillonné en tout sens le beau champ du Seigneur. — Pourquoi les Vaudois des Apennins, du Piémont, du sud de la France; pourquoi tous ces Chrétiens évangéliques que le papisme a chargés d'épithètes dont il a bien fallu se servir pour distinguer les fidèles des

infidèles; pourquoi les Albigeois, les Picards, les Lollards, les Hussites; pourquoi toute cette armée de soldats de Jésus-Christ restée sous le drapeau de l'Evangile a-t-elle conservé intact, à travers tous les siècles et en dépit des plus sanglantes persécutions, le divin trésor de la vérité? Vous l'avez vu, c'est parce qu'ils avaient la Bible, parce qu'ils ne croyaient que la Bible. Quelle leçon pour nous tous, chers lecteurs! — C'est cette même Bible, cette Bonne Nouvelle du salut qui est venue jusqu'à nous pour nous apprendre quel est le seul chemin qui mène au ciel.

Après avoir vu quels sont les puissants effets d'une foi simple et vivante à l'Evangile de la paix, n'y aurait-il pas une voix qui vous criât dans votre cœur: « A quoi en es-tu? N'as-tu reçu que le baptême de l'eau qui, par lui seul, n'a aucune efficace? As-tu pris au sérieux cette Parole que le Seigneur t'a fait transmettre pour t'amener aussi à Lui? Es-tu un membre vivant ou un membre mort de l'Eglise de Jésus-Christ? » Cette question n'aurait-elle aucune gravité à vos yeux? S'il en est ainsi, vous devriez déclarer que tout ce qui est contenu dans ce livre n'est qu'un tissu de fables, que la parole même de Dieu n'est que mensonge, ou reconnaître que cet Evangile ne vous regarde pas, que vous n'avez besoin ni de la paix qu'il proclame, ni de la régénération qu'il exige, ni du Dieu Sauveur qu'il nous révèle. Et pourtant vous n'osez pas vous élever en témoignage contre les mille et mille témoignages attestant l'authenticité des faits qui constituent l'histoire du peuple de Dieu. Oseriez-

vous mieux vous croire d'une nature plus sainte que ne l'était celle de tous ces hommes qui, pendant dix-huit siècles, n'ont trouvé de refuge que dans une foi vivante en Christ? Vous le diriez, que votre conscience retiendrait aussitôt vos paroles sur vos lèvres. Si donc, d'un côté, vous êtes forcés de convenir que l'histoire de l'Eglise chrétienne est réellement une histoire et non pas un roman; si, d'un autre côté, vous entendez une voix secrète qui vous dit : « Tu as péché, » que vous reste-t-il à faire? Quelle issue avez-vous? Comment échapperez-vous? Ah! il n'y a qu'une issue; il n'y a qu'un abri contre l'orage de la justice divine grondant sur votre tête: c'est de vous jeter dans les bras du Libérateur puissant, c'est de croire à Celui qui donne la vie éternelle.

Nous vous en conjurons, ô vous qui repoussez l'Evangile faute de le connaître, ne le confondez pas avec la contrefaçon que tant d'hommes en ont faite. La lecture de ces pages vous a montré que le christianisme biblique est innocent de ces impurs alliages et qu'il les repousse de toutes ses forces. Votre grande affaire, à vous, c'est d'être sauvé; or, il n'y a de salut qu'en Christ et en Christ seul. Quelle que soit la communion extérieure à laquelle vous apparteniez par votre naissance ou par votre choix, il vous faut un Sauveur : ce n'est que dans la Bible que vous apprendrez à le connaître; c'est à ces eaux salutaires qu'un Dieu d'amour vous invite à aller étancher votre soif. — Ne vous laissez pas non plus arrêter à la vue des divergences d'opinions qui ont existé et qui exis-

tent encore chez les Chrétiens qui tous font profession de prendre la Bible pour la règle de leur foi. L'étude de l'histoire de l'Eglise chrétienne vous a montré que, tout en étant partagés sur quelques points de forme et de discipline, les vrais membres de cette Eglise invisible sont tous placés sur le même fondement, et c'est vers cette croix que nous vous appelons. Prenez donc la Bible, qui est la Parole de Dieu; lisez-la, mais avec prières; lisez-la, mais avec droiture et en vous souvenant que c'est d'après cette Parole que nous serons tous jugés un jour. Lisez-la, et le Saint-Esprit qui l'a dictée l'appliquera à votre cœur. Cherchez en priant, priez en cherchant, et vous éprouverez bientôt que « le Seigneur se fait aisément trouver à ceux qui le cherchent. »

Vous en avez déjà fait la douce, la précieuse expérience, lecteurs chrétiens qui portez en vous le sceau de l'adoption et qui, comme l'apôtre Paul, « ne voulez savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Ce Dieu d'amour s'est fait trouver à vous, ou plutôt il vous a cherchés dans les déserts du monde pour vous amener à son bercail et afin que vous ne suiviez que sa voix. L'exemple des Chrétiens qui sont déjà entrés dans le repos des cieux serait-il perdu pour nous? Ah! sans doute nous n'avons qu'un seul parfait Modèle : c'est notre Maître. Mais nous pouvons aussi dire comme un apôtre : « *Puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins*, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe aisément, poursuivons constamment la course qui

nous est proposée, attachant nos yeux sur le prince et le consommateur de la foi, Jésus, lequel, en échange de la joie qui était devant lui, endura la croix, ayant méprisé la honte, et s'assit à la droite du trône de Dieu (1). » Qu'une sainte émulation nous embrase. Bientôt aussi le combat sera fini pour nous; bientôt aussi nous verrons le salut de notre Dieu. En attendant sa glorieuse venue, souvenons-nous de ceux qui, ayant persévéré jusqu'à la fin, ont remporté la couronne de vie. Soyons fidèles à confesser Celui qui nous a rachetés, dévoués à son service, pleins d'un désir croissant d'avancer son règne de paix, et de plus en plus unis à Jésus pour ne faire qu'un en Lui! « Que le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés à sa gloire éternelle en Jésus-Christ, nous perfectionne, nous affermisse, nous fortifie et nous rende inébranlables! A lui soient la gloire et le pouvoir aux siècles des siècles! Amen (2)! »

(1) Héb., XII, 1, 2. — (2) Pierre, V, 10, 11.

FIN.

RÉPERTOIRE

DES

PRINCIPAUX NOMS PROPRES DE PERSONNES ET DE LIEUX

MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE.

FIN DU RÉPERTOIRE.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME PÉRIODE.

DEPUIS GRÉGOIRE VII JUSQU'A LA RÉFORMATION.

(1073-1517.)

QUATRIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'A AUJOURD'HUI.

(1517-1869).

FIN DE LA TABLE.

53
59
63
66
67
96
97
106

DE

DATES

38
4
46
48
53
59

art
re
nt.
es.
pre

An
elqu

e pl

ation
qua
enlè
ent
fugie
Alle
édul

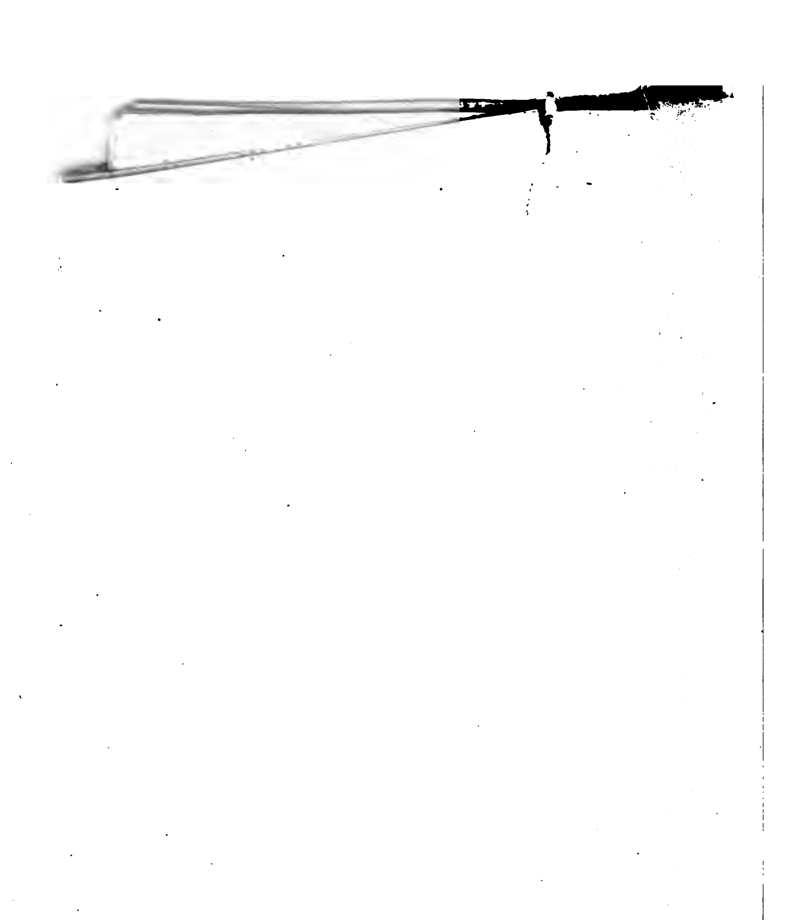
issa

s po

. La

ales
ne e
table
tien





SE TROUVE :

A TOULOUSE,

Chez Lagarde, libraire, rue Romiguières, 7.

A PARIS,

Chez Ch. Meyrueis et Cie, rue des SS. Pères, 13 et 15;
Chez J. Cherbuliez, lib., rue de Seine, 33;
Chez Grassart, lib., rue de la Paix, 3;
Chez R. Lagrue, rue Royale-Saint-Honoré, 22;
Chez Chastel, libraire, rue Racine, 4.

A LYON,

Chez Denis fils, rue Impériale, 42.

A STRASBOURG,

Chez Vomhoff, libraire;
Chez Treuttel et Würtz, libraires.

A NIMES,

Chez Peyrot-Tinel, libraire;
Chez E. Garve, libraire.

A MARSEILLE,

Chez Redon, libraire, rue de Grignan.

A CASTRES,

Chez Bonnet, libraire.

AU HAVRE,

Chez Renard, libraire, place Napoléon III, 16.

A ALGER,

Chez M. Zerbib, libraire, boulevard de l'Impératrice, 11.

A GENÈVE,

Chez Émile Beroud, libraire.

A LAUSANNE,

Chez Delafontaine et Cie, libraires;
Chez Meyer, libraire.

A NEUCHATEL,

Chez Samuel Delachaux, libraire;
Chez L. Sandoz, libraire évangélique.

A BERNE,

Société évangélique.

A BRUXELLES,

Chez Mayans, libraire évangélique, rue de l'Impératrice, 19.

A AMSTERDAM,

Chez Van Bakkenes et Cie, libraires.

